



**LES DESSOUS DE L'ARBITRAGE
RÉVÉLÉS DANS CE NUMÉRO**

★ **FRANCE** ★
FOOTBALL

LE PLUS
FORT TIRAGE
ET LA PLUS FORTE
VENTE DES
HEBDOMADAIRES
SPORTIFS

SUPPLEMENT AU N° 1472
29^e ANNÉE • 21 JUIN 1974 **3 F**

BELGIQUE : 30 FB • ESPAGNE : 35 PES. • SUISSE : 2,80 FS

LE CHOC DES DEUX ALLEMAGNE



Martin Hoffmann le plus jeune joueur de la Coupe du Monde (on le voit marquer de la tête) porte tous les espoirs de la R.D.A.

POINT CHAUD DU WEEK-END
CRUIJFF ET OBLAK COURSE EN TÊTE

FOOTBALL

SUPPLEMENT AU

N° 1472

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright
« France Football »
et « Presse Sports »

Toute reproduction même partielle est formellement interdite

Rédaction-Administration
10, Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09
Tél. : 824-70-80
Service-Vente
124-126, rue Réaumur
75080 Paris Cedex 02
Téléphone :
231-75-20 - 233-80-79
C.P. Paris 5320-95
Adresse télégraphique
FRANFOOT PARIS
Renseignements
Abonnement F. F.
13, rue d'Enghien
75482 Paris Cedex 10
Tél. : 523-11-67
ou 523-11-69
poste 282

EDITION NATIONALE
FRANCE ET UNION
POSTALE FRANÇAISE
(voies maritimes)

6 mois : 60 F 12 mois : 93 F

ETRANGER
(voies maritimes et ferroviaires)
6 mois : 84 F 12 mois : 126 F

VOIES AERIENNES
Renseignements sur demande

EDITION AFRICAINE
6 mois : 50 F 12 mois : 92 F

Directeur de la publication :
René LAURE
Directeur :
Jacques GODDET
Directeur de la Rédaction :
Jacques FERRAN
Rédacteur en chef :
Max URBINI
Rédacteur en chef adjoint :
Jacques THIBERT

REDACTION
J. Ph. RETHACKER Jean
CORNUT Tony ARBONA
Gérard ERNAULT Jac
ques ETIENNE Marcel
GILLOT Jean Paul
OUDOT Victor PERONI
Victor SINET Philippe
TOURNON Robert VER
GNE

● EDITION AFRICAINE
Pierre Zogo
Adjoint : Med Selhami

● Maquettes de
Jacques LEMAIRE
Adjoint : Gilbert CHALEIL

● CHANGEMENT
D'ADRESSE
0,50 F et l'une des der
nières bandes. Pour les
changements d'adresse de
vacances comportant deux
opérations
(départ retour) 1 F

● Publicité :
Inter-Régions Sports
10, rue du Fg-Montmartre
75441 Paris Cedex 09



Le numéro de
« France Football »
daté
du mardi 11 juin 1974
a été tiré à
177.377 exemplaires

Imprimeries
Parisiennes Réunies
Raymond SEGUIN
Directeur général
10, rue du Fg-Montmartre
Paris (9e)



Travail exécuté
par une équipe
d'ouvriers syndiqués

POLOGNE ET R.F.A. EN FLÈCHE

La grande question que posait la deuxième journée de la Coupe du Monde, était celle-ci : comment allaient se comporter les équipes sud-américaines ? Parviendraient-elles à se reprendre après un début presque catastrophique ? Ou bien, face aux représentants du Vieux Continent confirmeraient-elles leur déclin au point de transformer le second tour de la Coupe du Monde en une version des Championnats d'Europe ?

Quatre rencontres clés devaient permettre de répondre à cette question :

- Chili-R.D.A. dans le Groupe I.
- Brésil-Ecosse dans le Groupe II.
- Uruguay-Bulgarie dans le Groupe III.
- Argentine-Italie dans le Groupe IV.

En dehors de cette confrontation Amsud-Europe, les matches de la deuxième journée devaient nous éclairer sur un certain nombre de points soulevés par la première, tels que : la force réelle de la sélection ouest-allemande, le rayonnement des Yougoslaves et des Hollandais, les véritables possibilités de la Pologne et la tenue des équipes mineures venues de très loin.

UN ETONNANT CHILI ET UNE IMPRESSIONNANTE ALLEMAGNE

Le premier affrontement américano-européen n'a pas donné le résultat escompté. Sans doute n'avait-on pas attaché assez de valeur à la belle résistance offerte le premier jour aux Allemands de l'Ouest par une équipe chilienne d'une robustesse, d'une vivacité et d'une ambition inattendues. Franz Beckenbauer parlant de ce match n'avait pas manqué de souligner à quel point les petits footballeurs avaient su troubler une sélection allemande qui se cherchait encore.

Face aux Allemands de l'Est, les Chiliens, pourtant privés de leur attaquant n° 1, Caszely, suspendu, ont réédité leur performance. Mieux encore : ils ont réussi après un but de Martin Hoffmann, 18 ans, le benjamin de tous les footballeurs de la WM, à égaliser grâce à leur avant centre Sergio Ahumada.

Cette performance assez surprenante (même si l'on se souvient qu'au cours des éliminatoires, les Chiliens avaient réalisé un match nul à Moscou, avant d'obtenir leur qualification dans les conditions que l'on connaît), laisse dans ce groupe toutes les chances au représentant d'Amérique du Sud, d'obtenir sa qualification en compagnie de la R.F.A.

Car l'équipe d'Helmut Schoen, elle, est d'ores et déjà certaine de passer le premier tour.

Ayant terrassé d'une manière impressionnante une équipe australienne pourtant coriace, et qui se défendait à bout, l'Allemagne fédérale pourrait même, maintenant, se payer le luxe d'un échec devant l'autre Allemagne. Avec ses quatre points, elle serait sûre de distancer le Chili et l'Australie.

Mais à Hambourg, samedi, il est vraiment peu probable, pour toutes les raisons qu'on peut imaginer, qu'une Allemagne fasse un cadeau à l'autre.

Du même coup, c'est la R.D.A. qui, battue par les hommes de Beckenbauer risque de disparaître au profit du Chili, vainqueur de l'Australie. C'est la différence entre les buts marqués et les buts concédés qui interviendrait et, en cas d'égalité absolue (possible, si le Chili triomphe 2-0, tandis que la R.D.A. s'inclinerait 0-1) le tirage au sort.

UNE ECOSSE RIGIDE ET UN BRÉSIL DESARMANT

Le choc des deux Allemagnes aurait pu n'être qu'anecdotique si, avant de s'affronter, les deux équipes avaient fait le plein de victoires. Dans la situation

actuelle, il opposera en un combat impitoyable l'orgueil de l'Allemagne occidentale, désireuse de prouver sa supériorité dans tous les domaines, à l'ardente volonté des Allemands de l'Est, de ne pas flancher dès le premier tour. Le petit but d'Ahumada a suffi pour transformer une simple formalité en un formidable affrontement.

Mais la manière dont les Allemands de Schoen ont accablé l'Australie, la libération subite d'Overath au milieu du terrain, la soif de buts manifestée par Hoeness, Grabowski, Muller, Cullman, en disent long sur les possibilités d'une équipe qui semble, comme l'Angleterre en 1966, se trouver à mesure qu'elle s'avance. La machine allemande s'étant mise en marche, je vois mal, à vrai dire, qui pourra la stopper.

Le Brésil ? Hélas. Lui qu'on croyait capable de tenir tête au géant germanique dans sa tanière, a tremblé de tous ses membres pour ne pas être éliminé par l'Ecosse !

Le premier match des Champions 1970, face à la Yougoslavie s'était déroulé dans des circonstances tellement exceptionnelles qu'on avait pardonné aux Brésiliens de n'avoir pas joué avec plus de panache.

La pluie, le terrain détrempé, l'ambiance d'un match d'ouverture, la peur de perdre avaient paralysé les Brésiliens qui avaient dû, au surplus, se battre héroïquement pour ne pas céder à la pression d'un adversaire de plus en plus redoutable à mesure que les minutes passaient.

Mais le match contre l'Ecosse se déroula lui, malgré les pluies de la nuit et de la journée, dans des conditions normales.

De plus, le jeu linéaire, rigide des Ecossais de Leeds et de Manchester United, ne saurait plus surprendre personne. C'est pourquoi cette rencontre aurait dû permettre au Brésil de se reprendre et de répondre aux rumeurs pessimistes qui couraient sur son compte.

On crut, pendant une petite demi-heure qu'il en serait ainsi. On contempla alors une équipe brésilienne au jeu plein, assuré, sans génie, mais sans défaillance. Plusieurs tentatives de but et un tir sur la barre de Leivinha donnèrent à penser qu'on était en train de retrouver une équipe pour laquelle nous gardons tous au fond de l'attachement.

Ces bonnes dispositions ne durèrent malheureusement pas, comme si la crainte de mal faire était décidément plus forte que la volonté de triompher.

Après le repos, les Brésiliens subirent l'orage écossais, comme ils avaient essuyé la tempête des Yougoslaves.

Ils s'en tirèrent avec la même angoisse, en traduisant leur nervosité par des gestes auxquels ils ne nous avaient pas habitués et qui valurent à Rivelino et à Francesco Marinho, des avertissements mérités.

On compta 54 coups francs, à peu près également répartis, au cours de cette rencontre stérile. En deux fois 90 minutes, les Champions du Monde n'avaient ni marqué, ni concédé le moindre petit but !

UNE YUGOSLAVIE EUPHORIQUE ET UN ZAIRE DESESPERE

Leurs excuses et leurs explications sont que seul, dans les dures batailles modernes, le résultat compte ; et que, ne possédant plus un Pelé et un Tostao, pour enfoncer des buts, ils ont le devoir de prendre les précautions directives et défensives qui s'imposent. Un jour peut-être, ils attaqueront avec autant de brio qu'avant. On lira, à ce propos, dans notre prochain numéro, une analyse d'un des responsables brésiliens qui permet de saisir parfaitement le cheminement des conceptions de Zagalo et de ses adjoints. Pour le moment, contentons-nous de constater ceci : le Brésil qui n'a marqué aucun but, mais qui n'en a concédé aucun est encore en course. Une victoire par trois buts d'écart, face au Zaïre, le qualifiera, quelle que soit l'issue du match Yougoslavie-Ecosse ; « pourquoi, dans ces conditions, parler d'échec ou de déception », affirment les Brésiliens, « alors que nous avons atteint notre objectif ? »

En revanche les Yougoslaves qui ont massacré les Zairois, ne sont pas assurés, eux, de leur qualification !

Une courte défaite devant l'Ecosse les condamnerait.

Mais les hommes de Miljanic ont paru disposer, au cours de leurs deux premiers matches, de ressources si variées et si profondes, qu'on n'imagine guère qu'ils puissent tomber devant l'Ecosse. Un simple match nul leur permettrait, non seulement de se qualifier mais sans doute d'enlever la première place de leur groupe, ce qui, on le verra, sera peut-être d'une importance capitale pour la suite des événements.

Restent dans ce groupe II, les infortunés Zairois emportés par le torrent yougoslave, et obligés de concéder le score le plus écrasant auquel la Coupe du Monde a donné lieu depuis qu'elle existe (nous

COUPE DU MONDE avec Jacques FERRAN

avons trouvé un 8-0 en 1938 au cours d'un match Suède-Cuba et en 1950 lors d'un Uruguay-Bolivie).

Sans doute perdirent-ils sur carton rouge leur centre avant N'Daye dès la 22^e minute. Mais la Yougoslavie venait alors de signer son 4^e but !

Ainsi se sont envolés, non seulement les illusions de Vidinic, mais aussi les nôtres, puisque après Ecosse-Zaire (2-0), nous pensions que le jeune football africain était en train de se rapprocher du « Top-niveau ». La leçon est cruelle, terrible même quand on songe au coup qu'il va porter sur tous ceux qui, en Afrique, travaillent à la promotion du sport-roi. La distance à parcourir semble subitement si considérable qu'on se demande si elle le sera jamais !

UNE HOLLANDE FREINEE

ET UNE SUEDE RELANCEE

Les deux matches du groupe III n'ont donné aucun vainqueur.

Les Hollandais qu'on croyait irrésistibles ont été freinés par une équipe de Suède qui, grâce à sa prudence et à son expérience, a su contrecarrer les actions du merveilleux Johann Crujff et de ses partenaires. Pourtant, ces Suédois, devant les Bulgares, n'avaient pas payé de mine et ils avaient été largement dominés en football. Les voici cependant avec deux points en passe de se qualifier. A condition, bien entendu, qu'ils en prennent au moins un troisième dimanche à l'Uruguay.

Mais en égalisant in extremis devant la Bulgarie, les Uruguayens eux-mêmes ont sauvegardé une petite chance de qualification. Si faibles, si lents, si dépassés devant la Hollande, ils sont parvenus à tenir en échec une équipe bulgare qui joue bien mais dont la jeunesse et l'expérience sont réhabilitatrices. Les spectateurs de ce Bulgarie-Uruguay ont eu la nette impression de voir s'affronter les deux équipes vouées à l'élimination.

Encore faudrait-il que les Hollandais ne faiblissent pas devant les Bulgares et que les Uruguayens, remontés, ne mettent pas à mal l'équipe suédoise.

UNE PAUVRE ARGENTINE

ET UNE ITALIE DESARMANTE

Dans le groupe IV, enfin, un match avait mobilisé l'attention générale et rassemblé au Neckarstadion de Stuttgart une foule énorme, composée en majorité d'Italiens. Si l'on s'était fié à l'éclat du football argentin et italien, aux ressources infinies que possèdent deux des pays où l'amour de la balle ronde est enracinée le plus profondément, on aurait attendu monts et merveilles de cette rencontre. L'Argentine au surplus, n'organise-t-elle pas la Coupe du Monde 1978 et n'a-t-elle pas intérêt à offrir à l'Europe son meilleur visage ?

On sait, malheureusement que ces deux équipes ont également en commun ce qu'il y a de plus hâssable, l'économie, le calcul, l'avarice, le refus de jouer. C'est pourquoi il serait insuffisant de dire que ce match nous a laissé sur notre faim, il nous a rempli d'amertume et de désolation.

Les Argentins redoutaient les Italiens mais, en même temps, ils devaient essayer de les battre pour obtenir les deux points presque nécessaires à leur qualification. Ils s'efforcèrent donc de sortir de leur réserve habituelle et portèrent assez souvent le danger dans le camp italien. Ils marquèrent même un but grâce au petit Housemann qui, reprenant une balle superbe de Babington, s'infiltra habilement entre deux défenseurs et fusilla Zoff de tout près. La fameuse invincibilité du gardien turinois était désormais définitivement entrée dans la légende.

L'Argentine alors, montra une première fois ses limites. Ce but surprise sembla la paralyser plus que la réjouir. Et il suffit que les nombreuses entreprises italiennes deviennent un peu plus hardies et plus vives pour que la défense argentine manifeste son désarroi. Rivera, qui joua sans doute le match le plus pénible de sa carrière, ne mit à son actif qu'une bonne passe, devant le but argentin, pour Benetti qui fonçait avec sa fougue habituelle. Son contrôle de la poitrine trop long vouait cette action à l'échec, mais Perfumo affolé voulant détourner cette balle, la logea dans les filets de Carnevali. Ce but-suicide résume tout le match. L'Italie était à Stuttgart trop médiocre pour battre l'Argentine autrement qu'avec sa complicité.

Dès lors, la partie traîna en longueur comme une pièce insipide. Les Argentins dominaient vainement et montraient autant de maladresse dans l'offensive que dans la garde de leurs buts. Seul Babington et Housemann, toujours les mêmes, empoisonnaient les Italiens avec quelque chose de plus vif, de plus

crâne, de plus inspiré que leurs camarades. Mais où étaient Yazalde, Ayala, Kempes, ces grands noms ? Et pourquoi Brindisi ne faisait-il même pas partie de l'équipe ?

C'était une pauvre Argentine qui, pourtant jusqu'au bout, secouait l'Italie. Une Argentine à qui ce match nul laissait encore un semblant d'espoir.

UNE DEVORANTE POLOGNE

ET UN HAITI ACCABLE

Quant à l'Italie, son cas semble encore plus grave compte tenu de l'ambition affichée dans cette Coupe du Monde par le finaliste de 1970, invaincu en Europe durant toute l'année 1973.

Une Italie même moyenne, avec des jambes solides et un peu d'audace dans le cœur, serait facilement venue à bout de l'Argentine. Cette Italie-ci, au contraire, parut se faire un monde de son adversaire, respecta son rythme de tango et ne tenta rien de sérieux pour l'accabler et enlever du même coup sa qualification.

Est-ce prudence extrême ? Je crains bien que ce ne soit pire.

Il est invraisemblable que deux joueurs comme Riva et Rivera qui sont, de toute évidence, hors de toute condition, aient pu participer à un match de cette importance. Mais, hormis Mazzola, le seul homme qui ait joué sur sa réputation, toute l'équipe italienne se conduisit comme un navire démâté et me fit songer à celle qui subit l'humiliation d'une défaite devant la Corée. On ne cache pas à ce point la force, même si l'on est aussi bon comédien que Valcareggi !

C'est pourquoi même si l'Italie obtient son billet pour le second tour (grâce à un match nul devant la Pologne, par exemple), je la crois incapable de jouer, ensuite, un rôle de premier plan.

La manière dont les Polonais ont « fait joujou », avec les malheureux Haïtiens — incapables comme les Zairois de réaliser deux bonnes performances en quelques jours — confirme en tout cas, l'ambition et la fraîcheur des hommes de Casimir Gorski. En marquant trois buts à Francillon, Szarmach a pris la tête de tous les buteurs et n'a pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin. Voici les Polonais seuls qualifiés après la deuxième journée avec les Allemands de Schoen.

Si dans leur élan, ils viennent à bout des Italiens, c'est l'Argentine qui passera comme sont capables encore de se qualifier, on l'a vu, les Chiliens, les Brésiliens, voire les Uruguayens !

UN REGARD SUR

LE SECOND TOUR

Ainsi, les quatre équipes sud-américaines qui semblaient irrémédiablement condamnées après le premier jour, ont réussi l'exploit sans gagner un seul match, mais sans en perdre aucun, d'opérer un assez extraordinaire redressement. Aucune des quatre n'est éliminée, et le Brésil lui, a pratiquement assuré sa qualification. Le malheur pour les Chiliens et les Argentins, c'est que leur sort dépendra moins d'eux-mêmes que du résultat de leurs rivaux. Quant à la qualification de l'Uruguay, elle tiendrait tout simplement du miracle.

Bien des choses, cependant, ont changé en une journée :

- deux équipes se sont qualifiées : R.F.A.-Pologne ;
- deux équipes ont réalisé des cartons mémorables (Yougoslavie et Pologne) aux dépens de formations qui réalisent à quel point leur retard est grand ;
- un des favoris a marqué le pas : la Hollande ;
- un autre a profondément déçu : l'Italie ;
- et parmi les pays de l'Est, la R.D.A. et la Bulgarie n'ont pas tenu leurs promesses.

Si le classement des quatre poules devait être, comme il semble, le suivant : R.F.A. et R.D.A. dans le groupe I ; Yougoslavie et Brésil dans le groupe II ; Hollande et Suède dans le groupe III ; Pologne et Italie dans le groupe IV, les deux poules du second tour seraient ainsi formées :

— Poule A : R.F.A., Brésil, Hollande et Italie.

— Poule B : R.D.A., Yougoslavie, Suède et Pologne.

Vous n'avez pas besoin de dessin pour deviner à quel acharnement donneraient lieu les matches du premier groupe.

Et de quelles chances de premier ordre, bénéficieraient la Yougoslavie et la Pologne de parvenir en finale !

CRUIJFF

et

OBLAK

COURSE EN TÊTE



Seize matches joués. L'heure du premier bilan individuel. Il est établi par nos envoyés spéciaux selon le système des étoiles de « F.F. »

11 ETOILES : Crujff (Hollande) ; Oblak (Yougoslavie).

10 ETOILES : Deyna, Lato, Szarmach (Pologne) ; Mazzola (Italie) ; Reinoso (Argentine) ; Bonev, Vojnov (Bulgarie).

9 ETOILES : Luis-Pereira (Brésil) ; Lorimer (Ecosse) ; Hellstroem, Bo Larsson, Edstroem (Suède) ; Gadocha (Pologne) ; Wilson, Alston (Australie) ; Francillon, Vorbe, Sanon (Haïti) ; Beckenbauer (Allemagne Ouest) ; Figueroa (Chili) ; Maric, Dzajic, Katalinski (Yougoslavie) ; Heredia, Houseman, Babington (Argentine) ; Mazurkiewicz (Uruguay).

8 ETOILES : Rivelino, F. Marinho (Brésil) ; Harvey, Holton, Bremner, Hay (Ecosse) ; Sandberg (Suède) ; Croy, Branch, Waetzlich, Sparwasser, Streich (Allemagne Est) ; Szymanowski, Gorgon, Maszczyk, Kasperczak (Pologne) ; Utjesemovic (Australie) ; Vogts, Breitner, Overath (Allemagne Ouest) ; Burgnich, Morini, Facchetti, Benetti (Italie) ; Vallejos, Quintano, Ahumada (Chili) ; Saurbier, Neeskens, Krol, Van Hanegem, Rep (Hollande) ; Losilo, Kilasu (Zaire) ; Buljan, Hadziabdic, Acimovic (Yougoslavie) ; Wolff (Argentine) ; Pavoni, Rocha (Uruguay) ; Penev (Bulgarie).

7 ETOILES : Leao, Nelinho, M. Marinho, Jairzinho (Brésil) ; Dalglish, Jordan (Ecosse) ; Olsson, Carlsson, Andersson, Tapper (Suède) ; Zmuda, Tomaszewski, Musial (Pologne) ; Reilly, Schaefer, Curran, Rooney, Bulgivic (Australie) ; Hoeness, Cullmann (Allemagne Ouest) ; Bayonne, Nazaire, Auguste, Antoine, G. François, Barthélémy (Haïti) ; Zoff, Capello, Anastasi (Italie) ; Valdez, Veliz, Baez (Chili) ; Jansen, Haan, Jongbloed (Hollande) ; Kazadi, Mukombo, M. a. n. a, Kakoko (Zaire) ; Bogicevic, Petkovic, Surjac (Yougoslavie) ; Carnevali, Telch (Argentine) ; Forlan, Jauréguy, Morena (Uruguay) ; Garonov, Ivkov, Velichkov, Kolev, Nikodilov (Bulgarie) ; etc.

LE CANON TONNE A L'EST

Trois hommes en pointe au classement des buteurs de la WM.

4 BUTS : Szarmach (Pologne).

3 BUTS : Lato (Pologne) ; Bajevic (Yougoslavie).

2 BUTS : Rep (Hollande).

1 BUT : Gadocha, Deyna, Gorgon (Pologne) ; Dzajic, Surjak, Katalinski, Bogicevic, Oblak, Petkovic (Yougoslavie) ; Breitner, Overath, Cullmann, Müller (Allemagne Ouest) ; Rivera, Anastasi, Benetti (Italie) ; Houseman, Heredia, Babington (Argentine) ; Lorimer, Jordan (Ecosse) ; Bonev (Bulgarie) ; Streich, Hoffmann (Allemagne Est) ; Ahumada (Chili) ; Sanon (Haïti) ; Pavoni (Uruguay).

Ont marqué contre leur camp : Curran (Australie) ; Perfumo (Argentine).

Classement :	Pts	Vict.	Déf.	Nuls	Pour	Ctre
1. Allem. de l'O.	4	2	0	0	4	0
2. Allem. de l'E.	3	1	0	1	3	1
3. Chili	1	0	1	1	1	2
4. Australie	0	0	2	0	0	5

Samedi 22 juin

A Berlin : Australie - Chili (16 h.)
 Hambourg : Allemagne Est - Allemagne Ouest (19 h 30).

GERD MULLER

Jacques ÉTIENNE et Gérard ERNAULT

R.F.A. - AUSTRALIE

STADE : Volksparkstadion de Hambourg.

RESULTAT : Allemagne de l'Ouest bat Australie, 3-0 (2-0).

TEMPS : nuageux, frais, sans pluie.

SPECTATEURS : 50.000, irrités par le ralentissement de l'équipe allemande en deuxième période.

ARBITRAGE : M. Kamel (Egypte). Un avertissement immédiat à MacKay (6 sur 10).

INCIDENTS : aucun.

NOTE : 5 sur 10.

BUTS : Overath inscrit le premier but à la douzième minute d'un tir tendu et précis déclenché des vingt-cinq mètres et qui se logea dans la lucarne gauche de Reilly. Le deuxième fut inscrit par Cullmann (35') de la tête, à la suite d'un long centre de Hoeness. Enfin, Muller inscrit le troisième de la tête en surgissant au premier poteau sur un corner tiré par le même Hoeness (52').

PHYSIONOMIE

Les Allemands de l'Ouest étouffèrent immédiatement l'Australie.

Des mouvements rapides et superbes furent amorcés par Beckenbauer, Overath et Hoeness. A 3-0, l'Allemagne se désintéressa de la question.

JOUEURS

ALLEMAGNE DE L'OUEST. — Maier (3); Vogts (4); Schwarzenbeck (3); Beckenbauer (4); Breitner (3); Hoeness (3); Cullmann (3); puis Wimmer (70'), Overath (5); Grabowski (3); Muller (3); Heynckes (3); puis Hoelzenbein (3).

AUSTRALIE. — Reilly (3); Utjesenovic (4); Wilson (4); Schaefer (4); Curran (4); Richards (3); Rooney (3); MacKay (3); Campbell (3); puis Abonvi (55') (3); Alston (4); Buljevic (3); puis Ollerton (48') (3).

R.D.A. - CHILI

STADE : Stade olympique de Berlin.

RESULTAT : Chili et R.D.A. 1-1 (0-0).

TEMPS : ciel gris, pluie fine au début du match et pendant une bonne partie de la première mi-temps.

SPECTATEURS : 30.000 environ supporters du Chili... contre la R.D.A. mais près de 5.000 spectateurs venus de Berlin-Est avec des drapeaux et qui ont encouragé leurs favoris.

ARBITRAGE : M. Aurelio Angonese (Italie). Ne commit pas de fautes mais aurait dû se montrer plus sévère en première mi-temps. 6 sur 10.

INCIDENTS : trois joueurs avertis. Veliz et Paez (Chili); Kische (R.D.A.). Un joueur blessé : l'ailier gauche est-allemand Vogel qui dut quitter le terrain à la 29' minute.

NOTE : 7 sur 10.

BUTS : le premier fut obtenu sur coup franc tiré par Ducke non loin du point de corner. La balle fut rabattue de la tête dans le but chilien par Hoffmann (55').

Le Chili égalisa à la 70' minute quand, sur un centre adressé de la droite par Reinoso, Ahumada glissa le ballon hors de portée de Croy.

PHYSIONOMIE : ce fut un match spectaculaire mais par moments trop viril. Les Allemands de l'Est tentèrent dans une première période d'imposer leur puissance et leur engagement physique, puis durent progressivement céder le pas.

JOUEURS

CHILI : Vallejos (4) - Garcia (3); Quintano (4); Figueroa (5); Arias (3) - Valdes (3) puis Yavar (4); Paez (4); Reinoso (6) - Socias (3) puis Farias (3); Ahumada (4); Veliz (4).

R.D.A. : Croy (4); Kische (3); Weise (4); Bransch (4); Waetzlich (4) - Irmischer (4); Sparwasser (3); Seguin (3) puis Kreische (4) - Hoffmann (4); Streich (4); Vogel (4) puis Ducke (4).

“Rendez-vous samedi pour le choc des deux Allemagne!”

HAMBURG. — Encore une modeste victoire pour l'Allemagne de l'Ouest contre un adversaire de modeste calibre. Et, surtout, plus grave : une victoire sifflée. Il a beaucoup été dit que la R.F.A., jouant sur ses terres, aurait d'autant plus de facilité à établir sa suprématie. L'équipe de Schoen n'est pas prophète en son pays, surtout à Hambourg, pays rude et âpre. Quant à Gerd Muller il n'est pas près d'installer un cabinet d'assurances dans cette ville dont le prince, quoi qu'il arrive, malgré ses 38 ans, reste Uve Seeler.

Il y a un mois et demi, pour le dernier match officiel des Allemands contre la Suède, avant la W.M., nous avions effectué ici même une sorte de reconnaissance. Avant que de pénétrer sur le terrain, les noms de Beckenbauer, Muller et Netzer avaient été sifflés, comme s'il s'était agi d'adversaires héréditaires. Le Hambourgeois en veut en particulier à Muller, vieux rival puis copain par obligation de Seeler, qui supporte sur son dos toutes les railleries et toutes les insultes dès qu'il manque un but. Et Dieu sait que le « gros Gerd » subit aujourd'hui une éclipse regrettable...

Ce nouveau climat affectif dans lequel baigne l'équipe d'Allemagne, prend ses racines dans les luttes intestines qui l'ont déchirée et dont nous avons évoqué dans le dernier numéro de « France Football » quelques-uns des aspects les plus empoisonnants.

UN PUBLIC VERSATILE

Le public allemand, qui paie rubis sur l'ongle, est au courant de la vie seigneuriale des jeunes gens qu'il entretient quasiment comme des danseuses. Mais il exige que la danseuse le satisfasse. Dans le cas contraire, il proteste au point que, mardi dernier, en fin de match, il se mit à encourager les Australiens qui n'en demandaient pas tant.

Voilà un élément de nature à modifier le comportement des Allemands de Schoen, tant il est vrai qu'une équipe évoluant dans un milieu presque hostile ne s'épanouit pas comme dans une famille unie.

Mais le public allemand dont il ne fallait pas attendre de surprise hier, est devenu plus capricieux qu'un enfant. Public versatile, comme un public latin.

Battant tous les records à l'applaudimètre, mais dans le mauvais sens, à la présentation des équipes, Overath, cinq minutes plus tard, fut acclamé mieux qu'un chouchou. Quand il marqua son but à la douzième minute, on scanda son nom. Les affaires d'Overath s'arrangeaient en même temps que celles de Muller, et surtout de Beckenbauer se détérioraient.

Muller a pourtant un sacré moral. A l'entraînement à Malenta, il n'arrête pas de plaisanter, il va de soi pas avec les journalistes lesquels, d'ailleurs, ne l'accostent pratiquement pas. Si Schoen ou Overath (très sollicité par la presse car il parle aussi anglais) s'éclipse 30 secondes, on entend la voix de Gerd crier : « Alors, c'est conférence ou entraînement ? »

Sur le terrain, Gerd n'est plus cette mécanique impressionnante concrétisant les



Gerd : un but contre l'Australie et la rage au ventre.

occasions qui s'offrent à lui en autant de buts. Contre l'Australie, quatre situations créées devant le but de Reilly auraient pu lui permettre en d'autres temps d'atteindre l'objectif. Il les gâcha par sa lenteur et aussi une espèce de manque de confiance que l'on comprend plus facilement après ce qui a été dit.

Le buteur du Bayern marqua pourtant un but typiquement « mullerien » en coupant la trajectoire du ballon sur un corner de Hoeness, son premier but de Weltermeisterchef.

Il n'y a rien à reprocher à Beckenbauer ; le capitaine allemand a accompli une performance, tout en spontanéité et en souplesse. A un quart d'heure de la fin, alors que le public englobait dans la même réprobation toute l'équipe d'Allemagne, se satisfaisant trop visiblement des trois buts inscrits, Beckenbauer, contre sa ligne de but, vers le point de corner, essaya de se tirer d'affaire en beauté par un petit pont pour calmer le contestataire. Alston contra le beau Franz, mais sans danger pour l'Allemagne puisque le ballon sortit aux six mètres. Tout le stade se mit alors à siffler méchamment un joueur dont les intentions étaient pourtant nobles. Beckenbauer ne broncha pas, regarda hautain cette masse vociférante, et fit, paraît-il, avec le pouce, un geste qui ici, veut dire beaucoup de choses. Redoublement de cris. A chaque fois, désormais, que Beckenbauer toucha le ballon, il reçut sa part de lazzis. La tem-

pête ne l'empêcha pas d'adresser des passes magnifiques et d'aller à la fin de la rencontre serrer les mains des adversaires et de l'arbitre...

Il y a longtemps que Beckenbauer souffre de ce divorce avec le public : « Le public ne me pardonne rien. Je fais pourtant, en toute occasions, mon possible. »

L'HABILETÉ DE SCHOEN

A la conférence de presse d'après match, Helmut Schoen, très habilement emboîta le pas des critiques populaires. Il regretta que son équipe n'ait joué que la moitié du temps ; mais le regretta-t-il tant que cela, puisque cette victoire, sans éclat, rejette un peu dans l'ombre une formation allemande dont on avait tendance à faire le grand favori de la compétition ? Schoen ne déteste pas se faire oublier pour resurgir au bon moment, comme les coureurs cyclistes qui dosent leurs efforts.

Contre l'Australie, l'équipe d'Allemagne n'a peut-être gagné que 3-0, mais elle a donné le sentiment qu'elle pouvait — et facilement — doubler la mise (c'est ce qui a énervé le public du Volksparkstadion).

Ce ne fut pas le cas des Allemands de l'Est samedi dernier, face aux mêmes Australiens. A 24 heures du match historique, puisque ce sera le premier entre les deux Allemagnes, la ligne plaide en faveur de Beckenbauer et des siens. — G. E.

OVERATH et NETZER

"en toute amitié"

Une vieille inimitié lie Wolfgang Overath et Gunter Netzer qui aurait tendance à s'adoucir avec le temps. Il y a bientôt dix ans que ces deux techniciens au jeu épanoui se déchirent pour les beaux yeux de l'équipe d'Allemagne. Leur cas est aussi critique que celui dont l'Italie fait des romans pour Mazzola et Rivera. La différence est, qu'en Allemagne, la querelle est restée sourde. En Italie, vieille habitude bien latine, on a convoqué le peuple pour s'égratigner sous ses yeux.

A Malente, Overath et Netzer vivent sous le même toit. Schoen l'a voulu ainsi et il ne pouvait guère faire autrement. Les deux hommes jusque ces derniers jours s'étaient peu rencontrés, Wolfgang participant à l'entraînement avec toute la troupe, Gunter jouant les trotteurs solidaires dans sa portion de terrain et méditant sur l'infortune de ne pas être en forme.

Depuis samedi dernier, les choses ont changé.

Dans le bon air de Malente, sous le soleil revenu, il s'est passé, pour la première fois que l'Allemagne prépare « sa » Coupe du Monde, quelque chose. Netzer a suivi le même entraînement que ses coéquipiers. Plus qu'une péripétie. Elle peut prendre des allures d'événement. Pour Schoen, le problème reste entier de savoir s'il doit aligner ses deux vedettes en même temps ou si la présence de l'une impose nécessairement la mise à l'écart de l'autre. Jamais sans doute, l'Allemagne n'a été aussi forte qu'en 1972 où elle remporta, en Belgique, la Coupe d'Europe des Nations. Après une longue éclipse, le soleil venait de se lever pour Netzer, son visage ingrat, ses épaules voûtées et son extraordinaire capacité à rentrer balle au pied par de longues courses, dans les défenses adverses. Mais Schoen n'oublie pas la finale de la Coupe du Monde 1966 et la troisième place de 1970 où Overath, génial, proposa sa superbe technique de gaucher.

La Goupe du Monde arrive à mi-course. L'Allemagne est partie lentement. Le besoin ne se faisait pas encore sentir, contre des adversaires de calibre moyen, d'aligner tous les meilleurs atouts. Le match contre l'Allemagne de l'Est demain soir, la perspective de la compétition par poule qui arrive maintenant vont obliger Schoen à résoudre un problème qui, jusque-là, compte tenu de la méforme de Netzer ne s'était pratiquement pas posé. L'entraîneur allemand, réputé pour sa diplomatie et sa faculté à unir la carpe et le lapin est devenu un choix capital.

Overath, Netzer, les deux à la fois, ni l'un ni l'autre, c'est la victoire en Coupe du Monde qui est en jeu.

L'un après l'autre, nous avons interrogé les deux intéressés. — G.E.

WOLFGANG OVERATH maintient constamment un regard d'aigle. L'œil est d'une vivacité à la Skoblar. Rien ne lui échappe. D'où ces balles déclenchées au dixième de seconde qui sont des coups de poignard. Overath se laisse accaparer sans énervement sous le soleil qui tape sur Malente, ce jour-là. Il se rappelle vaguement un entretien que nous avons eu à Cologne, en novembre.

— Quelles sont les premières impressions sur l'équipe d'Allemagne ?

— Contre le Chili à Berlin il faisait chaud. Presque la canicule, tout le stage de préparation de Malente s'est déroulé dans une période fraîche, voire pluvieuse. Nous avons été plus déçus par ces conditions météorologiques que les Chiliens qui se sont préparés chez eux. Il faut ajouter au dépaysement, la nervosité des équipes qui attaquent une compétition quand on attend énormément d'elles. C'est notre cas.

— Ce n'est peut-être pas la seule explication ?

— L'Allemagne de l'Ouest a joué trop lentement. Nous n'étions pas tous au summum de notre forme. Souvent, la balle passait par 5 ou 6 joueurs, sans progresser en profondeur. C'est un signe qui ne trompe pas. Contre l'Australie ce défaut a été corrigé. Je ne mésestime pas l'Australie, mais elle ne constitue pas tout de même un test authentique. Il faut attendre le match de samedi soir, contre l'Allemagne de l'Est, pour voir où nous en sommes vraiment.

— Vous n'avez pas eu l'air de vous ressentir, au cours du second match, de votre blessure du premier ?

— La douleur a été très violente. C'est pour cette raison que j'ai craint une blessure sérieuse. En fait, l'articulation n'a pas été touchée. Les coups sur le genou font toujours très mal. De bonne heure, le lendemain, je ne sentais plus rien.

— A Cologne, en novembre, nous avions évoqué le problème de votre cohabitation dans la même équipe que Netzer. Avez-vous changé d'opinion ?

— N'importe quelle équipe supporte la présence de deux grandes individualités. Quand nous sommes en forme tous les deux, je crois que M. Schoen n'a pas d'autre solution que de nous sélectionner.

La réponse d'Overath est intéressante. Elle est conditionnée à l'état de forme des deux joueurs. Or, Overath sait parfaitement, en ce moment, qu'il n'est pas irréprochable. Sans le dire clairement, le capitaine de Cologne justifie la non-sélection de Netzer et donc sa présence dans l'équipe de Schoen. Une présence à laquelle il tient.

— Avez-vous suivi un entraînement spécial dans la perspective

de la Weltmeisterschaft, en dehors du stage Malente ?

— Oui, depuis quelques mois j'ai tout centré autour de ma participation à la Coupe du Monde. J'aurais été très déçu de n'être pas au rendez-vous, comme cela a failli se produire.

— La modestie des performances de l'équipe d'Allemagne, pour le moment, ne vous inquiète pas trop ?

— La R.F.A. peut jouer beaucoup mieux. Son atout principal est la rapidité. Si l'on fait abstraction de la rapidité, il y a des équipes, dans ce tournoi, qui jouent sans doute mieux que la R.F.A. qui sont techniquement plus fortes. Pour moi, la définition de notre équipe c'est une solide technique, plus une grande rapidité.

Pareil discours surprend. Beckenbauer, Netzer, Overath comptent justement au rang des techniciens les plus complets qui soient. Mais il est vrai que Schoen compte aussi beaucoup sur des garçons comme Cullmann, Grabowski, Muller et surtout Hoeness pour emballer le mouvement.

— Quels sont vos favoris ?

— La Hollande, l'Italie, le Brésil quand même.

— L'Allemagne de l'Ouest ?

— Aussi...

— Si on vous demandait : Qu'y a-t-il de plus important dans une Coupe du Monde, que répondriez-vous ?

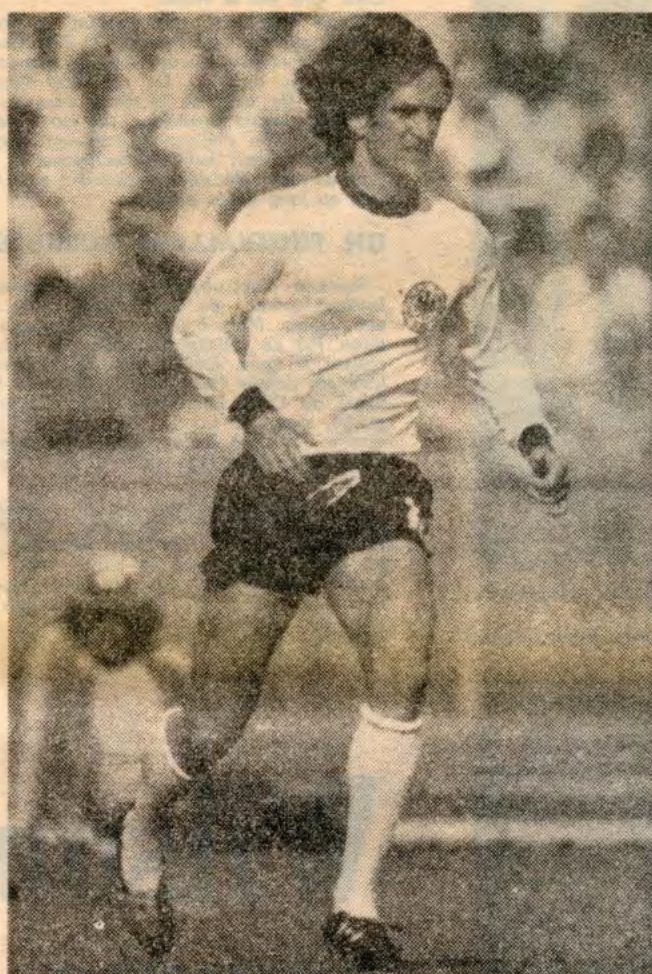
— Marquer un but rapidement.

— Si l'Allemagne remporte la trophée, est-ce que ce sera le plus beau souvenir de votre vie ?

— J'ai été une fois deuxième et une fois troisième. Je crois, oui, que ce serait la plus belle chose qui puisse m'arriver.

Avec Widmayer, l'adjoint de Schoen, comme chien de berger, Netzer achève son entraînement par une série de coups de pied arrêtés. De son quarante-huit fillette, Gunter délivre des balles brossées qui rasant les poteaux, à ras de terre, signale l'intensité d'un effort total. Les petits yeux de Netzer regardent surtout la pointe des chaussures. La frange des cheveux blonds colle sur un front presque ridé. Là où Overath développe ses arguments avec un sourire de carnassier, Netzer va au plus pressé. Il redoute de faire des phrases. Il n'aime pas parler. Pourtant, ceux qui l'ont vu au début du stage et qui l'approchent maintenant sont surpris d'une décontraction de plus en plus grande. Netzer pourrait bien deviner, sous sa « caboche » de misanthrope, que son heure va de nouveau sonner.

— Parlez-vous de vos malheurs ?



Overath et Netzer ensemble : « Uniquement un problème de forme. »

— Je ne suis plus blessé du tout. L'irritation musculaire de la cuisse droite a disparu complètement.

— Quand espérez-vous jouer ?

— Après Allemagne-Chili de vendredi, je me disais : « Tu ne joueras peut-être pas le prochain match. » Mais, à vrai dire, je ne sais rien du sort que M. Schoen me réserve.

— Vous suivez l'entraînement normal et vous avez été retenu sur la liste des 16 pour Allemagne-Australie, c'est un signe ?

— Je me sens capable de prendre ma place. Ce n'était pas encore le cas.

— Est-ce une bonne chose, pour l'Allemagne, que vous jouiez aux côtés d'Overath ? Et, d'abord, avez-vous joué souvent l'un à côté de l'autre ?

— Six ou sept fois, je crois. La dernière au match Italie-Allemagne en février. Contrairement à ce que certains prétendent nous croyons tous les deux que nous pouvons jouer ensemble.

Ici, une petite remarque. Netzer emploie le « nous » comme s'il parlait aussi

au nom du Colognois, ce que ce dernier ne s'était pas aventuré à faire.

— Si vous ne jouiez aucun match de Coupe du Monde, seriez-vous déçu beaucoup, un peu ?

— Je serais très déçu, mais il existe dans la vie de plus grandes déceptions.

— Etes-vous bien intégré maintenant au reste de l'équipe ?

— Absolument. J'ai retrouvé le rythme de l'équipe allemande. Il ne reste plus qu'à attendre la décision de Helmut Schoen.

— Avez-vous eu, à un moment donné, l'impression que vous passeriez à côté de cette Coupe du Monde comme de la précédente ?

— Non. Je me suis battu pour être là. J'ai suivi un entraînement très rude au début pour rattraper mon retard. La semaine dernière je me suis décontracté les muscles. Il s'agit maintenant de garder le niveau atteint, mais le moral est bon.

Et maintenant, quelle que soit la décision de Helmut Schoen, elle va faire couler de l'encre.



Avec Max URBINI, rédacteur en chef de



Radio
Monte Carlo

CHAQUE JOUR
DANS LE JOURNAL
DE 12 H 45



Figueroa et Reinoso le bonheur du Chili



Figueroa (de dos) contre Hoffmann, l'Allemand de l'Est : tout espoir n'est pas perdu pour le Chili



Reilly, le gardien australien, encaisse un but.

BERLIN. — On ne donnait pas très cher des chances des Chiliens devant les Allemands de l'Est. On y croyait d'autant moins que mardi soir une pluie fine tombait sur l'ancienne capitale du Reich et que la température était plutôt fraîche.

Or, les Chiliens, en obtenant le match nul, ont préservé — et même renforcé leurs chances de qualification pour le second tour. Pour obtenir ce résultat, l'équipe sud-américaine, relevant le prestige quelque peu rafraîchi du football de leur continent a disputé un match exemplaire et, pour tout dire, il n'eût pas été finalement injuste qu'elle finisse par l'emporter. Bien entendu, le Chili a joué d'une manière très différente de celle qui fut la sienne face à l'Allemagne de l'Ouest. Cette fois, les Chiliens ont attaqué, et d'une manière très intelligente : demi-échec pour la R.D.A., demi-succès pour le Chili, telle est la vérité.

Cette excellente performance, la formation dirigée par Luis Alamos, la doit évidemment à quelques joueurs clés. A commencer par Carlos Reinoso. Le demi de America Mexico (le club de Mexico) s'est montré un remarquable animateur de jeu : toutes les offensives chiliennes passaient par lui et grâce à son habileté technique il s'est joué du marquage sévère dont il a été l'objet tout au long de la partie.

UN FOOTBALLEUR TURBULENT

Reinoso, c'est un peu l'enfant turbulent du football chilien : du sang chaud coule dans ses veines. Mais c'est une authentique vedette. Par sa maîtrise du ballon, il nous fait penser à notre Guillaou national. Il est au Mexique depuis 1970, mais le directeur technique du Chili, Luis Alamos, ne l'a jamais oublié, pour la bonne raison qu'il l'a eu comme joueur à Audax Italia, un club assez modeste de Santiago dont il était l'entraîneur.

Au Mexique, Reinoso est un footballeur adulé, qui anime des émissions sportives à la télévision et qui écrit des bouquins pour les jeunes attirés par le ballon rond. Il a certes fait fortune, mais il aime toujours autant le football et il l'a prouvé mardi soir face aux Allemands de l'Est. Si le Chili passe le premier tour, comme c'est bien

probable, alors on reparlera de lui et, l'ambition aidant, il pourrait compter parmi les demis offensifs les plus en vue du WM 74, au même titre qu'un Deyna par exemple.

L'autre joueur qui s'est remarquablement illustré jusqu'à présent dans cette équipe chilienne, c'est bien sûr Elias Figueroa. A 28 ans, l'arrière central de Porto Alegre est à l'apogée de sa forme, totalement maître de son art. On se rappelle qu'il fut l'une des gloires du football en Uruguay quand il portait les couleurs de Penarol de Montevideo. Puis quand Penarol a baissé de pied, il fut transféré à Porto Alegre pour 180.000 dollars. C'est un défenseur athlétique (1,85 m pour 80 kg) mais à la différence des défenseurs « physiques », il ajoute de remarquables qualités techniques et un sens de la relance du jeu peu commun.

Devant la R.D.A., il se mua souvent en contre-attaquant et vint même tenter sa chance sur les corners où sa détente et son superbe jeu de tête faillirent prendre en défaut le gardien allemand Croy. Tout comme pour Reinoso, Figueroa sera vraisemblablement l'une des figures marquantes de cette Coupe du Monde. Il a fait en tout cas, ici, à Berlin, meilleure impression que Beckenbauer, lequel se comporta pourtant bien lors du premier match, devant le Chili précisément.

Il est un garçon dont on parle peu et qui a joué un rôle non négligeable jusqu'ici. On lui doit pour une bonne part le faible nombre de buts encaissés par le Chili (deux seulement), il s'agit du gardien Leopoldo Vallejos. De taille moyenne, 1,72 m, il compense cette infériorité par une souplesse de chat, une bonne appréciation des trajectoires et, de plus, il est souvent remarquable dans ses sorties.

CES NERFS DE VALLEJOS

Quand l'équipe chilienne est partie en tournée pour préparer la Coupe du Monde, il était considéré comme le gardien numéro 2 après Olivares, mais au fil des matches, en Espagne notamment, il s'est imposé. Comme on appelle René Ferrier « Fredo », ses camarades l'ont surnommé « Paulo » sans qu'on sache très bien pourquoi. Joueur d'expérience, il aura 30 ans dans un mois, il pos-

sède des nerfs solides et fait front avec un calme imperturbable à la tempête. A preuve, les attaquants des deux Allemagnes ne l'ont pas impressionné. Il a débuté à l'Université Catholique avant de signer à Union Española. Parfaitement décontracté, il aime faire le clown... notamment avec ses deux enfants.

Dans les batailles futures, il peut jouer un rôle décisif car rien ne le rebute. N'a-t-il pas déclaré après le match devant l'Allemagne de l'Ouest où il a multiplié les sauvetages :

« J'aurais pu rester deux heures sur le terrain, je n'étais pas au bout de mon rouleau. »

VALDES TRISTE

Dans cette équipe chilienne il n'y a, en définitive, qu'un seul joueur un peu malheureux, c'est le capitaine Francisco Valdes : deux matches et deux fois il a dû passer son brassard à Figueroa. C'est dire qu'il n'a plus la totale confiance de Luis Alamos. Or, Valdes est une gloire nationale au Chili. Dans le cœur des foules, il avait pris la place de Lionel Sanchez et de Rojas, les héros de la belle époque du Chili lors de la Coupe du Monde 62 qui s'était déroulée dans son pays. Avec plus de 60 sélections, il semblait intouchable. N'est-ce pas lui qui avait marqué le but décisif, sur coup franc, à Montevideo contre le Pérou, assurant du même coup la qualification pour le WM 74. Mais Alamos ne peut pas faire de sentiment. Dans l'entourage de la formation chilienne, on estime Valdes trop lent maintenant — il a 31 ans — et on fait pression sur l'entraîneur pour qu'il l'écarte de l'équipe. Alamos n'a pas voulu l'évincer complètement jusqu'ici, mais le fait est que le capitaine du Chili n'a terminé aucun des deux premiers matches.

Voilà en tout cas l'équipe chilienne bien partie avec ce match nul devant la R.D.A. On escompte ici son succès sur l'Australie et l'on attendra avec anxiété le résultat d'Hambourg où les deux Allemagnes seront aux prises... et pas seulement pour un match de prestige.

Si le Chili poursuit sa route, la confiance ne fera que croître et il faudra compter avec lui. — J.E.

Wilson et les Australiens comme une coquille de noix

L'Australie est sur le point de dire au revoir à cette Coupe du Monde. Déjà, lundi dernier à Norderstedt dans leur retraite, le porte-parole de la délégation des antipodes a remercié la presse de l'intérêt manifesté pour son équipe car ce n'est pas, évidemment, le match que livreront, demain, à Berlin, le Chili et l'Australie (même s'il est capital) qui attirera le maximum de confères tandis que se déroulera à Hambourg le monumental affrontement entre les deux Allemagnes.

Mais au moment où cette équipe australienne prépare ses valises, il convient de signaler, une fois de plus, toute l'estime en laquelle elle doit être tenue pour la sympathie qu'elle dégage et le courage qu'elle affiche.

On a beaucoup craint pour les Australiens à l'occasion du match face à l'Allemagne de l'Ouest car pendant cinq minutes, ils ne touchèrent pas terre et faillirent étouffer sous la terrible pression des équipiers de Beckenbauer. Wilson, alors montra encore l'exemple et puis aussi Alston toujours aussi perçant et qui paya de crampes ses superbes efforts personnels et puis, tous les autres rassemblés sous la bannière du sacrifice. L'Australie chahutée comme une coquille de noix sur la mer démontée garda sans cesse au fond du cœur de quoi tacler ou dégager encore.

Mais le meilleur de l'affaire, est, qu'en fin de match, certes au moment où les Allemands ralentissaient la cadence, l'équipe de Rasic faillit bien trouver son paradis en marquant son premier but de la compétition. Là, un tir de Abonyi qui jouera peut-être l'an prochain à Ferencváros, frappa le poteau gauche de Maier et revint en jeu. C'est dommage pour les Australiens qui méritaient bien cette récompense en pareilles occasions.

Rasic a de l'humour et de la simplicité. Répondant à sa conférence de presse de mardi, à la question suivante : « Qui marquera Muller ? », il avait dit : « Toute l'équipe d'Australie. »

En fait, Manfred Schaefer s'attacha aux besognes du joueur du Bayern et ne le

lâcha pas d'une semelle. Manfred et Gerd ont des points communs dans leur physique de bûcheron, pas très hauts, assez lourds, aux articulations et aux muscles puissants. Le visage de Muller est beaucoup plus fin que celui de Schaefer, lequel fait penser à un pilier d'Afrique du Sud revu et corrigé par dix ans de tournées en Australie, en Nouvelle-Zélande et en France. Un spectacle, quoi !

Schaefer rue dans les brancards plus qu'il ne s'impose avec grâce, ce que d'ailleurs Rasic lui demanda pas. Il livra un duel sourd à Gerd Muller qui explique éventuellement la performance moyenne du meilleur buteur de la Coupe du Monde 1970. Schaefer fait partie de l'apport d'émigrés à partir duquel le football d'Australie a vraiment été placé sur orbite. Il est arrivé, en 1956, alors qu'il était encore minime. Il a fait ses débuts à Saint-Georg où il se trouve toujours. Son sérieux et sa franchise l'ont d'ailleurs fait élire au poste de capitaine de son équipe de club. A 30 ans, Schaefer a encore quelques bonnes années devant lui. Il vit des jours heureux en Australie et l'a fait savoir à des journalistes allemands qui, au début de la compétition, lui avaient demandé si ce passage au pays natal après dix-huit ans d'absence, n'annonçait pas un retour définitif. Schaefer est Australien et le restera.

Un autre joueur s'est illustré dans l'équipe australienne, le petit Rooney. James Rooney mesure 1,67 m pour 64 kg, ce qui le situe dans le peloton des petits de la Welt Meisterschaft. C'est un Ecossais arrivé en 1968 au pays. Rooney a les jambes arquées d'un cavalier et une activité de fourmi. Il a, lui aussi, soulagé son équipe du naufrage en remontant nombre de balles. Il est, sans doute, le seul joueur australien à ambitionner de devenir plus tard, entraîneur. Son idole préférée est un certain Willy Bremner, même gabarit, même modèle de joueur volontaire, empoisonnant Rooney est aussi un remarquable tireur de coups francs et un athlète complet qui pratique le handball et le tennis, l'Australie oblige.

Bien que plus sévèrement malmenée par l'Allemagne de l'Ouest que par celle de l'Est, les Australiens ont pourtant étalé des progrès, au cours de leur deuxième rencontre, mardi dernier. Ils se situent au niveau du moindre isolement dans lequel furent tenus les deux attaquants de pointe Alston et Buljevic.

Rasic redoutant par-dessus tout des défaites trop nettes avait demandé à ses hommes de ne pas trop se découvrir. Cela diminua leur puissance de vue. Ils ont corrigé un peu le tir, si l'on peut dire, et, à cet égard, le match qu'ils livreront samedi aux Chiliens, ne manquera pas d'intérêt. Les Australiens sont venus pour apprendre, il faut croire qu'ils ont déjà beaucoup retenu. Ils pourront rentrer la tête haute au pays.

Pourtant, un peu de morosité va clore cette aventure. Rale Rasic est sur le point de démissionner.

L'entraîneur australien a accompli une œuvre de Titan que les clubs ont essayé de lui raboter quand il s'est agi de stades de préparation à la Coupe du Monde. Il ne veut plus mener cette guérilla d'arrière garde et préférera sans doute se consacrer à un club. C'est un coup dur pour la fédération australienne qui, paraît-il, cherche déjà à embaucher un autre Yougoslave.

Il s'agirait de Jerkovic, il entraîne Vancouver. Il jouait en 1962 au Chili, au centre de l'équipe de Yougoslavie, aux côtés d'un certain Josip Skoblar.

A la conférence de presse d'après-match, malgré la défaite, Rasic a complimenté ses joueurs. Il les a excusés aussi en avançant comme argument qu'une équipe de semi-professionnels ne peut pas tenir pendant une épreuve de longue haleine au même rythme qu'une équipe professionnelle habituée à ce genre de match à répétition.

Puis Rasic a conclu :

« Je suis vraiment très fier des vingt premières minutes de mes joueurs. »

L'entraîneur australien avait perdu son sourire en le disant. — G.E.

OFFRE SPECIALE COUPE DU MONDE DE FOOTBALL

TELEVISEURS
COULEUR 66 cm

UN VERITABLE
PRIX DE GROS

2.850 F NET

VALEUR REELLE 3.850 F

Une grande marque française

QUANTITE LIMITEE

Crédit personnalisé CETELEM

Livraison - Mise en route

Garantie annuelle comprises

PARIS - BANLIEUE

TELE-S.F.

Station-Service

Dépannage Télévision

Techniciens diplômés de l'O.R.T.

61, rue du Fg St-Denis, Paris-X^e

Tél. : 523-13-39 et 523-37-53

CONFIDENTIEL

1

Pour faire patienter les spectateurs avant le coup d'envoi d'Allemagne - Chili, les motocyclistes de la police firent une exhibition sur la piste en tartin de la même veine que celle des motards sur la route du tour de France.

Uwe Seeler qui compte 72 sélections a été nommé capitaine d'honneur de l'équipe de l'Allemagne de l'Ouest.

On a dit que l'Australie n'avait fait qu'une seule réservation d'avion... après le premier tour. Rien n'est plus faux. Les Australiens en ont fait trois, c'est dire qu'ils espèrent disputer au moins... le match de classement pour la troisième place.

L'entraîneur allemand, Helmut Schoen, n'a, bien sûr, pas protesté contre l'expulsion du Chilien Caszely, mais il a ajouté : « D'autres que lui méritaient d'être sortis. » Il pensait probablement à l'arrière droit du Chili, García, qui matraqua son ailier gauche, Heynckes.

Sur la pelouse annexe du stade olympique de Berlin, on pouvait voir une douzaine de chars lourds. Ce n'était pas en prévision des manifestations contre le régime chilien, mais tout simplement parce que, le stade se trouvant en secteur britannique, ces chars devaient participer à une revue militaire en l'honneur de l'anniversaire de la reine d'Angleterre.

DE LA MUSIQUE A LA PECHE

Il était intéressant de savoir à quoi s'intéressaient les joueurs du Chili en dehors du football. Voici leurs activités : Farias aime la musique moderne ; Ahumada est photographe ; Vallejos, Arias et Quintano sont « dingues » de cinéma ; Valdez et Machuca aiment la littérature moderne ; Paz est un passionné de boxe ; Socias adore l'équitation ; Yavar est champion de billard ; Reinosa s'intéresse à la chasse et à la pêche.

Un atout pour Netzer : en trente-quatre matches internationaux joués avec lui, l'Allemagne n'a jamais perdu.

Helmut Schoen est un homme modeste. Il conduit une Volkswagen offerte d'ailleurs par sa fédération.

Un spectateur de la Coupe du Monde arrêté pour ébriété passera la nuit en cellule. Il lui en coûtera 60 pfennig (1,20 F, ce qui est donné) plus 30 pfennig (60 centimes).

LES PROJETS DE CES MESSIEURS

Sondage auprès des internationaux allemands : quelle marque de voiture utilisez-vous et où pensez-vous aller en vacances ? Réponses :

Beckenbauer (Mercedes 300) - Côte d'Azur.

Breitner (Maserati) - New York.

Cullman (Opel Commodore) - Corse.

Grabowski (Mercedes 280) - Autriche.

Heynckes (BMW 2002) - Espagne.

Hoeness (Porsche Carrera) - n'importe quelle Montagne.

Hoettges (Mercedes 280) - Italie.

Maier (Cooper 1300) - Moselle.

Muller (BMW 1602) - Italie.

Netzer (Mini Daytona) - Pas de projets.

Overath (Mercedes 280) - Autriche.

Schwarzenbeck (Mercedes 250) - Autriche.

Vogts (Porsche Carrera) - Andalousie.



OU VAS-TU, PAULO ?

Où Paulo César a-t-il la tête ? Le car de la sélection brésilienne, peint à ses couleurs, se trouve derrière lui. Chacun des seize équipes de la Coupe du Monde est transportée dans un car Mercedes. (Agence S.A.M.).

Fernando Riera a joué un rôle non négligeable dans la préparation de l'équipe du Chili. Il est allé converser cinq heures à Madrid avec l'entraîneur Luis Alamos et a apporté de nombreux films sur les adversaires des Chiliens.

Ulli Cullmann, le jeune et brillant milieu de terrain de l'équipe de Schoen est surnommé « Culli » par ses camarades.

12 trains spéciaux sont annoncés à Munich lors de la journée finale de la compétition. Parmi eux, un train spécial en provenance de Berlin-Est, ce qui est extrêmement rare.

Voici les cotes offertes par les bookmakers londoniens pour la Coupe du Monde, avant le coup d'envoi : Allemagne Ouest 9-4 ; Italie ; 5-1 ; Brésil 11-2 ; Hollande 8-1 ; Yougoslavie 14-1 ; Allemagne de l'Est 16-1 ; Argentine 18-1 ; Uruguay 20-1 ; Ecosse 25-1 ; Pologne 28-1 ; Suède 33-1 ; Chili 40-1 ; Bulgarie 50-1 ; Haïti et Zaïre 200-1, et Australie 250-1. Il paraît que les « books » revoient leurs tarifs.

Avant le match contre le Chili, Overath avait reçu une lettre de la R.A.F. (Rote Armée Fraktion, fraction de l'Armée Rouge) lui enjoignant de ne pas ménager les Chiliens. « Ai-je été assez méchant ? » aurait-il pu demander ensuite, de petit déjeuner, s'il le désire.

Hoelzenbein a fait son entrée contre le Chili à la place de Overath touché au genou. C'est un grand espoir du football allemand qui possède, lui aussi, une frappe de balle remarquable. Hoelzenbein signifie pourtant jambe de bois.

Week-end de repos pour Rasic et les Australiens. Samedi shopping et promenade dans les rues de Hambourg. Dimanche, barbecue chez le consul du pays.

Le responsable du centre de Malente, entraîneur fédéral pour la région du Schleswig-Holstein est Hans Merkel, l'ancien entraîneur du F.C. Cologne. Il connaît bien Overath.

Quand les Allemands de l'Est rataient un tir vendredi au cours de R.D.A. - Australie (et Dieu sait s'il y en eut), le mince public de Hambourg se mettait à crier : « Uwe, Uwe ».

Pour la première fois samedi, Netzer a participé à l'entraînement commun. Puis ensuite, chaperonné par Widmayer, l'adjoint de Schoen, Gunther s'est entraîné sur un but à tirer des coups francs et à faire des reprises de volées. A ne pas manquer.

A l'entraînement, Schoen aime réunir ses joueurs vedettes en cercle. Il y a toujours ensemble Beckenbauer, Muller, Hoeness, Overath, Breitner, l'épine dorsale de l'équipe donc. Toujours présente quoi qu'il arrive, Hoettges est chargé surtout de tacler « comme en match » dit Schoen. Le fait est...

Pour suivre les pérégrinations des Allemands de l'Est, il faut se lever de bonne heure. Ils sont d'une telle discrétion qu'ils refusent même de communiquer au centre de presse de l'organisation leurs heures d'entraînement. La solitude, cela existe.

James Rooney, le milieu de terrain australien, est un fervent supporter de Kung Fu, le héros d'un feuilleton qui passe à l'heure actuelle à la télévision française, quand elle n'est pas en grève.

Manfred Schaefer est resté fidèle d'une certaine façon à son pays d'origine. Il n'aime rien tant que la cuisine allemande. En voilà au moins un qui, de ce point de vue, n'aura pas à se plaindre.

Quatorze personnes en tout à Malente sont au service des joueurs de l'Allemagne de l'Ouest, dirigées par Max Merkle.

A tout seigneur tout honneur. A Malente, les joueurs allemands sont répartis en quatorze chambres simples et dix doubles. Helmut Schoen s'est installé dans la chambre 22, la plus calme et la plus retirée de l'étage.

Le favori de Peter Wilson dans cette Coupe du Monde est l'Italie : « Le Brésil et l'Allemagne lui disputeront la deuxième place ».

Abonyi, qui se prénomme Attila, est franc au point d'admettre que la chose qu'il déteste le plus est de se rendre à son travail le lundi matin. Attila est tailleur de son état.

Ray Baartz, le meneur de jeu australien, blessé méchamment par l'Uruguayen Garisto deux mois avant la Coupe du Monde et qui a le côté droit du visage toujours en partie paralysé, a eu en plus la semaine dernière la douleur de perdre sa mère écrasée par une voiture en traversant la rue.

Le cuisinier de l'équipe d'Allemagne de l'Ouest, Georg Danker, a été surnommé « le cuisinier des Six jours ».

Malente est un peu le Font-Romeu français, l'altitude en moins. Aki Bua, le champion olympique du 400 mètres haies, est déjà venu s'y entraîner.

Figuerola, l'excellent défenseur central de l'équipe du Chili a été assuré pour la durée de la Coupe du Monde pour un million de dollars, soit 500 millions d'anciens francs.

Pour accomplir les deux cents cinquante kilomètres qui séparent Berlin de Hambourg, les joueurs d'Allemagne de l'Ouest avaient choisi le car.

D'après Georg Buschner, l'entraîneur de l'équipe d'Allemagne de l'Est, le train porte chance à son équipe. C'est la raison pour laquelle elle utilise le plus souvent ce moyen de locomotion. Cela ne l'a pas empêché de ne faire que match nul avec le Chili.

Georg Buschner ne le cache pas : l'équipe qui l'a le plus impressionné est la Hollande. Il en fait son favori pour le titre de championne du Monde. « Il y a dans cette équipe, des individualités très fortes et physiquement au point ».

La ville de Berlin-Ouest a sollicité l'honneur d'organiser la finale de la Coupe d'Europe la saison prochaine.

Les touches de Richards, le milieu de terrain australien, constituent de vrais centres qui arrivent dans la surface de réparation comme, dans le passé, celles du Rennais Lavaud et aujourd'hui de l'Anglais Chivers.

Helmut Schoen, qui a été un bon joueur dans son temps, participe toujours aux entraînements de ses joueurs. Un de ses péchés mignons : la talonnade.

Au cours des entraînements de l'équipe d'Allemagne, Sepp Maier joue très souvent à l'attaque. C'est un bon technicien mais il rate un nombre incalculable de buts tout faits.

Aux journalistes trouvant qu'il était embêtant que les propos de Schoen aux conférences de presse ne soient pas traduits en français, l'entraîneur allemand a fait remarquer, avec le sourire, que Kappellmann parlait bien notre langue. Quant à Hoeness, il ne refuse jamais de s'exprimer en anglais. Overath non plus.

Au match R.D.A.-Chili, il y avait encore des spectateurs manifestant avec des banderoles : « Chile sí, Junta no », mais ils étaient beaucoup, moins nombreux que lors du premier match. Renseignements pris, il s'agissait cette fois de maoïstes qui ne sont guère influents dans les cercles d'extrême-gauche à Berlin.

BUSCHNER LE BREF

Les conférences de l'entraîneur d'Allemagne de l'Est sont d'une brièveté remarquable. La première a duré 7 minutes. Nous attendons toujours, à l'heure où sont écrites ces lignes la seconde. Buschner parle en premier. Quand il s'en va, il laisse la parole à un responsable de la délégation d'Allemagne de l'Est. Les Allemands de l'Ouest procèdent en sens inverse. C'est d'abord l'adjoint Widmayer qui fait son « topo ». Schoen arrive comme une vedette pour le dernier quart d'heure. Du grand art.

Il y avait si peu de monde dans le vaste stade olympique de Berlin pour voir R.D.A.-Chili que les spectateurs ont enjambé les barrières et se sont regroupés dans les deux tribunes centrales.

Ignacio Prieto, retardé par l'accident dont il fut victime, est enfin arrivé à Berlin auprès de ses compatriotes chiliens. Il continue de faire soigner son doigt coupé.

Caszely n'est pas le seul joueur chilien à opérer en Division 2 espagnole. Il y a également Galleguillos à Salamanca, Carvallo à Cadix et Guillermo Munoz à La Corogne.

Le défenseur du Chili, Quintano, qui joue à Cruz Azul, un club mexicain, aurait reçu des propositions de plusieurs clubs espagnols de Division 1.

Le capitaine est-allemand Bransch, qui joue libero a, au cours de sa carrière, occupé tous les postes sauf celui de gardien.

Un vote a été fait entre les joueurs et les dirigeants chiliens concernant le vainqueur de la Coupe du Monde. Il a donné le résultat suivant : Allemagne de l'Ouest, 14 voix ; Brésil, 8 voix ; Italie 4 voix et Hollande, 2 voix... mais ce vote a été effectué avant l'ouverture de la compétition.

Toujours de Buschner qui se livre assez facilement au jeu des pronostics : « L'Australie peut battre le Chili ». La déclaration de l'entraîneur remontait au jour précédent, Chili-R.D.A. C'était devenu un vœu.

2

« L'ALLEMAGNE » DIT CRUIJFF

Johann Crujff a donné l'Allemagne occidentale et l'Italie comme finalistes de la Coupe du Monde de football.

« Et c'est l'Allemagne occidentale qui gagnera la finale », dit-il dans une interview publiée par la revue milanaise « Oggi ». « Les Allemands de l'Ouest jouent chez eux et il est de tradition, dans la Coupe du Monde, que l'équipe qui joue chez elle gagne. »

Crujff pense, par ailleurs, que la Hollande arrivera en demi-finale mais qu'elle sera probablement battue. Un peu trop malin pour être honnête, ce Crujff.

Le Zaïre peut se targuer d'un titre à l'occasion du WM. Il possède avec son attaquant Vita Kembo Uba Kembo l'un des joueurs les plus petits de la Coupe du Monde. Il ne mesure en effet que 1,64 m.

Aperçu « rôdant » près de l'équipe du Zaïre, le Stéphanois Pierre Garonnaire. On devine pour quelles raisons : il voulait contacter une fois encore le brillant ailier gauche du Zaïre, Kakoko.

Il y avait plusieurs entraîneurs français à Zaïre-Ecosse ; on a en effet remarqué dans les tribunes Michel Hidalgo, Henri Guérin, José Arribas, Lucien Jasseron, René Cédolin, Lucien Troupel et Roger Guerbignot.

N'Daye fut expulsé du terrain pour avoir donné un coup de pied... aux fesses de l'arbitre, M. Delgado. Le geste méritait l'expulsion mais le plus cocasse de l'histoire, c'est que N'Daye est innocent. C'est en effet l'arrière droit Mwepu qui aurait dû être sorti par l'arbitre.

Encore un mot de Vidinic : « Nous avons joué à dix joueurs à partir de 3-0, c'était un handicap supplémentaire dont nous nous serions passés. » Un journaliste lui fit remarquer que la Yougoslavie menait 4-0 au moment de l'expulsion. Et Vidinic de répliquer : « Excusez-moi, j'ai fini par oublier tous les buts. »

Les supporters écossais ne doutent de rien. Plusieurs d'entre eux avaient tout simplement installé leurs tentes dans le jardin privé des grands hôtels de la ville. La police les a priés, avec la manière forte, de quitter les lieux.

Willie Ormond, toujours aussi percutant dans ses déclarations, devait avouer à la fin du match : « L'Ecosse aurait dû gagner 6-1 devant le Zaïre ! »

(Suite page 17)

DERO



WM 74

GROUPE 2

Classement :	Pts	Vict.	Déf.	Nuls	Pour	Ctre
1. Yougoslavie	3	1	0	1	9	0
Ecosse	3	1	0	1	2	0
3. Brésil	2	0	0	2	0	0
4. Zaïre	0	0	2	0	0	11

Samedi 22 juin

A Gelsenkirchen : Zaïre - Brésil (16 h).
A Francfort : Ecosse - Yougoslavie (16 h).

BRESIL - ECOSSE

STADE : Vald-Stadion de Francfort.
RESULTAT : Brésil et Ecosse, 0-0.

SPECTATEURS : 60.000 spectateurs, dont plus de 10.000 Ecosse, d'abord séduits par le Brésil puis prenant fait et cause pour les Ecosse.

ARBITRAGE : de M. Van Gemert (Hollande), 6 sur 10 à l'arbitre hollandais qui siffla impitoyablement (54 coups francs). Mais il aurait peut-être dû se montrer plus clairvoyant, plus sévère aussi sur certaines irrégularités et brutalités brésiliennes.

INCIDENTS : avertissements à Rivelino et à F. Marinho (Brésil) pour jeu irrégulier et dangereux. Beaucoup de coups échangés en dehors de l'action, notamment entre Rivelino d'une part, et Hay et Bremner, d'autre part.

NOTE : 6 sur 10 à ce match qui fut peut-être prenant par son intensité, ses renversements de situation, son apreté et son indécision mais dont le niveau technique d'ensemble fut inférieur à celui de Brésil-Yougoslavie. Il fut trop « rude » aussi pour avoir droit à une mention...

BUTS : néant.

BRESIL : Leao (4) - Nelinho (4), Luiz Pereira (4), M. Marinho (4), F. Marinho (4) - Piazza (3), Rivelino (4), Paulo Cesar (Botafogo) (3) - Jairzinho (3), Mirandinha (2), Leivinha (3) puis Paulo Cesar (Porto Alegre).

ECOSSE : Harvey (4) - Jardine (3), Holton (4), McGrain (3), Buchan (4) - Bremner (5), Hay (4), Dalglish (3) - Morgan (4), Jordan (3), Lorimer (4).

YUGOSLAVIE - ZAIRE

STADE : Parkstadion de Gelsenkirchen.

RESULTAT : Yougoslavie bat Zaïre 9-0 (6-0).

TEMPS : Frais et humide.
SPECTATEURS : 15.000, en majorité des Yougoslaves

ARBITRAGE : M. Delgado (Colombie). Attentif et net, il commit néanmoins une erreur sur la personne du Zaïrois coupable, car il sortit N'Daye alors que c'est l'arrière droit Mwepu qui avait tenté de lui donner un coup de pied dans la mêlée, 6 sur 10.

INCIDENTS : Expulsion de N'Daye (Zaïre) pour contestation après l'accord du 4^e but yougoslave marqué à la limite du hors-jeu. Avertissement au Yougoslave Hadziabdic.

NOTE : Qualité du match : 2/10 du côté des Zaïrois ; 8/10 pour les Yougoslaves. Pas de match en réalité.

BUTS : 7^e : Dzajic part sur l'aile gauche, centre, tête au 2^e poteau de Bajevic.

13^e : coup franc à vingt mètres, Dzajic du pied gauche, expédie le ballon dans la lucarne.

18^e : Surjak marque d'un très joli tir du pied gauche.

23^e : coup franc pour les Yougoslaves. Sur ce coup de pied, leurs défenseurs s'arrêtent et Katalinski à la limite du hors-jeu marque sans effort.

29^e : centre de Petkovic, tête de Bajevic.

34^e : corner pour la Yougoslavie. Tête de Bogicevic.

60^e : coup franc pour la Yougoslavie sur l'aile droite. Dzajic feinte le tir. Oblak frappe du pied gauche et marque d'un tir croisé.

63^e : Bajevic est descendu. Petkovic récupère le ballon, tire très fort et marque.

70^e : centre de Dzajic de la gauche, tête d'Acimovic. Bajevic contrôle et marque le dernier but.

YUGOSLAVIE : Maric 4 - Buljan 4, Katalinski 5, Hadziabdic 4 - Oblak 5, Acimovic 4 - Petkovic 4, Bajevic, Surjak 4, Dzajic 5.

ZAIRE : Kazadi (puis Tubilandu) 3 ; Mwepu 2, Bwanga 3, Lohilo, Mukombo 3 - Kilasu 4, Kidumu 3 - Mana 3, N'Daye 3, Kembo 3, Kakoko (puis Mayanga) 3.

PAULO CESAR

"Faites-moi confiance"

FRANCFORT. — Il faudrait peut-être, avant toute chose, mettre un peu d'ordre et de clarté dans cette dynastie des Cesar qui semble régner actuellement sur la sélection brésilienne. Essayons donc de rendre à chaque Cesar ce qui lui appartient.

Il y a trois joueurs qui répondent au nom de Cesar parmi les vingt-deux joueurs brésiliens qui se trouvent en Allemagne.

Celui qui porte le numéro 9 et qui s'appelle Cesar Augusto Da Silva Lemos. Il a 29 ans, c'est un avant centre qui joue au Palmiras de Sao Paulo.

Celui qui porte le numéro 11 et qui s'appelle Paulo Cesar Lima. Il vient d'avoir 25 ans. C'est un milieu de terrain qui joue au Flamengo de Rio.

Celui qui porte le numéro 17 et qui s'appelle Paulo Cesar Carpegiani. Il a 25 ans et joue à l'Internacional de Porto Alegre.

Le plus connu des trois, qui se trouve être aussi celui qui nous intéresse plus particulièrement au titre de probable futur Marseillais, c'est le second, Paulo Cesar Lima, que tout le monde appelle Paulo Cesar... comme son collègue de Porto Alegre d'ailleurs.

Au vrai, la renommée de notre homme ne date pas d'aujourd'hui, puisque ceux qui ont une bonne mémoire, ou de bonnes archives pour y suppléer, se souviendront que l'on a commencé à parler de ce Paulo Cesar-là il y a quatre ans très exactement, à la Coupe du Monde 1970 au Mexique. Pour ce garçon, qui n'avait pas 21 ans lorsque le Mundial débuta, ce devait être une entrée tonitruante dans l'élite internationale.

Le comportement de Paulo Cesar avait été à ce point apprécié que nombreux furent ceux, au lendemain du troisième triomphe brésilien, qui n'hésitèrent pas à proclamer

CLODOALDO

"J'ai été trahi"

Le joueur le plus heureux du Mundial Mexicain, il y a quatre ans, est devenu le plus triste de la Coupe du Monde allemande.

En 1970, Clodoaldo venait d'avoir 20 ans. Tout lui souriait : les choses, le football, la vie.

S'il perdit quelques kilos sur le terrain de Guadalajara, il gagna en échange le titre officiel de poumon de l'équipe championne du monde. Et aussi pas mal d'argent.

Pourquoi les choses allèrent-elles moins bien peu après ? Est-ce à cause des cinq kilos perdus au Mexique et qu'il s'avéra difficile de récupérer ensuite ? Regonflé aux vitamines, remis sur pied, Clodoaldo refit cependant surface entre deux matches de championnat et une brève tournée du Santos FC, le club qui ne s'arrête jamais.

Pourtant, il était parfois victime de rechutes imprévues. On ne s'attendait guère en haut lieu de ces absences imprévues : n'était-ce pas avant tout pour le WM allemand que l'on avait besoin de lui ? Et il y a trois mois, alors que les incertitudes et les doutes étaient encore un peu plus nombreux que mardi dernier, Zagalo affirmait encore :

« Dans l'équipe du Brésil, il y a pour le moment un seul titulaire, c'est Clodoaldo. »

Malgré les Jairzinho, Rivelino et autres Luis Pereira, le joueur clé de l'équipe « vert et or » restait le demi défensif de Santos. La commission technique brésilienne comptait de nombreux points d'interrogation dans sa formation mais s'appuyait au moins sur un pilier, jeune mais déjà expérimenté.

Hélas ! rien n'allait déjà plus pour Clodoaldo. La chance avait tourné. « Coro », comme le surnomment gentiment ses coéquipiers, souffrit d'abord d'une elongation musculaire. Traitements, soins, il revint dans la course avec son entêtement habituel. Comble de malchance, sur ces entrefaites, il fut touché au genou en match amical. De nouveau les radiographies, les rayons, les piqûres et les longues heures passées dans l'infirmerie.

Lorsqu'il se sentit mieux, il reprit sa rééducation. Lentement mais sûrement. Il avait

Brésiliens sur le grill

Philippe TOURNON et Jean-Paul OUDOT

que le Brésil venait de trouver le successeur de Pelé. Ni plus ni moins...

On peut ici se demander si cette appréciation, peut-être parfaitement fondée, mais en tout cas flatteuse et lourde à porter, ne desservait pas le joueur plus qu'elle ne le servit. Toujours est-il que si Paulo Cesar continua de donner satisfaction chaque fois qu'il fut appelé dans la sélection à l'ombre du roi Pelé, il allait soudain se montrer beaucoup moins convaincant dès lors qu'il s'agit pour lui, non plus d'être un brillant second rôle — le lot de tous les internationaux brésiliens tant que dura le règne de Sa Majesté Pelé — mais un leader au même titre qu'un Rivelino ou un Jairzinho.

Comme si cette sorte de promotion dont il venait d'être l'objet était trop lourde pour lui.

Quand, après Pelé, Tostao, puis Gerson, puis Clodoaldo déclarèrent forfait pour la Coupe du Monde 1974, Zagalo et avec lui une bonne partie du Brésil placèrent l'essentiel de leurs espoirs dans le comportement de Rivelino et de Paulo Cesar, qui allaient être amenés à occuper au milieu du terrain un poste de première importance.

Hélas, la vérité oblige à dire que si Rivelino a, en partie, justifié la confiance qui lui avait été faite, il est loin d'en être de même pour Paulo Cesar, dont l'attitude lors du match d'ouverture contre la Yougoslavie fut très décevante, et dont la production contre l'Ecosse mérite à peine la moyenne.

Nous avons croisé mardi soir, en quittant le Wald Stadion de Francfort, des Marseillais qui n'en croyaient pas leurs yeux : c'était donc cela la vedette promise par M. Méric, le joueur qui devait faire la pluie et le beau temps à l'O.M. et propulser de nouveau le grand club phocéen vers les premières places du classement ?

On eut beau leur dire qu'ils n'avaient vu qu'une caricature du vrai Paulo Cesar, que le numéro 2 brésilien valait beaucoup mieux que cela : tel saint Thomas, ils ne voulaient croire que ce qu'ils avaient vu. Et ce qu'ils avaient vu était plutôt inquiétant, il faut, honnêtement, en convenir.

Tant et si bien qu'aujourd'hui on est obligé de poser franchement la question : où en est Paulo Cesar, que vaut-il exactement ?

Dans l'analyse du phénomène, le mot convient assez bien nous semble-t-il, il faut faire état de la réputation dont jouissait le joueur de Flamengo, à Rio. Si on le tenait

pour un joueur génial, on le considérerait aussi comme un personnage assez... pittoresque, aimant bien la vie, la musique moderne et les lieux où on la danse. Ne le vit-on pas dans des magazines brésiliens les cheveux teints en rouge, en train de danser des jerks endiablés dans les boîtes à la mode de Copacabana ? Pelé lui-même ne l'accusa-t-il pas de sacrifier le football à d'autres plaisirs plus faciles ? Et ses démêlés avec ses dirigeants de club (Botafogo d'abord, Flamengo aujourd'hui) ont fait les choux gras de nos confrères brésiliens en mal de copie.

« Le football est une chose, répond Paulo Cesar à tout cela. La vie privée en est une autre, et ma vie privée ne regarde que moi. » Exact. Mille fois exact.

Mais si de tels propos dans la bouche d'un Bremer ne peuvent qu'inciter à la discrétion tant son comportement sur le terrain est exempt de toute critique, il n'en est pas tout à fait de même avec le Paulo Cesar de 1974.

« Quand aura-t-il les crampons sur terre ? », demandait récemment Alain Fontan dans un reportage consacré à la vedette de Flamengo. La question est plus que jamais d'actualité... au moment où l'on parle de sa venue à Marseille.

Sans compter qu'une certaine ambiguïté semble subsister au seul plan technique du problème. L'O.M. veut faire de Paulo Cesar un patron au milieu du terrain, mais est-il bien l'homme de la situation ?

Autant il nous semble capable, dans un contexte favorable, de rendre les plus grands services dans un rôle d'attaquant de pointe, libéré de contraintes défensives, autant il ne nous semble ni physiquement ni moralement armé pour le rôle qu'on semble vouloir lui confier à Marseille. Le plus important dans cet aspect du problème étant que Paulo Cesar n'a même pas pris la peine de cacher sa répugnance pour les tâches défensives du jeu européen, lorsque nous avons abordé avec lui la question, de même qu'il nous a avoué ne pas se sentir une vocation de « patron » ou d'organisateur.

Sous tous ses aspects, Paulo Cesar est un artiste, avec tout ce que ce terme comporte de noble, de génial et de périlleux, de promesses et d'inquiétudes, de contradictions aussi.

On ne changera pas Paulo Cesar, il faut qu'on le sache. A Marseille comme ailleurs.

Ph. T.

déjà tant de fois remonté la pente qu'il y parviendrait sans aucun doute une fois encore :

« Et tout se serait bien passé si l'on ne m'avait imposé un absurde délai minimum pour retrouver la totale possibilité de mes moyens ! s'exclame-t-il. Contraint, hélas ! d'avancer ma rentrée, on ne pouvait que précipiter automatiquement ma perte. Pour quel motif mystérieux ? Bref, à l'heure du début de la Coupe du Monde je me trouvais déjà totalement rétabli. Je suis passé du stade de joueur en traitement à celui de spectateur en pleine condition. »

« Quelle raison a poussé notre médecin, le docteur Toledo, à exiger de ma part un test avant l'heure ? Pourquoi l'arrière droit Ze Maria, plus touché que moi et non encore

rétabli après le second match, a-t-il pu prendre tout son temps et être incorporé à la liste des 22 joueurs exigée par la F.I.F.A. ? Pourquoi deux poids, deux mesures ? » lance-t-il.

Clodoaldo regarde au loin avec l'air d'un chien battu. Que lui répondre, si ce n'est que la vie n'est pas faite uniquement de coups du monde ?

« Compte tenu de mes efforts au Mexique et de mes états de service, puisque je n'avais jamais abandonné, depuis, la sélection brésilienne et étais le seul joueur dans cette situation, ne pouvait-on agir un peu plus correctement à mon égard ? reprend-t-il. J'estime avoir été victime d'une injustice. J'ai été trahi. »

A. F.

Un épicier nommé ZAGALO

Francfort. — Sans avoir marqué un seul but, voici le Brésil pratiquement qualifié. Sa défense a tenu. C'est le seul point positif d'une première phase pas très gaie. Archi-dominée par la Yougoslavie, en seconde mi-temps du match d'ouverture, la formation « vert et or » a plié à plusieurs reprises mais n'a jamais rompu. Heureusement qu'ils étaient là, les arrières.

« Heureusement qu'il y avait aussi les photographes, répliqua un confrère ne manquant pas d'humour. L'équipe brésilienne reculait si lentement mais si sûrement que sans eux, qui étaient assis sur l'herbe à côté du but, l'équipe championne du monde eût été capable de sortir en ligne de fond sans s'en apercevoir. »

Boutade, bien sûr, mais qui dépeint assez bien la sensation de « dos au mur » qu'éprouvèrent les défenseurs évoluant autour de Luis Pereira.

La Yougoslavie réalisa un très grand match (efficacité mise à part) et le terrain était détrempé donc peu propice aux Sud-Américains. Admettons. Vint le second match, Brésil-Ecosse. Et pour la seconde fois, après une heure de jeu, la

formation venue de Rio se trouva enfoncée comme une meule.

Sous la Croix du Sud, ce fut la désolation et, à Francfort, les supporters rentrèrent drapeau bas à l'hôtel : « Venir de si loin pour voir une équipe apeurée se défendre tant bien que mal. Ne pensez-vous pas que nous méritons mieux ? » se lamentent-ils avec juste raison.

Zagalo n'est pas d'accord : « Je souhaitais obtenir le match nul face à nos deux premiers adversaires. Nous y sommes parvenus et je peux donc m'estimer satisfait du résultat. Nous possédons l'énorme avantage sur l'Ecosse de devoir maintenant rencontrer le Zaïre, tandis que les Britanniques trouvent la Yougoslavie sur leur route. Les poulains de Bill Ormond ont absolument besoin de la victoire pour se qualifier, et je pense que nous tenons la corde. »

Voilà. Avec ses raisonnements de gagne-petit, Zagalo a grignoté deux points précieux et rendu cardiaques cent millions de Brésiliens. Il compte maintenant en épicer soucieux de faire un bénéfice minime lui permettant de vivre. Ou de survivre.

De retour au Brésil, il pourra se vanter d'avoir passé le premier tour. A l'arraché. Bah ! Qu'importe le flacon... Tout le monde ne pense pas ainsi.

L'avant centre Jairzinho entre autres, qui se bat seul en attaque pour réussir l'impossible : « Entre nous, je trouve honteux qu'une équipe championne du monde comme la nôtre, se montre incapable d'inscrire un seul but en deux matches. A quoi jouons-nous ? Espère-t-on pouvoir dynamiter les défenses européennes avec un ou deux rares joueurs en attaque ? Le plus déprimant est que nos techniciens ont assisté à nombre de matches importants depuis un an sur le vieux continent, mais paraissent extrêmement surpris par l'absence de nos grandes vedettes à la retraite, mais la raison profonde demeure le manque de confiance de l'équipe. A croire que nous n'avons pas deux pieds et deux jambes pour courir et frapper le ballon, tout comme nos adversaires. Quel complexe s'est abattu sur l'équipe et la rend méconnaissable ? »

Voyez-vous où cela mène, l'épicerie ?

Le Brésil vient d'échapper à la catastrophe et à l'élimination. La balle relâchée par le gardien Léo a percuté le pied de Bremner et fuse au ras du poteau gauche.



BREMNER quelle santé messieurs !

FRANCFORT. — Le p'tit rouquin a encore fait des siennes. Il ne s'agit pas du héros de la chanson de Michel Delpech, mais, vous l'aurez deviné, de celui de Leeds United et de l'équipe nationale d'Ecosse. Etre le meilleur d'un match où il y a des messieurs comme Rivelino, Jairzinho, Paulo Cesar, même légèrement déclinants, c'est une belle performance surtout lorsque l'on va sur ses trente-deux ans et que l'on traîne ses crampons sur tous les terrains du monde depuis une quinzaine d'années.

Avec ses 167 centimètres et ses 62 kilos tout mouillé, Bremner ne paye pourtant pas de mine. Sa tignasse rebelle qui commence à s'éclaircir, sa démarche nonchalante le feraient plus ressembler à un employé de bureau en goguette qu'au joueur prestigieux et inusable qu'il est aujourd'hui plus que jamais.

Car si l'Ecosse n'a pas sombré devant le Brésil durant les vingt premières minutes de la partie, c'est d'abord parce qu'il y avait un maillot bleu numéro 4 qui se trouvait toujours où il fallait pour porter le tackle décisif, ou commander la manœuvre de ses partenaires au moment crucial.

Si l'Ecosse a pu ensuite refaire surface après la tempête brésilienne, c'est aussi parce qu'il y avait un maillot bleu numéro 4 qui ratissait toutes les balles au milieu du terrain grâce à un sens du placement tout à fait remarquable.

Et si l'Ecosse a pu, enfin, prendre à son tour la direction des opérations au point de menacer une bonne dizaine de fois très sérieusement le but de Léo, c'est toujours parce qu'il y avait ce fameux maillot bleu numéro 4 qui distillait de superbes ouvertures à destination de Lorimer et de Morgan qui ne manquaient pas d'en faire le meilleur usage.

Sans doute, doit-on bien se garder, dans un jeu éminemment collectif comme le football, de trop braquer les projecteurs sur un seul homme, mais, sincèrement, la performance personnelle de Bremner au cours de ce Brésil-Ecosse mérite d'être mise en exergue... quand bien même l'intéressé ne l'apprécierait que modérément.

« Il y a une règle d'or lorsque l'on joue contre les Sud-Américains en général et les Brésiliens en particulier, avait-il dit la veille du match, c'est d'être avant eux sur la balle. Il faut anticiper sans cesse et les empêcher de faire leur cinéma. Sinon on se fait trim-baler... »

Willy Bremner ne laisse à personne le soin de faire la démonstration en question. Sur la première balle adressée à Rivelino il se jeta dans les pieds du numéro 10 brésilien avec une fougue

très britannique, interceptant à la fois le ballon et les chaussures de son adversaire.

Ce devait être le début d'une explication particulièrement « chaude » entre les deux hommes. Explication au cours de laquelle, il faut le préciser, les coups les plus irréguliers, les plus durs et les plus traités ne furent pas distribués par l'Ecosse, contrairement à ce que l'on pourrait croire, mais bien par le Brésilien.

Et si certains ont trouvé un peu cocasse que le capitaine écossais termine cette partie blanche comme neige, sans avoir reçu le moindre avertissement, ils doivent admettre, pour être parfaitement logiques avec eux-mêmes, que Rivelino, dans ce cas, aurait mérité largement deux ou trois autres avertissements, autrement dit l'expulsion.

Une petite passe d'armes — verbale, rassurez-vous — opposa d'ailleurs Zagalo à Bremner dans le studio de télévision du Waldstadion. A l'entraîneur brésilien qui déplorait la dureté du jeu écossais, Bremner répondit, poliment, que les Ecossais en avaient tout autant au service des Brésiliens. Et, joignant le geste à la parole, il découvrit chevilles et mollets sur lesquels on pouvait voir effectivement les agréables souvenirs laissés par les crampons de MM. Rivelino, Marinho et compagnie.

« Il ne faut quand même pas exagérer, devait nous dire Bremner en quittant le stade. Le match a été rude, dur, c'est vrai, mais les torts sont pour le moins partagés. Les Brésiliens seraient mal venus de se plaindre, parce que si l'on avait fait le décompte des « points » comme à la boxe, je crois qu'ils arriveraient largement en tête. Et puis, après tout, on pourrait leur demander pourquoi ils ont recouru à ce genre de procédés, eux qui se disent et se croient si forts avec leur fameuse technique sud-américaine ! »

Satisfait de sa trouvaille, le capitaine écossais s'en alla rejoindre ses camarades qui l'attendaient déjà dans l'autocar, recueillant au passage une nouvelle ovation des milliers de supporters écossais, ces mêmes supporters qui, la veille, à son hôtel, l'avaient enveloppé dans un gigantesque drapeau écossais pour une photo qui devait faire la « une » de tous les journaux écossais avant d'être reprise dans la presse allemande.

Durant ce match explosif, jamais Bremner ne perdit le contrôle de lui-même. Il y a seulement trois ou quatre ans, il est plus que probable qu'il n'aurait pas terminé le match. En bon Ecossais au sang chaud, il aurait réglé ses comptes avant de se faire sortir du terrain. Aujourd'hui, c'est lui qui calme les autres et qui se précipite au-devant de ses partenaires excédés par les provocations de l'adver-

saire pour les empêcher d'avoir des réactions trop brusques et de commettre le geste fatal.

« On évolue dans la vie, dit Willy, lorsque l'on évoque avec lui le temps où Leeds avait une épouvantable réputation. Bien sûr, il ne faut pas se laisser marcher sur les pieds, mais arrive un moment où l'on prend les choses avec une certaine sérénité.

« Par exemple, lorsque je vois la véritable vie de caserne que mènent la plupart des équipes à cette Coupe du Monde, cela m'effraie et m'amuse à la fois. Si, pour jouer une Coupe du Monde, il faut se préparer pendant trois mois comme des astronautes avant un départ vers la Lune, puis vivre en reclus pendant cinq semaines, cela ne vaudrait plus la peine.

« Le football est le plus beau jeu pratiqué par des hommes, n'en faisons pas une corvée et des robots... »

Willy Bremner vit parfaitement en accord avec ses idées...

Lors du dernier match de préparation disputé par l'Ecosse à Oslo, on dit qu'il fut retrouvé avec son ami John Stone, à une heure assez avancée de la nuit, dans un bar de la ville, et dans un état légèrement... euphorique.

« On a exagéré tout ça, on en a rajouté... Je vais avoir trente-deux ans, je sais quand même ce que je peux me permettre et quand je dois m'arrêter », dit-il sans visiblement vouloir s'attarder sur le sujet.

C'est ce qu'il y a d'attachant et d'exemplaire chez Willy Bremner : son comportement sur le terrain est toujours irréprochable et, partant de là, il serait malvenu de lui reprocher d'aimer bien vivre.

Il a déjà mis de l'eau dans son vin, en ce qui concerne ses « débordements » sur les terrains, où ne va pas lui demander d'en mettre aussi dans sa bière...

Sympathique personnage, en vérité, qui incarne à la perfection le joueur écossais à la fois doué, tenace, rugueux, indomptable, avec ses excès mais aussi son admirable efficacité et son insolente santé. Personnage pittoresque aussi, que ce vieux baroudeur du football qui a emmené son petit Billy (10 ans) à la Coupe du Monde et qui, lorsqu'on lui demande quel est le personnage le plus important pour lui au monde, répond sans hésitation : « Ma femme. »

Mélange de rudesse et de sensibilité, Willy Bremner ne parviendra peut-être pas, malgré toute son énergie et sa volonté, à mener sa chère équipe d'Ecosse jusqu'au second tour de la Coupe du Monde 1974. Mais une nouvelle fois, quoi qu'il arrive, le p'tit rouquin aura bien servi le football écossais.

Ph. T.

LA TECHNIQUE DU WM avec J-Ph. Réthacker

Vive le jeu aérien !

Il se passe de drôles de choses dans le ciel du WM. Entendez par là que les batailles paraissent se gagner souvent en l'air si nous nous en référons aux matches que nous avons vus, et au nombre impressionnant de buts marqués de la tête. Jugez plutôt.

- Zaire-Ecosse (2-0) : but de l'avant centre écossais Jordan.
- Hollande-Uruguay (2-0) : premier but de l'ailier droit hollandais Rep.
- Allemagne fédérale-Autriche (3-0) : tête de Cullmann, tête de Muller, deux buts de la tête sur trois.
- Yougoslavie-Zaire (9-0) : deux têtes de Bajevic, une tête de Bogicevic : trois buts sur 9.

La proportion est imposante et il y a sans doute quelques remarques à en tirer.

● Il est de plus en plus difficile désormais de passer balle au pied, soit en dribble individuel, soit en « une - deux » dans les défenses centrales qui sont rigoureusement cadenassées et très renforcées. Voyez d'ailleurs les autres buts de ce WM. Ils ont été obtenus presque tous sur des tirs de loin (Breitner, Overath chez les Allemands) ou sur des erreurs de défense.

Devant ce renforcement défensif systématique, les attaquants et leurs coéquipiers ont dû chercher d'autres solutions. L'une des plus souriantes a été le travail sur l'aile, suivi d'un centre aérien qui doit être exploité devant le but adverse par un ou deux bons joueurs de tête.

● C'est une méthode qui n'est pas nouvelle. Les Britanniques l'ont depuis longtemps adoptée pour des raisons personnelles de stratégie et d'habitudes, leur frappe de balle et leurs qualités physiques ou athlétiques s'adaptant parfaitement à cette forme de jeu. On remarquera d'ailleurs que dans le lot des équipes et des joueurs du WM qui se sont distingués dans ce domaine, figurent essentiellement des représentants de l'école anglo-saxonne ou d'Europe centrale, les latins sud-américains et africains paraissant inférieurs à leurs rivaux sur ce point précis.

● Les défenseurs se trouvent ainsi placés devant un problème nouveau, qu'ils paraissent souvent avoir beaucoup de mal à résoudre. Surtout les gardiens de but dont les interventions sur des centres, la plupart du temps rapides ou fuyants, sont délicates. Il y a pour eux nécessité et même obligation de sortir promptement, avec autorité et sans hésitation, de leur but, et d'apprendre à juger de la trajectoire, en même temps qu'à boxer le ballon. Cela impose un travail spécifique à l'entraînement et un coup d'œil que peu de spécialistes démontrent.

● Il est vrai aussi que les « centreurs » ont perfectionné leur technique : la responsabilité du centre et de la préparation n'est plus seulement confiée aux ailiers, de plus en plus rares d'ailleurs (Dzajic et Petkovic les Yougoslaves, sont les derniers représentants d'une race en voie de disparition) mais aux hommes du milieu de terrain et aux arrières latéraux.

Ce sont eux qui sont désormais chargés de préparer le pilonnage et le bombardement de la défense adverse. Et ils le font avec une précision technique souvent remarquable.

● En une semaine, nous avons vu à l'œuvre en tout cas un nombre étonnant de spécialistes du jeu de tête offensif. Citons entre autres : Allemagne de l'Ouest (Cullman et Muller), les Ecossais Jordan et Holton, le Hollandais Rep, le Suédois Edstroem et surtout les incomparables Yougoslaves Bajevic, Bogicevic et Katalinsik, les deux premiers attaquants, les deux seconds défenseurs, qui profitent au maximum de leur taille hors du commun (tous quatre dépassent les 1,85 m) et qui ont avec leur double détente une valeur incomparable.

● C'est là l'une des caractéristiques techniques de ce Championnat du monde, mais ce n'est pas le seul bien sûr, qui doit intéresser, retenir l'attention et prêter à conséquence. Il n'est pas question de réclamer, comme le font les Anglais, un football aérien et rien d'autre. Le jeu moderne ne se limite plus on le sait, à une ou deux combinaisons, ou à une seule idée tactique, exclusive. Il doit être varié, riche, complet. Mais il serait stupide de nier l'efficacité de l'attaque aérienne telle qu'elle est pratiquée ici par des joueurs d'exception qui peuvent tout de même servir de modèles.

Formidable Yougoslavie !

PETKOVIC

"un sourire large comme ça"

GELSENKIRCHEN. — Ils se sont amusés comme des petits fous. Il n'aurait pas voulu manquer cette fête, ce festival offensif, pour un empire. Et Ilija Petkovic, l'ailier gauche du Troyen Pierre Flamion s'en est donné à cœur joie devant les malheureux Zairois qui ne savaient plus où donner de la tête.

• Des moments comme celui-là, avouet-il en éclatant de rire, je veux bien en vivre sans arrêt en... France ? •

En fait, l'ailier droit de la sélection nationale yougoslave n'a pas accompli un match de rêve, une partie anthologique. Si nous l'avons choisi, c'est à double titre, non seulement il parle correctement le français, ce qui est particulièrement appréciable pour un journaliste parisien, mais encore il était fort bien placé pour nous parler de son évolution en équipe nationale et de l'évolution yougoslave tout court.

Bien entendu, en se retrouvant avec ses compatriotes, Petko connut des problèmes de réadaptation et il nous éclaire à ce sujet : « Je joue avec mes camarades yougoslaves un autre football qu'à Troyes. En France, je suis avant tout un attaquant. En Yougoslavie un joueur de milieu de terrain offensif et j'avoue avoir éprouvé des difficultés à m'adapter à ces nouvelles responsabilités. »

En fait, la Yougoslavie — qui possède un réservoir inépuisable d'attaquants de valeur mondiale — souffrait jusqu'ici d'un manque de milieu de terrain offensif. Étonnant et pourtant vrai... c'est la raison pour laquelle Petko fut rappelé par Miljanic qui brosse rapidement la personnalité du Troyen :

• Petkovic est un garçon charmant, gai, vivant, bien de son temps. Il est très apprécié de ses camarades qui adorent son sourire, sa bonne humeur, ses bons mots. Et ce qui ne gâche rien, c'est un footballeur intelligent et cela se voit, n'est-ce pas, sur un terrain. • Le compliment ira droit au cœur de Petkovic, encore tout remué de sa paternité toute récente puisque son premier fils, Dusan, est né le jour de Brésil-Yougoslavie.

Petkovic nous explique les secrets yougoslaves :

• L'avantage de la Yougoslavie réside, à mon sens, dans le fait suivant : la sélection est solide, si solide même que les 22 joueurs de la liste officielle se valent et que notre sélectionneur peut enlever un tel ou un tel, cela ne nuit pas à l'homogénéité. C'est la concurrence qui nous stimule les uns les autres et je sais que mon ami Povivoda, meilleur buteur de la saison en Yougoslavie, piaffe d'impatience de me remplacer. L'estime cela tout à fait normal. •

Miljanic est en effet particulièrement enchanté de cette saine émulation qui s'empare de ses vingt-deux joueurs. Il connaît son bonheur. Et Petkovic voue une profonde admiration pour ce sélectionneur qui connaît le football mondial sur le bout des doigts :

• Avec lui, la Yougoslavie possède un moral extraordinaire. Il nous donne des renseignements précis sur toutes les équipes et en entrant sur le terrain, nous savons exactement ce que nous devons faire, ce qu'il attend de nous. C'est important pour la sérénité. Et puis, nous avons beaucoup travaillé, au cours des stages préparatoires, notre placement sur le terrain. •

C'est un fait incontestable : la Yougoslavie sait où elle va, jusqu'où elle peut aller avec des attaquants éblouissants comme Djajic et Bajevic, des défenseurs intranquillants comme Katalinski et Bogicevic.

Et Petkovic nous livre un autre secret et explique pourquoi la Yougoslavie sort, chaque année, des joueurs de valeur mondiale :

• Nous possédons à Belgrade, à Split, à Sarajevo, partout, des écoles de football admirables et des entraîneurs spécialisés uniquement sur les problèmes de formation. Je dois aussi vous avouer que mon pays a rapidement changé d'optique



en ce qui concerne la préparation physique.

Aujourd'hui, dans tous les clubs, on travaille la condition physique de manière forcée. Ce n'était pas toujours le cas il y a quelques années. Mais il faut savoir ce que l'on veut, choisir : tenter de faire quelque chose ou bien rester à la maison. •

Petko nous parle maintenant des espoirs qui sont nés dans son pays à la suite du match nul réalisé devant le Brésil : « Sincèrement, je pense que mon pays peut aller loin, très loin cette année en Coupe du Monde. Nous sentons nos compatriotes derrière nous et vous savez que les Yougoslaves sont comme les Français à ce sujet : ils aiment bien être soutenus. »

Nous craignons particulièrement la Hollande et l'Allemagne de l'Ouest, mais j'avoue avoir été déçu par le Brésil qui, il est vrai, a perdu beaucoup de joueurs de grande classe. Le seul problème pour nous est de rester concentrés jusqu'au bout : c'est la principale lacune yougoslave en réalité. •

Maintenant, l'Écosse. Petko juge son prochain adversaire :

• Les Écossais pratiquent un football dur, viril, athlétique. Mais aussi un football trop stéréotypé. Nous aussi, en Yougoslavie, nous possédons de remarquables joueurs de tête et je pense en particulier à Bajevic et à Surjak. La bataille méritera d'être vécue et j'espère y participer, malgré une certaine lassitude physique, car je n'ai pas arrêté de jouer toute l'année et cela commence à me peser. •

En terminant notre entretien, l'ailier de Troyes nous a confié :

• Il n'y a pas de secret en Yougoslavie comme ailleurs : seul le travail sérieux paie. Il convient de posséder une bonne condition physique et des techniques de valeur. Mon pays est bien gâté par la nature à ce sujet. Et la génération actuelle est très bonne. Les joueurs recherchent ici la gloire. •

Et il ajoute, un lourd clin d'œil à l'appui : • On murmure même chez nous que les joueurs seraient bien récompensés s'ils obtenaient en R.F.A. un excellent résultat. Et même l'autorisation de jouer à l'étranger. Il y en a que cela intéresse. •

Sacré Petkovic ! Sacrée Yougoslavie ! A chaque fois, c'est la même chose. L'éternel recommencement. On la croit finie, perdue. Elle repart de plus belle.

On lui promet des jours de gloire. Elle sombre de façon totalement inattendue. Alors, pour ne pas lui porter la poisse, ne lui promettons rien pour cette Weltmeisterschaft. Laissons-la goûter le moment présent. A la façon d'Ilija Petkovic, le boute-en-train de l'équipe, un des joueurs les plus décontractés que l'on connaisse. Et Dieu sait pourtant si tous les joueurs yougoslaves sans exception sont extrêmement décontractés avant un match.

C'est sans doute cela qu'on appelle la sérénité, la confiance en soi, étonnante Yougoslavie, oui vraiment. Elle est aussi décontractée en dehors d'un terrain qu'elle est vigilante, froide et résolue sur une pelouse où onze hommes d'un côté, onze de l'autre s'affrontent pour conquérir un ballon de gloire. — J.-O. P.

OBLAK

en cinémascope

FRANCFORT. — Il n'est pas possible que le numéro 8 yougoslave n'ait pas crevé l'écran de vos récepteurs.

C'est à se demander si ce garçon est constitué comme tout le monde, s'il a des limites cardiaques et respiratoires, s'il lui est déjà arrivé de savoir ce que c'était qu'une crampe et un point de côté. On a l'impression que ce monsieur est en train de donner à son rôle une envergure, une dimension aux exigences que bien peu de joueurs seront bientôt en état de satisfaire.

Si Oblak ne faisait que couvrir un nombre de kilomètres respectable pendant un match, il n'y aurait pas de quoi s'extasier : dans le genre, les marathoniens font certainement mieux que lui. Mais notre gaillard est également en règle avec tous les impératifs techniques et tactiques de sa fonction. Il va même au-delà. De quoi donner des complexes aux demis du monde entier...

Il est même tellement soucieux d'être toujours utile, disponible, au cœur de l'action qu'il se paye le luxe d'être le premier joueur averti de cette X^e Coupe du Monde : sur un coup franc brésilien, il mit si peu de bonne volonté à reculer jusqu'à la distance réglementaire de 9,15 mètres que M. Rudolph Scheurer lui brandit le carton jaune sous le nez.

Mais qui est-il donc ce Branko Oblak, ainsi promu au rang de vedette internationale sous les yeux de 600 millions de témoins et face aux champions du monde en titre ?

Il est né, dans les environs de Trieste, le 25 mai 1947 d'une mère italienne et d'un père yougoslave. Ce qui explique qu'il puisse très bien tenir une conversation en italien. Et comme il commit l'imprudence de s'égarer jusqu'à la salle de presse après le fameux match qu'il venait de livrer aux Brésiliens, vous pensez bien que nos confrères transalpins en ont profité...

Le club où il débuta sa carrière, et qu'il ne devait d'ailleurs quitter que l'année dernière, fut Olympia de Ljubljana. Un club moyen de première division yougoslave où notre héros rendit évidemment des services que l'on devine, avec la santé et les qualités qui étaient les siennes, surtout au moment où il s'agissait de lutter pour éviter la descente en seconde division.

Il est infiniment probable que si la carrière de Oblak s'était terminée à Ljubljana comme elle y avait commencé, celui qui a fait jeudi dernier la conquête du Waldstadion n'aurait pas atteint le niveau qui est le sien aujourd'hui. C'est en venant à Hajduk Split au début de la présente saison, en y trouvant des conditions de travail meilleures et surtout des partenaires tels que Surjak, Muzinic, Jerkovic, Mescovic, ses coéquipiers actuellement en Allemagne, que Oblak franchit le dernier palier qui le séparait encore de la très grande dimension internationale.

L'homme, lui-même, n'avait pas profondément changé, mais il se trouvait soudain placé dans des conditions et dans un contexte qui allaient le valoriser et mettre encore davantage en relief ses très grandes qualités.

Il n'y a donc pas à s'étonner que Hajduk Split soit le champion yougoslave en titre. Et croyez bien que pas un dirigeant du club ne regrette aujourd'hui d'avoir conclu le transfert d'un tel élément, même si les chiffres de l'opération furent particulièrement coquets, avoisinant les records établis à ce moment-là pour le transfert d'un joueur en Yougoslavie. L'entraîneur de Hajduk Split, Tomislav Ivic, bénit le ciel régulièrement de lui avoir permis de posséder dans son effectif un élément de cette trempe...

Son premier match en équipe nationale, Branko Oblak le disputa en 1971 à Novi-

Sad contre la Roumanie. Brésil-Yougoslavie était sa vingt-septième sélection sous la tenue nationale yougoslave qui ressemble comme une sœur à celle des internationaux français. Branko n'a encore marqué que trois buts en équipe nationale. Le quatrième, nous faillîmes bien y assister à la 72^e minute du match d'ouverture, jeudi, mais sa reprise de la tête heurta le poteau sur la droite de Leao. Qu'importe, la vocation de Oblak n'est pas de marquer des buts. Mais bien plutôt d'en faire marquer ou d'éviter que l'adversaire n'en marque. Les deux de préférence...

Pour ce joueur qui ne paye pas particulièrement de mine avec son mètre soixante-dix-huit et ses soixante-seize kilos, 1974 restera quoi qu'il arrive l'année de la très grande consécration. Avant d'être le meilleur homme sur le terrain lors de Brésil-Yougoslavie, il avait été également le numéro un sur ce même terrain de Francfort lorsque la Yougoslavie arracha sa qualification à l'Espagne. Et contre l'Angleterre, à Belgrade, juste avant le départ pour l'Allemagne, il avait aussi surclassé partnaires et adversaires. Sa performance fut particulièrement méritoire ce jour-là, car, blessé à un genou, il venait de rester quarante-trois jours sans s'entraîner vraiment, ne disputant que les matches de championnat avec son club.

Du coup, sa performance de jeudi dernier et celles qu'il ne manquera pas de réaliser dans les jours à venir prennent un singulier relief.

Pour tout le monde aujourd'hui en Yougoslavie, il n'y a aucun doute : Branko Oblak est le meilleur joueur du pays. Peut-être n'a-t-il ni la classe intrinsèque ni les facilités d'un Djajic, mais les malheurs et indisponibilités connus ces deux dernières saisons par le talentueux gaucher de l'Etoile Rouge de Belgrade l'ont inexorablement relégué au second rang, derrière ces nouvelles étoiles que sont Katalinski, Maric, Buljan, Bojicevic et Oblak.

Autant Oblak est intenable, hargneux, dur sur un terrain de football, autant il est, dans la vie de tous les jours, un garçon calme, avenant, d'une exquise correction. Jamais d'histoires, jamais d'incidents comme en connurent certains de ses prédécesseurs célèbres en équipe de Yougoslavie. Il mène une vie tranquille, à Split, avec sa femme, son fils de quatre ans et sa petite fille de douze mois.

Quel sera l'avenir de Branko Oblak dans l'immédiat ? Il ne rêve que des lauriers qu'il va pouvoir cueillir en Allemagne avec ses camarades de la sélection. Faisons-lui confiance pour prendre les mesures nécessaires à la réalisation de cet objectif.

L'an prochain, il fera encore les beaux jours de Hajduk Split, puis il aura atteint cet âge de 28 ans qui n'est pas fatidique du tout pour les footballeurs yougoslaves, puisqu'il est celui de la « liberté », de l'autorisation de quitter le territoire national pour aller chercher une autre gloire et surtout la fortune à l'étranger.

Bien évidemment, Oblak est déjà l'objet de sollicitations multiples, plus d'un an avant son « exil ». Et les propositions ne feront certainement que croître en quantité et en... qualité au rythme des performances de cette nouvelle étoile du football européen.

Répondra-t-il aux avances de Feyenoord ou écouterait-il Miljanic qui voudrait bien l'avoir avec lui au Real Madrid ?

On ne sait encore. Mais, heureux club qui saura s'attacher les services de Branko Oblak. — Ph. T.

UN ÉCRIVAIN



ET LE WM

A l'occasion de la Coupe du Monde, nous sommes heureux de retrouver Louis Nucera dont le dernier roman « L'AMI » connaît un grand succès.

Il a été contrarié, en suivant les matches à la télévision, par la rudesse qui règne sur le « WM ». Il n'ignore pas comme dit le proverbe, que « la bête crie avant qu'on la pique ».

Néanmoins, il lui a semblé que de nombreuses actions de jeu qui s'annoncent superbes s'achèvent par un croc-en-jambe, ou des heurts violents. Pour lui, la beauté du jeu s'en ressent. Selon la tradition nous laissons s'énoncer cette « libre opinion ».

ENVOYES spéciaux sur le front des récréations, les journalistes dépêchés en Allemagne se retrouvent sur un front tout court. Les footballeurs ont réinventé la règle d'un jeu. Leurs actions de grâce ont des violences de coups de main. Les positions de divertissements sont devenues des positions stratégiques. On attend des comptes rendus sportifs qu'ils prennent forme de communiqués de guerre. Il suffit de voir un match de cette Coupe du Monde. Chaque équipe semble porter sur ses épaules le destin du pays qu'elle représente. Que le mot anglais « sport » ait pour étymologie un vocable signifiant « amusement » paraît suranné. Une partie de football devient affaire d'Etat. On essaie peu de « subti-

la jambe d'autrui quand elle sera à sa portée. A chacun son tour. Et cela en levant les bras, avec l'air de ne pas y toucher. Le coupable connaît les gestes de l'innocence. La panoplie du tricheur serait incomplète sans les sinagres d'après la faute.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a élevé des autels à la brutalité : les semelles de vent se sont lestées de plomb depuis belle lurette. On raconte que la finale de la première Coupe

Ce bref rappel du passé nous interdit tout ancrage dans des mirages. Jardiner les fleurs de la mélancolie équivaut à moissonner des leurres. Le culte (la culture ?) des nostalgies n'a plus cours lorsqu'on constate qu'hier ressemble à aujourd'hui. Les changements ont peu de prise sur les mentalités. A peine le « progrès » a-t-il donné davantage de possibilités aux forcenés de la victoire « à tout prix »...

Ce lamento conduit à évoquer un des grands absents des terrains allemands : le joueur polonais Lubanski. Parce qu'il tutoyait les prouesses, qu'il jonglait avec l'extraordinaire, il est possible que la brutalité d'un adversaire ait mis fin à sa carrière. C'était à Chorzow, lorsque la Pologne obtint une option pour sa qualification face à l'Angleterre. En blessant Lubanski, on éliminait un rival. Le « fair play » a parfois de surprenantes sautes d'humeur. Il est si facile d'être beau joueur quand on « gagne ». Ce n'est pas Alan Ball qui nous démentira...

Alors, quand on voit la rudesse qui a force de loi, même sous couvert de « légalité », d'intensité, ou de candeur simulée, on se prend à trembler pour Deyna, Crujeff ou autres joueurs capables de sublime. Le talent est un délit pour ceux qui en sont démunis ou peu pourvus. Les Tartarins du drapeau les poussent à donner des lettres de noblesse à la simulation. Les demi-soldes du football, afin de justifier la richesse qui les comble, n'hésitent pas à viser une jambe. Elle leur paraît plus accessible qu'un ballon insaisissable. Les hommes seront éternellement choqués par les compagnons qui les dépassent. Les professionnels du dribble n'échappent pas à la règle.

Menace sur le talent

liser » la balle à un adversaire. On l'abat. Ce qui paraît le plus étonnant, dans la profusion de coups prohibés, c'est la solidité des chevilles, des tibias, des genoux ou des thorax. Les « tacles » ont le poids des marteaux-pilons quand ils s'écrasent. Les chocs entre joueurs ne relèvent ni de l'inadvertance ni du hasard, mais de l'entreprise de démolition délibérée. Le sifflet de l'arbitre paraît bien grêle lorsqu'il sanctionne un geste répréhensible. On redoute plutôt le vacarme d'une sirène : elle annoncerait que le blessé doit être transporté d'urgence. Le miracle c'est que jusqu'à hier soir, le joueur se redresse toujours. Quelques grimaces, trois contorsions, il s'ébroue, et le voilà qui reprend sa place, prêt à cisailler

par Louis NUCERA

du Monde — Uruguay-Argentine — eut des relents de rixe. Le combat se prolongea hors du terrain. Les Déroulades fleurissent sous toutes latitudes et longitudes. Il faillit y avoir une guerre entre les deux pays. Les exacerbés du chauvinisme ne changent pas d'obsession comme de chemise. Ils sont, pour toujours, dans le camp de la bêtise. Ils s'inventent des dragons pour les combattre. Leur bonheur de vivre passe par l'anéantissement du voisin. Pour eux, la fin justifie les moyens. Itinéraire et cérémonial n'ont pas varié.

GELSENKIRCHEN. — Les Zaïrois sont atterrés. Ils ne s'attendaient sûrement pas à une telle hécatombe de buts. A une telle déroute. Au lendemain de la catastrophe subie devant la Yougoslavie. Les Zaïrois avaient encore beaucoup de mal à réaliser ce qu'il leur était arrivé. Ainsi Tshimen Bwanga, un des rares Africains à avoir tenté de surnager, promenait-il, dans les salons de l'hôtel résidentiel d'Ascheberg, une mine fripée, une tristesse infinie au fond des yeux et il n'était guère bavard, on l'imagine.

Né le 5 janvier 1949, Bwanga possède une bonne expérience internationale puisqu'il fêta, mardi soir, sa 35^e sélection. Jamais, dans sa carrière, il n'avait subi un tel affront. Emporté par la tornade yougoslave, Bwanga tenta de s'accrocher à une bouée de sauvetage : son excellente technique, son sens de l'interception, sa vivacité

de gestes, rien n'y fit, hélas, mais on peut écrire que l'arrière central zaïrois tenta d'arrêter le mieux possible l'hémorragie de tous ses partenaires.

Sacré meilleur footballeur africain en 1973 par « France Football », le frère du gardien Kazadi mérite, c'est vrai, une telle distinction, un tel honneur. Il débuta il y a dix ans à Mazembé et obtint beaucoup de titres flatteurs au Zaïre. Il fut en effet deux fois champion du Zaïre avec son club en 1966 et en 1967. Il fut également deux fois champion d'Afrique des clubs en 1967 et en 1968. Il fut enfin champion d'Afrique des Nations en 1974.

Mais jamais, il n'avait connu une telle défaite, une telle humiliation en Europe. Pour les lecteurs de « France Football », il essaie de mettre de l'ordre dans ses idées et s'explique.

progresserons. »

Bwanga voit clair. Il ne masque pas la vérité criante. Il sait sur le bout des doigts ce que doit faire son pays pour devenir une des nations les plus cotées. Il ne lui manque d'ailleurs pas grand-chose, si ce n'est un peu plus de concentration de tous les instants en défense et un sens de prise de risques dans les tirs plus aigus.

Avec des garçons intelligents et réfléchis comme l'arrière central du Zaïre, l'avenir du football africain s'annonce rose. Au fait, dans combien de temps ? C'est Bwanga lui-même qui répond :

« Dans trois ou quatre ans, je pense que nous parviendrons à un degré très satisfaisant. Blagoje Vidinic a fait un excellent travail. Le terrain est défriché. Reste à l'ensemencer. Les récoltes, vous le savez, ne se font pas en un jour. »

Avec plusieurs gaillards de la trempe de l'arrière zaïrois, les Léopards surgiront de plus belle dans quelques années. Ils étaient essentiellement en Allemagne de l'Ouest pour apprendre, méditer et retenir. Gageons que c'est déjà en partie réalisé. Et ce froid calcul de Bwanga, cette résolution farouche nous font souvenir que « tout vient à point à qui sait attendre. »

On reparlera de Bwanga et du Zaïre très bientôt. Et on souhaite même sincèrement que ce pays en friche vienne rendre une visite aux clubs français afin de permettre à nos compatriotes de découvrir un inestimable cadeau : une bouffée d'air pur appelée Zaïre. — J.-P. O.

BWANGA

“Le Zaïre n'oubliera pas la leçon”



Bremner (à gauche) : l'exemple à suivre

« Nous savions bien que notre équipe n'avait pas de grandes chances de se qualifier pour le second tour. Mais nous étions sincèrement persuadés que nous pourrions jouer un rôle ici. Et l'Ecosse s'en était aperçue, non ? Nous savions aussi que nous tombions dans un groupe très difficile. Mais de là à penser que nous allions concéder neuf buts... »

Je crois que le Zaïre possède un fond de jeu qui peut être comparé à tous les autres participants du WM. Il n'en demeure pas moins vrai que nous ne possédons pas le rythme des Européens par exemple et que nous n'avions pas eu assez de temps pour récupérer des efforts fournis devant l'Ecosse. »

Fonctionnaire de l'administration, Bwanga est en fait... amateur. Il est sans arrêt par monts et par vaux, ici et là, en compagnie de la sélection zaïroise. Il s'est donc frotté à beaucoup d'équipes mais jamais, au grand jamais, il n'avait vu une formation aussi complète que celle de la Yougoslavie. Honneur aux vainqueurs quand il déclare :

« Les Yougoslaves m'ont produit une très forte impression. Ils possèdent toutes les qualités physiques et techniques rêvées. Ils iront très loin en Coupe du Monde et ce sera une consolation pour... mon équipe si mon jugement se vérifie. »

Il est fair play, Bwanga. C'est d'ailleurs un des traits de son caractère et c'est son frère, le gardien Kazadi qui m'avait avoué qu'il était gai, enjoué, sous des dehors maussades et durs. Avant le choc

contre la Yougoslavie, nous l'avions vu, en effet, rire, éclater de rire même aux facettes de ses compatriotes. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Au fait Bwanga et Kazadi sont frères. Pourquoi n'ont-ils pas le même nom ? C'est Bwanga qui devait nous fournir la réponse :

« Au Zaïre, le père a le droit de donner le nom qu'il veut à ses enfants. C'est ainsi qu'il a voulu m'appeler Bwanga. En langue bantoue, cela veut dire « fétiche ».

Il est vraiment le fétiche de l'équipe africaine. Seulement les dieux ne peuvent pas toujours sourire aux mêmes personnes.

Au départ de sa carrière, Bwanga jouait au milieu du terrain. C'est ainsi qu'il a appris à acquérir son excellent sens du placement, son souci permanent de bien relancer le ballon. Il souffre néanmoins du « mal africain » : le manque de rigueur, de virilité en défense. Et il avoue de sa voix douce mais ferme :

« En Afrique, nous n'avons pas les mêmes soucis défensifs, les mêmes contacts rugueux qu'en Europe. C'est la leçon principale qu'il nous faudra retenir de cette Coupe du Monde 1974. Personnellement je me crois assez dur, assez efficace dans mes interventions mais il faut être encore plus intransigeant, je l'admets, sans vouloir pour autant confondre virilité et brutalité. Vous savez, le footballeur africain n'est pas homme à vouloir imposer la manière forte. C'est à l'aide de contacts internationaux multipliés que nous

WM 74
EXCLUSIF
Jacques FERRAN



TOUTE LA SUR LES AR



M. Van Gemert : un carton jaune qui aurait pu être rouge

Pourquoi sept arbitres allemands et un sénégalais ? Cet arrêt de la main méritait-il un carton jaune ? Le jeu est-il plus dur qu'en 1970 ? Que gagnent les arbitres de la Coupe du Monde ? Qui dirigera la finale ? Jacques Ferran fait la lumière sur un des problèmes fondamentaux de la WM.

ILS sont trente-quatre, venus de 28 pays des cinq continents. Ils sont logés tous ensemble, et pour toute la durée de la compétition, dans un hôtel très confortable et surtout très tranquille situé non loin de Francfort, sur la route du Waldstadion. Quand ils vont arbitrer dans une autre ville, à Berlin, à Hambourg ou à Stuttgart, on les transporte en avion, en hélicoptère ou en train, et on les ramène aussitôt après le match. Leur équipe se compose, chaque fois, de quatre personnes : l'arbitre principal, les deux juges de touche et un arbitre suppléant.

Ces 34 arbitres, sur qui repose dans une bonne proportion la régularité de la compétition, ont été désignés par la commission d'arbitrage de la F.I.F.A. au mois de février dernier. Pour la première fois, cette commission, animée par l'Anglais Ken Aston, ne s'est pas fiée aux listes d'arbitres établies par les fédérations. Elle a inspecté régulièrement les meilleurs arbitres du monde, pendant un an, et dressé une liste de 80 noms, réduite à 50, puis à 34. C'est ainsi, par exemple, que la France n'a aucun représentant en Coupe du Monde. Les Brésiliens se sont montrés surpris que Wurtz, si remarquable sur leurs terrains en avril dernier, n'ait pas été retenu.

26 ARBITRES NEUFS

Sur les 34 arbitres choisis, 21 sont européens, 8 américains, 2 asiatiques, 2 africains et 1 australien. La F.I.F.A. continue donc d'accorder, dans ce domaine, une large préférence aux Européens. Pourtant, l'arbitrage progresse dans le tiers monde. C'est ainsi que le Sénégalais Youso N'Diaye a dirigé le match R.D.A.-Australie à la satisfaction générale.

Sur les 21 Européens, 7 appartiennent à l'Allemagne fédérale, pays organisateur. Il n'est pas certain que ce soit une bonne solution que de faire

diriger beaucoup de matches par des arbitres appartenant à un pays qui participe à la compétition. N'aurait-on pas pu trouver 30 bons arbitres dans des pays éliminés, donc neutres ? En fait, neuf des pays finalistes ont un de leurs arbitres en Allemagne, dont la R.F.A., qui, je l'ai dit, en a sept.

Vingt-six de ces arbitres n'ont jamais participé à un tournoi final de Coupe du Monde. L'Ecosais Robert Davidson, en revanche, en est à sa quatrième ; l'Allemand Tschenscher, le Brésilien Marques et l'Anglais Taylor à leur troisième, l'Allemand de l'Est Glockner, le Belge Loraux, le Suisse Scheurer et l'Uruguayen Barreto à leur deuxième.

120 MARKS PAR JOUR

Rassemblés à Francfort une semaine avant le premier match, les arbitres ont été logés, par tandem, dans des chambres confortables, mais assez exiguës. Certains, comme l'Italien Angonese, le Brésilien Marques, le Belge Loraux ont protesté, à juste titre, estimant qu'un arbitre devait avoir droit, la veille et le soir d'un match important, « au repos le plus complet ». Ils ont obtenu satisfaction à condition de payer la différence. Or, l'indemnité quotidienne prévue par la F.I.F.A. est de 120 marks, ce qui n'est pas excessif, compte tenu du coût de la vie en Allemagne. Et l'on peut estimer que les arbitres de la Coupe du Monde, qui dirigent des matches représentant des sommes fabuleuses (en recette, publicité, primes, frais d'organisation), pourraient jouir, dans l'intérêt même de la compétition, d'un sort meilleur.

Les jours précédant les matches, les arbitres ont suivi des cours sur l'interprétation et l'application des lois du jeu, et ont été astreints à un entraînement physique quotidien d'une heure que certains ont eu du mal à digérer.

Leurs instructeurs ont été les principaux membres de la commission

LA PETITE HISTOIRE DU WM

par Jean Philippe
RETHACKER

KAKOKO
par-ci
BOJICEVIC
par-là

● **LUNDI 17.** — Le soleil et l'été continuent à régner sur Dortmund et en Allemagne. Malgré la chaleur tout à fait inattendue, nous disputons entre journalistes et observateurs présents ici, un petit match d'entraînement sur les pelouses avoisinantes. Je retrouve ainsi l'ancien stadiste Norbert Eschmann qui participe à nos jeux en compagnie de quelques Hollandais dont le nouveau directeur sportif d'Ajax, l'ancien international Kraay. Ce dernier est un grand gaillard blond et très athlétique qui ressemble beaucoup à Henri Skiba. Il prend une lourde responsabilité la saison prochaine car il sera le manager du club d'Amsterdam, le premier véritable manager à la manière britannique qui existera dans le football néerlandais. Il aura sous ses ordres plusieurs entraîneurs et c'est lui qui dirigera le département technique.

Déjeuner à midi dans un restaurant français de la ville, chez « Maître Pierre ». C'est fou ce que les Français à l'étranger se ressemblent. On y retrouve les mêmes photos de l'Arc de Triomphe ou de la tour Eiffel, les mêmes petits panneaux rappelant les noms des rues les plus célèbres de la capitale, et aussi les disques qui diffusent à profusion les chansons d'Edith Piaf comme si la nostalgie de Paris ne pouvait disparaître complètement ni pour ceux qui s'installent hors de nos frontières ni pour leurs visiteurs.

Le soir, changement de décor : nous dinons

dans le restaurant qui se trouve au sommet de la Floriantour qui domine toute la ville de ses 137 mètres de hauteur et qui se trouve plantée au beau milieu du Westfalenpark, rempli de bassins, de pelouses, de jardins à la française. Le restaurant, comme dans toutes ces tours (il y a la même à Munich, par exemple), suit un mouvement tournant à plusieurs vitesses. Cela permet de contempler le panorama de la ville tout en dinant, une rotation durant environ quarante minutes. Nous apercevons ainsi les grandes brasseries de Dortmund qui comptent parmi les plus célèbres du monde, les hauts fourneaux de la cité, avec leurs coulées orange qui ressemblent à la lave en fusion et, bien sûr, le stade magnifiquement éclairé. Des essais et des vérifications étant effectués chaque soir depuis le match Ecosse-Zaire au cours duquel une panne d'électricité était venue perturber le jeu.

● **MARDI 18.** — Trente kilomètres seulement séparent Dortmund de Gelsenkirchen. Le plus difficile est encore de trouver l'autoroute qui conduit à Gelsenkirchen. Une fois engagé, on ne met que trente minutes environ pour parvenir au Parkstadion.

Un petit tour auparavant à l'Hôtel Maritime où logeait l'équipe de France au mois d'octobre

avant le match Allemagne-France. C'est ding impressionnant et très moderne, entouré de jardins et des pièces d'eau ; une fois, le contraste est frappant avec tout le reste de Gelsenkirchen, cité minière où minées et les hauts fourneaux sont présents à tous les coins de rue.

Première rencontre à l'hôtel Maritime : le centre de presse, mais aussi l'endroit où descendent les Yougoslaves : Pierre Galle, le Stéphanois, qui est revenu une fois jeter un œil sur l'ailier gauche zairois que les champions de France convoitent depuis plusieurs mois.

« Je l'ai vu déjà plusieurs fois en Coupe d'Afrique et aussi avec le Zaïre à l'Amical. Je pense que c'est un footballeur combatif et très efficace qui pourrait dans notre football. »

Garonnaire nous annonce également à Saint-Etienne, mais pour l'équipe de Division, du gardien yougoslave Esad qui joue dans un club de deuxième Division de Mostar et qui est, selon Curkovic, un très bon joueur. Ce dernier, avec lequel je bavarde un moment, ne tarit d'ailleurs pas d'éloges sur son maître Curkovic, ni sur son succès à été le gardien de l'équipe yougoslave lors de la Coupe du Monde.

Autre rencontre, celle d'Henri Skiba qui en observateur à la WM, mais aussi qui

VERITE ARBITRES

arrêt
qu'en
Qui
des

d'arbitrage de la F.I.F.A., c'est-à-dire l'Anglais Aston, l'Uruguayen Codesal, l'Egyptien Kandil, l'Allemand Riedl, le Malaisien Koe Ewe Teik et l'Autrichien Seipelt.

LES CONSIGNES EN QUATRE POINTS

Les consignes ont été plus strictes que jamais et expliquent certaines décisions à première vue surprenantes. Elles ont porté essentiellement sur les points suivants :

1. Un joueur qui arrête la balle à deux mains, ou même d'une seule main, est passible d'un avertissement (carton jaune), surtout si la faute se produit à proximité de la surface de réparation. C'est ainsi que le Turc Babacan et l'Allemand Schulenburg ont « averti » le Chilien Reinoso et l'Ecosse Holton pour des fautes qui ne semblaient pas si graves. « Le football n'est pas du basket, commente Ken Aston. Il faut absolument, par respect du public, perdre l'habitude de se servir des mains. »

2. Le « mur » sur coup franc doit absolument être bâti à 9,15 m de la balle, et l'arbitre ne doit pas hésiter à sortir son carton jaune pour se faire obéir. Le Suisse Scheurer, que l'on avait désigné au match d'ouverture pour montrer ce qu'était un « arbitrage exemplaire », a donc puni le Yougoslave Oblak d'un carton jaune parce qu'il ne s'éloignait pas assez du ballon. Mais, depuis lors, beaucoup d'arbitres n'ont pas été capables de faire respecter les 9,15 mètres.

3. Tout geste de protestation des joueurs contre une décision de l'arbitre doit être sévèrement châtié (carton jaune, ou même rouge) surtout s'il est spectaculaire. Il semble que les joueurs, dûment chapitrés, ont accepté cette règle. Même le Chilien Caszely, expulsé du terrain d'une manière qu'on peut trouver sévère (il n'avait que répliqué à une faute de l'Allemand Vogts), est sorti sans un mot.

4. Les charges et agressions et les tacles ont été examinés à la loupe grâce à la projection de plusieurs films pris en 1966 et en 1970. Si, lorsqu'un joueur frappe la balle, il peut le faire avec une force qui peut faire courir certains risques à son adversaire, toute intervention contre un ad-

versaire non en possession de la balle doit être punie avec la plus grande sévérité. Quant au jeu dangereux, l'Uruguayen Codesal le définit ainsi : « C'est quand l'arbitre, se mettant à la place du joueur, éprouve comme une émotion, le sentiment qu'il court un danger. »

UNE HEUREUSE COLLABORATION

Un dernier point sur lequel la F.I.F.A. a beaucoup insisté, car l'arbitrage avait pêché à Mexico dans ce domaine, c'est la collaboration entre l'arbitre et ses juges de touche.

D'abord, il a été demandé aux arbitres désignés de s'entraîner, dans leurs pays respectifs, à « faire un peu la touche ».

Puis, tout un système de signalisation a été mis au point dont il semble que la Coupe du Monde a recueilli les premiers fruits.

Le principe de cette collaboration est le suivant : chaque fois qu'un juge de touche lève son drapeau (pour une balle sortie, un hors-jeu ou une faute que l'arbitre, mal placé, n'a pas pu voir), l'arbitre ou bien prend sa décision seul (et le juge de touche n'insiste pas) ou bien il interroge du regard le juge de touche. Celui-ci lui indique alors (par un mouvement du drapeau ou par une course) la décision à prendre.

De toutes ces mesures, la F.I.F.A. et les arbitres eux-mêmes attendent beaucoup. Ils pensent que le retentissement du football est tel grâce à la télévision, qu'il faut profiter de la Coupe du Monde pour « donner une leçon d'arbitrage à l'univers entier ». D'autant plus que les caméras modernes et le ralenti ne laissent passer aucune faute de joueur ou d'arbitre.

C'est cette volonté de rigueur — et le désir de protéger les meilleurs techniciens et de rendre le jeu plus agréable — qui font qu'en une seule journée la Coupe du Monde 1974 a fait beaucoup plus de victimes (2 expulsions et une dizaine d'avertissements) que toute la compétition 1970 (pas une seule expulsion). « Le jeu n'est pas plus dur qu'au Mexique, disent les arbitres, mais nous sommes plus rigoureux. »

Il est difficile, enfin, de dire quels



M. Palotai, l'ancien international hongrois devenu arbitre : trois avertissements et une expulsion lors du match Hollande-Uruguay



Photos
ANDRE LECOQ
ROGER KRIEGER
A.P. ET U.P.

Caszely,
le premier expulsé
de la Coupe du Monde 1974

seront les meilleurs arbitres de la WM. Les matches du premier tour ont été, dans l'ensemble, « offerts » à des arbitres peu connus et venus de loin, afin que chacun ait son match. Ont été conservés pour le deuxième tour ceux qu'on considère comme les meilleurs : Tschenscher (R.F.A.), Davidson

(Ecosse), Loraux (Belgique), Glockner (R.D.A.), Pestarino (Argentine) et Marques (Brésil). L'un d'eux dirigera sans doute la finale, à moins que ce ne soit le Suisse Scheurer. Le choix dépendra des adversaires en présence, des examens subis au cours de la compétition et de la chance.

rance. C'est un buil-
moderne, entouré par
l'eau ; une fois de
t avec tout le pay-
minière où les che-
ux sont plus nom-
naires.

el Maritime qui est
ssi l'endroit où sont
Pierre Garonnaire,
u une fois de plus
che zairois Kakoko
e convoient depuis

fois en action en
e Zaïre en match
un footballeur très
ui pourrait réussir

galement la venue
équipe de troisième
lave Esad Dugalic
ième Division, près
urkovic, un second
uel je bavarde un
as d'éloges, ni sur
son successeur qui
ugoslave olympique.
i Skiba qui est venu
aussi qui veut sur-

veiller de près les Polonais, car il aimerait trouver un joueur marquant pour Angoulême.

Je retrouve Miljanic que j'avais vu plusieurs fois cette semaine et avec lequel je bavarde pendant une bonne heure (voir dans ce même numéro de FRANCE FOOTBALL les détails de notre entretien). Bavardé également avec Petkovic avec Bogicevic qui semble très désireux de venir jouer en France... ou ailleurs, et avec Dzajic qui parle un peu espagnol et se dit content d'avoir retrouvé une forme acceptable.

Les Yougoslaves m'étonneront toujours décidément par la décontraction qui les habite avant les matches importants. Ils sont là à plaisanter, à fumer, à discuter avec des supporters amis et il ne semble pas qu'ils vont jouer quelques heures plus tard un match important de Coupe du Monde.

Vu, vers 16 heures, le match Allemagne de l'Ouest-Australie. Je suis heureux de constater qu'Overath s'est réhabilité de sa mauvaise exhibition contre le Chili. Mais les Allemands de Beckenbauer ne m'ont pas paru très frais. Les joueurs du Bayern en particulier accusaient-ils le poids de la fatigue qu'ils ont accumulée pendant des mois, à raison de trois matches par semaine en Coupe d'Europe, en Championnat et en sélection ? C'est l'une des questions qu'on peut se poser et dont la réponse aura de grosses conséquences sur la suite de la WM.

Le Parkstadion n'est pas très garni pour le match Zaïre-Yougoslavie, les supporters yougoslaves accourus de toutes parts faisant la loi du nombre. On assiste à un festival de football offensif, grâce à une équipe yougoslave qui me confirme dans la bonne impression que j'avais d'elle, à la voir au début de la saison. Mais que les Zairois ont été naïfs en défense !

Pourtant, après ce succès écrasant, les Yougoslaves ne sont pas encore sûrs de se qualifier. Il leur faudra d'abord se débarrasser de ces diables d'Ecosse.

● **MERCREDI 19.** — Sur la pelouse du Westfalsenstadion, dès 10 heures du matin, pendant notre training quotidien, des supporters hollandais en maillots orange sont déjà venus s'allonger pour pique-niquer et dormir un peu en attendant l'heure du match contre la Suède.

C'est la grande kermesse flamande qui commence et qui va durer jusqu'à sept heures du soir. La bière, les saucisses, les drapeaux, les crécelles, tout a été réquisitionné : vers 17 heures, une fanfare venue spécialement d'Amsterdam s'installe devant l'hôtel et commence à entonner des airs du pays plat, faisant chanter les supporters qui sont innombrables et très bruyants. L'hymne de Feyenoord, puis l'hymne d'Ajax y

passent, bien entendu. Quelques jeunes gens plongent tout habillés dans les bassins environnants. Ils ont une belle santé, car il fait tout de même un peu frais et humide aujourd'hui.

En allant au stade, je rencontre Pierre Flamion, l'entraîneur troyen, venu ici en observateur avec Jacky Braun. Flamion me confirme la venue de Dojcinovski à Troyes la saison prochaine ; il espère qu'ainsi sa défense sera sérieusement renforcée.

Je connais le joueur de l'Etoile Rouge. Je l'ai vu plusieurs fois à l'œuvre. C'est un défenseur solide, expérimenté, très sûr ; ce n'est pas un génie, mais il est certain que dans l'équipe auboise, il rendra de grands services.

Et maintenant, place aux Hollandais. Le match débute dans une ambiance indescriptible, le stade de Dortmund étant plein à ras bord et la majorité des spectateurs étant néerlandais. Crujff multiplie les exploits, travaille comme un Romain, va chercher les ballons de tous côtés, offre des occasions innombrables à ses partenaires, mais ne peut à la fois préparer et finir.

En fin de compte, devant une équipe suédoise qui ne voulait pas perdre et qui a toujours posé de gros problèmes aux Hollandais, Crujff et ses camarades doivent se contenter d'un match nul (0-0) à l'issue d'une bataille farouche qui ne fut pas très belle peut-être, mais qui ne manqua pas de passion.

Classement :	Pts	Vict.	Déf.	Nuls	Pour	Ctre
1. Hollande ..	3	1	0	1	2	0
2. Suède	2	0	0	2	0	0
Bulgarie ..	2	0	0	2	1	1
4. Uruguay	1	0	1	1	1	3

Dimanche 23 juin

A Dortmund : Bulgarie - Hollande (16 h).

A Dusseldorf : Suède - Uruguay (16 h).

Crujff superstar

Robert VERGNE et Paul FISCHER

HOLLANDE - SUEDE

STADE : Westfalenstadion à Dortmund.

RESULTAT : Hollande et Suède 0-0.

TEMPS : Beau mais frais et un peu humide.

SPECTATEURS : 54.000.

ARBITRAGE : M. Winsemann (Canada). Attentif, sérieux, peut-être un peu indulgent parfois avec les défenseurs suédois qui ne firent aucune concession à Crujff. 7 sur 10.

INCIDENTS : Avertissements à Persson (68'), Rep (72'), Andersson (75') et Grahn (85').

NOTE : 7 sur 10.

PHYSIONOMIE : L'équipe hollandaise, sous l'impulsion de Crujff, prit tout de suite le contrôle des opérations. En première mi-temps, elle se créa toujours grâce à Crujff qui effectua de nombreux débordements et centres, plusieurs très belles occasions que Neeskens, Van Hanegem et Rep ne purent exploiter. Après le repos, les Suédois ont mis tout leur jeu sur la contre-attaque et la rapidité de Sandberg, accroquevillèrent en défense.

HOLLANDE : Jongbloed 4 - Suurbier 4, Rijsbergen 3, Haan 4, Krol 4 - Jansen 3, Neeskens 4 - Van Hanegem (puis De Jong 73') 3, Rep 3, Crujff 6, Keizer 3.

SUEDE : Hellstroem 5 - Olsson 3 (puis Grip 74'), Karlsson 3, Nordqvist 4, Andersson 3, Bo Larsson 4, Tapper 3 (puis Persson 60') - Grahn 3, Ejdertedt 3, Edsroem 4, Sandberg 4.

BULGARIE - URUGUAY

STADE : Niedersachsenstadion de Hanovre.

RESULTAT : Bulgarie et Uruguay 1-1 (0-0).

TEMPS : Frais, menace de pluie. Terrain très souple. Eclairage remarquable.

SPECTATEURS : 15.000.

ARBITRAGE : M. Taylor (Angleterre) s'est avéré de loin le meilleur arbitre que nous ayons vu dans ce groupe et dans la mesure relative, bien sûr, où l'on peut porter un jugement à partir de matches télévisés. Cet arbitre anglais nous a semblé réunir le plus de qualités comparativement à ses confrères. 9 sur 10.

INCIDENTS : Ont été avertis : Vassilev (5') et Esparrago (45'). A la 72' minute, Garisto a été blessé dans un choc avec Bonev.

NOTE : 6 sur 10.

BUTS : 75' minute : un départ de l'ailier droit bulgare Vojnov voit ce dernier centrer avec beaucoup d'effet un ballon qui sera repris de plein fouet et de la poitrine par Bonev.

88' minute : Alors que tous les Uruguayens sont à l'attaque, l'arrière et vétéran Pavoni décoche des vingt mètres un tir en biais qui passe sous le ventre du gardien bulgare Goranoff.

PHYSIONOMIE : Ce match a été marqué par une extrême lenteur en première mi-temps, aucune des deux équipes ne voulant prendre le moindre risque. La seconde mi-temps a été heureusement beaucoup plus animée et marquée par une domination assez nette de la Bulgarie. Après avoir manqué deux occasions faciles par suite de la maladresse de son ailier gauche Denev, la Bulgarie trouva la récompense de ses efforts grâce à un superbe but de Bonev. Hélas, les défenseurs qui se paniquèrent dans les toutes dernières minutes ne surent conserver cet avantage, Pavoni parvenant à égaliser à une centaine de secondes du coup de sifflet final.

URUGUAY : Mazurkiewicz 4 - Forlan 3, Jauregui 4, Pavoni 4, Esparrago 3 - Garisto 3, Rocha 4 - Mantegazza 3, Corbo 3, Morena 4, Milar 3.

BULGARIE : Goranoff 3 - L. Vassilev 3, Ivkov 3, Penev 4, Velitchkov 4 - Kolev 3, Bonev 5 - Nikodimov 3, Vojnov 5, Panov 3, Denev 2.

" Nous ferons mieux devant les Bulgares "



Le Suédois Sandberg (à droite) a causé quelques tourments aux Hollandais à Dortmund. Il tire ici devant Haan.

DORTMUND. — Dans ce match fertile en émotions et riche en satisfactions de toutes sortes, un joueur a dominé son sujet et ses sujets : c'est Johan Crujff, qui défend — comme on sait —, depuis une saison, les couleurs du F.C. Barcelone.

Il a marqué cette rencontre du sceau de sa forte personnalité et a donné, une fois de plus, un remarquable aperçu de la variété de son immense talent.

Mais, au fait, qu'a-t-on plus particulièrement admiré mercredi soir, à Dortmund, chez ce joueur d'exception ?

D'abord son extraordinaire esprit, qui nous a d'autant plus surpris que sa qualité de capitaine de la formation néerlandaise l'a obligé à converser et à s'expliquer plusieurs fois avec l'arbitre canadien. S'il ne resta pas toujours de glace, il demeura toujours prudent et courtois.

Sur le plan tactique, Johan Crujff fut également exemplaire. Tantôt surveillé par Larsson, tantôt « filé » par Karlsson, il se replia fréquemment pour échapper à leurs tentatives de neutralisation. Et son jeu sans ballon fut particulièrement précieux.

C'est cependant la richesse de son registre technique qui a le plus intéressé les uns et les autres des spectateurs. Sa prise de risque et l'aisance qu'il a manifestées dans sa couverture de balle ont été enthousiasmantes. Dans ce domaine comme dans d'autres, il a prêté en grand capitaine et prouvé qu'on pouvait distiller l'élégance, la sobriété et l'efficacité à fortes doses.

Et si, finalement, la Hollande n'est pas parvenue à s'imposer, ce n'était vraiment pas la faute de Johan Crujff qui dut faire visiblement appel à son sang-froid et à sa maîtrise pour ne pas dire les quatre vérités à ses coéquipiers, certes bien intentionnés mais malheureux et maladroits dans le déclenchement du tir terminal.

A la fois indulgent et mesuré dans ses propos, le sociétaire de Barcelone a tenu à nous dire après la rencontre :

« En somme, je n'ai pas été tellement étonné par la farouche résistance que nous ont opposée les Suédois. En effet, si je m'en tiens à mon expérience personnelle, je dois constater que les formations scan-

dinaves, quelles qu'elles soient, nous ont toujours donné du fil à retordre. A Dortmund, ils n'ont pas dérogé à la tradition. Il n'en reste pas moins que nos chances de qualification à l'ultime phase de ce championnat mondial restent intactes. Vous verrez, nous ferons nettement mieux devant ces coriaces Bulgares. »

Mais ce qui a le plus rassuré Johan Crujff, c'est la très encourageante déclaration du sélectionneur scandinave Georg Ericsson, qui lui lança à brûle-pourpoint :

« Avant le début de l'épreuve, je pensais que l'Allemagne fédérale et l'Italie iraient en finale. Pourtant, depuis que je vous ai vus à l'œuvre et manœuvrer avec une telle lucidité et sérénité, je peux vous assurer que votre présence à l'apothéose est plus que vraisemblable. »

Dans la bouche d'un technicien qui a pour habitude de peser ses mots, cette prophétie est peut-être plus qu'un simple présage.

P. F.

HELLSTROEM LE LÉGIONNAIRE

DORTMUND. — Mercredi soir, à Dortmund, un homme s'est dressé constamment sur le chemin des attaquants hollandais en général et de Johan Crujff en particulier. Le gardien suédois Ronnie Hellstroem, diable blond et bondissant aux favoris d'archiduc et à la stature imposante, fut en effet au Westfalenstadion l'un des principaux artisans du méritoire match nul obtenu par les Suédois face aux favoris de ce W.M.

Pour Hellstroem cette Coupe du monde allemande constitue une revanche : il y a 4 ans en effet, à Toluca, au Mexique, il avait été le responsable de la défaite et de l'élimination de son équipe face à l'Italie, en concédant un but stupide sur un tir lointain de Domenghini qu'il n'avait pu maîtriser totalement. Les Suédois furent battus 1 à 0 sur cette bêtise. Il avait pourtant préparé très sérieusement son voyage au Mexique car à 21 ans, il voulait démontrer qu'il était l'un des meilleurs gardiens européens.

Quatre ans ont passé, Hellstroem a pris du poids, de l'abattage, de l'autorité, et de la régularité dans ses performances. Au cours de cette phase finale à laquelle il a amené les Suédois par ses très belles exhibitions en match éliminatoire contre l'Autriche, Hellstroem sait qu'il joue une grosse carte sur le plan international.

Il a beaucoup travaillé pour y parvenir. Il est allé passer une ou deux années en Angleterre,

il y a perfectionné sa connaissance de l'anglais (il est directeur commercial d'une grande firme suédoise) mais c'est surtout à Chelsea qu'il a passé de longues heures à l'entraînement, en compagnie de Bonetti, l'ex-gardien de l'équipe d'Angleterre et c'est là qu'il a perfectionné son style, son efficacité, sa sûreté de placement, sa sûreté de main.

Ce sont en général les caractéristiques d'un gardien de l'est européen qui eux aussi sont à l'entraînement des bourreaux de travail.

Ronnie Hellstroem a maintenant 25 ans. Il va quitter Hammarby, son club suédois, pour tenter chance et fortune à l'étranger. C'est là le lot de la plupart des footballeurs suédois. Ils partent pendant quelques années comme professionnels, pour garnir leur compte en banque, ce qui leur permet ensuite de rentrer au pays où ils montent un commerce avec l'argent qu'ils ont gagné.

Hellstroem, lui, va partir en Allemagne fédérale puisqu'il est d'ores et déjà transféré à Kaiserslautern où joue déjà son compatriote et coéquipier de la sélection Roland Sandberg. Ainsi le lot des « légionnaires » suédois s'agrandit-il d'une unité, mais pour l'instant Hellstroem devant le public allemand qu'il retrouvera la saison prochaine entend bien confirmer toute sa valeur.

J. Ph. R.

Savez-vous que les Bulgares ont aussi leur petit génie ?



« Et si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres », semblent dire l'Uruguayen Pavoni (à gauche) et le Bulgare Nikodimov. La Coupe du Monde 74 est d'un style musclé.

HANOVRE. — Il y avait douze ans et quatre-vingt-huit minutes que les supporters bulgares attendaient cela : une victoire en phase finale de la Coupe du monde ! Tout portait à croire qu'ils la tenaient, cette victoire, d'autant plus importante qu'elle aurait procuré une très sérieuse option sur la qualification pour le second tour. Deux minutes, ce n'est pas beaucoup, mais c'est long lorsqu'on attend un événement de cette importance. On a aussi vécu pareils moments à Sofia il y a douze ans, mais avec l'équipe de France, cette fois. Et ce sont les Bulgares qui se retrouvaient dans notre situation...

Plus que trois minutes, donc. Et soudain, alors que la Bulgarie semblait bien tenir en main cette victoire historique pour le football de ce pays, une sorte de vent de panique se leva dans le camp des hommes de Sofia et de Plovdiv, un peu comme ces vents marins au moment de l'équinoxe : on vit d'abord le gardien Goranoff stopper un tir extrêmement appuyé de l'avant centre uruguayen Morena. On se dit alors que tout était définitivement joué et que pareille occasion ne se retrouverait pas au bénéfice des Uruguayens dans les trois petites minutes qui restaient à jouer.

C'était ainsi compter sans la nervosité des défenseurs bulgares qui accumulaient les erreurs, allant même parfois jusqu'à se télescoper entre eux. Et à deux minutes de la fin, alors que l'arrière droit Vassilev était parti on ne sait où, le vétéran Pavoni s'avança profondément sur l'aile gauche et tira sur un angle pourtant réduit : or, stupéfaction dans le stade : le ballon passait tout simplement sous le ventre du gardien bulgare Goranoff. C'était l'égalisation inespérée pour l'Uruguay.

Tout était donc à refaire pour les Bulgares car les Uruguayens, eux, surent garder leur but et le petit espoir de qualification qu'il suppose.

La première mi-temps avait été des plus neutres, voire quelque peu soporifique : fidèles à leur habitude les deux équipes étaient recroquevillées sur elles-mêmes, craintives, n'osant pas se livrer. Les deux défenses étaient très renforcées, surtout l'uruguayenne. Cependant, les Bulgares attaquaient un peu plus. A défaut de véritables occasions de but, disons qu'ils se procurèrent quelques préoccasions, une demi-douzaine en comptant largement, mais dont aucune n'inquiéta Mazurkiewicz.

Les Uruguayens, quant à eux, s'avèrent encore moins riches dans ce domaine, ne conservant en pointe que Morena et Milar, évidemment battus en nombre mais aussi

en puissance athlétique par les défenseurs bulgares. En milieu de terrain, un homme faisait la loi : Bonev. Mais il jouait plusieurs tons au-dessus de ses partenaires. Cette légère domination territoriale fut purement platonique.

Quant à Rocha, il était inséré dans le réseau médian déployé par les Bulgares qui ne parvenaient pas à se libérer réellement.

Certes, le jeu était bien relancé, mais s'arrêtait aux prémices puisqu'il n'y avait que deux hommes très isolés pour transformer ce qui avait été le plus souvent bien élaboré au centre du terrain.

A l'issue de cette première mi-temps dont le score de 0-0 confirmait tout ce qu'on pouvait supposer et même craindre de deux équipes aussi défensives.

Fort heureusement, la seconde mi-temps fut beaucoup plus intéressante que la première, chacune des 2 équipes sentant bien qu'elle ne tirerait guère avantage d'un simple match nul. Ce fut essentiellement les Bulgares qui le comprirent les premiers et prirent sérieusement en main ce match. De surcroît, leur condition physique nettement supérieure à celle des Uruguayens leur permettait de rattrapper des ballons dans des situations difficiles grâce à un ultime coup de reins dont les Uruguayens semblaient bien incapables. Au cours de cette période, la première de la seconde mi-temps, on crut que les Bulgares allaient enfin marquer, notamment lorsque Denev, par deux fois, eut le but au bout du pied. Mais il était dit que l'ailier gauche bulgare afficherait une insigne maladresse au cours de ce match dont on peut penser qu'il l'a perdu pour cette simple raison. Car, à partir du moment où des occasions aussi nettes étaient engagées, on voyait mal comment Mazurkiewicz pouvait être battu.

Et pourtant, les Uruguayens pliaient à vue d'œil et au fil des minutes. La meilleure preuve, c'est qu'ils ne prononcèrent qu'une seule attaque en vingt-cinq minutes, terminée par un excellent tir de Morena qui se rappelait ainsi à l'attention, mais de façon tellement sporadique.

C'est alors que l'excellent ailier droit Vojnov, qui avait pris la mesure de son adversaire direct, réussit, après deux crochets remarquables, un centre très lifté qui fut repris de plein fouet en pleine course par la tête de Bonev. Le capitaine bulgare marquait ainsi un but splendide qui était censé donner enfin cette victoire après laquelle les Bulgares courent depuis si longtemps. Il ne semblait pas possible, en effet, que les Uruguayens remontent le courant car ils n'avaient pratiquement rien fait qui soit de nature

à inquiéter le gardien bulgare Goranoff.

Les deux camps avaient procédé à des changements de joueurs, les Uruguayens utilisant les deux possibilités que le règlement leur offre en changeant Mantegazza, blessé, par Carbaccio et Masnik remplaçant Garisto. Les Bulgares faisaient appel à Michailov qui succédait à Nikodimov.

Double erreur, semble-t-il, de l'entraîneur bulgare puisque Michailov se révéla très bon, tandis que Denev, dont la méforme est évidente, était maintenu sur le terrain.

Mais, enfin, les choses ayant ainsi évolué, tout laissait supposer que la Bulgarie allait conserver son avantage.

Il ne restait plus que trois minutes à jouer lorsque, soudain, une passe lumineuse de Rocha à Morena permit à l'avant centre uruguayen de déclencher un tir à bout portant que Goranoff réussit, grâce à une sortie judicieuse, à écarter.

Il semblait donc bien qu'en l'occurrence on avait assisté au véritable chant du cygne des Uruguayens.

C'était une erreur. On sait que le vétéran Pavoni, qui n'en espérait pas tant, déclencha ce tir qui glissa sous le ventre de Goranoff sans doute trop nerveux.

Malgré la parité du score final, on ne s'étonnera pas de trouver les meilleurs joueurs dans le camp des Bulgares : Bonev qui fut le meilleur sur le terrain eut une première mi-temps de tout premier ordre, rappelant un peu Cruyff en tant que meneur de jeu. Malheureusement, il ne fut que rarement compris par ses partenaires et c'est bien dommage.

Seul le jeune en filiforme ailier droit Vojnov se montra l'égal de son capitaine grâce à sa mobilité et à son très bon sens du débordement. D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le but bulgare ait été le fruit de leur collaboration.

Avec ces deux hommes, on a surtout remarqué Penev, plein de sang-froid au milieu du terrain, et l'arrière gauche Velitchkov, très sûr en défense et qui contre-attaqua souvent avec bonheur.

Chez les Uruguayens Mazurkiewicz bien sûr, comme d'habitude, assurait la sérénité de sa défense et ne pouvait absolument rien sur le but de Bonev.

Jauregui, dans un rôle de libero, ne commit pas de faute.

Rocha, sans avoir le rayonnement qu'il connut contre la Hollande, n'en distilla pas moins quelques passes d'une rare précision et Morena, dans un rôle extrêmement difficile, montra en quelques occasions qu'il était réellement un très bon avant centre.

R. V.

BONEV LE MAL-AIMÉ

HANOVRE. — On pouvait s'en douter, l'un des meilleurs joueurs bulgares contre l'Uruguay a été une fois de plus Christo Bonev. Il est vrai qu'il avait des raisons particulières de se dépasser. En effet, c'est à Hanovre, en 1967, que Bonev connut sa première sélection alors qu'il avait à peine vingt ans. Et depuis il n'a pas quitté l'équipe nationale bulgare. D'ailleurs, pour commémorer cet anniversaire, la délégation lui a remis un cadeau, ce qui était bien de nature à le mettre en confiance avant ce match très important contre l'Uruguay.

L'équipe bulgare et Bonev se sont donc « mariés » il y a sept ans et tous deux s'en sont fort bien portés puisqu'en douze matches de Coupe du monde Bonev a réussi douze buts,

celui contre l'Uruguay étant le 38^e de ses soixante-dix sélections. La grande vedette de Plovdiv a d'ailleurs franchi la barrière qui sépare le bon joueur national du cercle fermé constitué par les vedettes internationales. Cela lui vaut la considération souvent... « musclée » de ses adversaires qui n'hésitent pas toujours sur le choix des moyens pour stopper Christo Bonev. L'Uruguay n'a pas failli à l'habitude, mais il est très difficile de l'abattre car il possède une remarquable couverture de balle, une puissance athlétique bien au-dessus de la moyenne et un ultime coup de reins qui lui permet d'échapper souvent aux agressions adverses et de marquer des buts comme celui qu'il a réussi à la 75^e minute à la suite d'une détente prodigieuse, suivie

d'un coup de tête qui trompa le pourtant remarquable Mazurkiewicz.

En première mi-temps donc, Bonev plana sur les débats et on se demande encore pourquoi l'entraîneur bulgare assura qu'il pouvait faire beaucoup mieux. Aussi s'interroge-t-on sur la compétence de certains entraîneurs, et pas seulement en France...

Bonev n'est d'ailleurs pas très aimé dans son pays. Un confrère bulgare ne nous disait-il pas qu'il est par trop égoïste. Et pourtant on souhaite beaucoup de Bonev au football bulgare qui, avec simplement un joueur de sa valeur, ne serait pas toujours à la recherche d'une victoire après douze ans d'efforts en Coupe du Monde.

Mais Christo Bonev n'est pas le premier à être un mal-aimé. — R. V.

CRUYFF SUPER STAR

J. THIBERT
M. URBINI

Le footballeur n° 1 de notre temps qui vole de victoire en victoire, fait doubler les recettes, rend les stades trop étroits et le public "fou, fou, fou".

Nombreuses photos 29 F

CALMANN-LÉVY



ROCHA

amicalement vôtre



Pedro Rocha :
« Tout a beaucoup changé »

HANOVRÉ. — On pourrait l'appeler le Cary Grant du football : Pedro Rocha est d'une élégance raffinée aussi bien comme homme que comme footballeur. Sa technique quasi parfaite pourrait servir de modèle dans les écoles de football. Sa couverture de balle est inimitable.

C'est ainsi que, contre la Hollande, il réussit l'exploit de dribbler quatre joueurs néerlandais dans un mouchoir de poche avant d'être sévèrement contré par un cinquième. Cela lui valut la considération de Cruiff qui alla le relever en lui donnant une petite tape sur l'épaule, suprême hommage de la part de celui qui sera peut-être consacré le meilleur joueur de la Coupe du Monde.

Mais contre la Hollande ça allait un peu vite pour le beau Pedro qui a entrepris en Allemagne sa quatrième Coupe du Monde. Bien que son extrême notoriété l'ait fait transférer à prix d'or au Brésil, la Hollande c'est tout de même autre chose. Aussi convenait-il d'attendre le test bulgare pour mieux juger des possibilités mondiales de Rocha.

Eh bien, une fois encore, il fut l'un des meilleurs, bien qu'il ait semblé quelque peu éprouvé par le match précédent contre les Hollandais. Mais avec son

sang-froid et sa vision parfaite du jeu, il s'en tira comme d'habitude.

On nous avait assuré que les Uruguayens demandaient une somme importante pour se faire interviewer : 250 dollars. Ainsi, pour 3.000 dollars de plus, on pouvait avoir l'opinion de toute l'équipe uruguayenne, remplaçants compris ! Mais la note de frais eût vraisemblablement risqué de procurer un infarctus à notre administrateur et nous avons renoncé sagement à cette coûteuse entreprise...

Et puis, après un match, tout est différent : comme je le saluais, Rocha vint me serrer la main en souvenir du Chili. Comme ça semble loin tout cela, exactement douze ans, cette première Coupe du Monde qui vit les débuts de Pedro Rocha. Alors, un dialogue franc et amical s'engagea immédiatement.

« Que pensez-vous de l'évolution du football depuis vos débuts en Coupe du Monde ?

— Ah la la ! Tout a beaucoup changé. Le marquage est beaucoup plus sévère que lors du Mondial qui se déroula au Chili. L'évolution a été très grande et très rapide.

— Etes-vous satisfait de cette évolution ?

— Mon opinion importe peu, car de toute façon je dois subir comme tout le monde cette forme nouvelle du jeu. Certes, si j'avais dix ans de moins, cela n'aurait qu'une importance relative, car les jeunes maintenant savent s'adapter au nouveau régime qu'ils subissent, à la préparation très intensive qu'ils doivent mener pour se présenter à la phase finale d'une Coupe du Monde.

— Comment se fait-il que votre équipe manifeste un esprit aussi défensif ?

— Cela, voyez-vous, c'est surtout un problème d'entraîneur. Je crois que nous pouvons réellement jouer de manière plus offensive sans compromettre pour autant nos chances de défendre utilement notre but.

— Surtout lorsqu'on a la chance de posséder un gardien de but qui s'appelle Mazurkiewicz...

— Oui, bien sûr, mais voyez-vous, notre équipe nationale traduit la tendance du football de notre pays. En Uruguay, depuis, hélas ! beaucoup d'années, on commence d'abord par défendre avant de songer à attaquer.

— Grâce à ce but miraculeux

acquis à la dernière minute, vous avez un point dans le groupe 3, mais étant donné la grande « bagarre » qui règne au sein de ce groupe, estimez-vous que ce « petit » point soit suffisant pour vous laisser quelque espoir de qualification ?

— Oui, je le crois sincèrement. Bien sûr, notre impératif absolu sera de vaincre la Suède et cela ne sera pas facile. Déjà au Mexique, il y a quatre ans, nous l'avons emporté mais d'extrême justesse.

— Peut-être serait-il bon de songer à attaquer davantage si vous voulez atteindre cet objectif ?

— Oui, bien sûr, c'est évident, et je crois même qu'en la circonstance le problème ne se posera même pas. Il nous faut battre la Suède, donc il faudra attaquer et je crois que l'on verra alors le véritable visage de l'Uruguay.

Ce qui sera une compensation car ce visage, on ne l'a guère entrevu que pendant dix minutes, ce qui est quand même peu en trois heures de jeu à Hanovre.

Toujours est-il que Pedro Rocha a une fois de plus infirmé la légende qui veut que les Uruguayens ne parlent pas aux journalistes européens. — R. V.

Denis LALANNE dans le WM

J'ai même rencontré des amateurs heureux

HAMBOURG. — D'abord, j'ai rencontré le football, son bruit et sa fureur, ses millions de fervents et ses millions de dollars, et l'avoue que j'en suis tombé sur le derrière. Je ne me doutais pas qu'un jeu qui suscite tant d'innocence, qui vous relie tout de suite à l'enfant que vous avez été dans la cour du collège et provoque tant de querelles de ménage à l'instant de choisir son programme de télévision... Je ne me doutais pas qu'il fallait tout cet appareil pour enfin y jouer. Puis, en passant pour la vingtième fois à la fouille, que ce soit à l'entrée des stades ou dans les aéroports, je me suis aperçu que toutes ces précautions étaient organisées à dessein de rencontrer l'histoire, non seulement celle qui vous revient au visage en parcourant cette Allemagne reconstruite, mais bel et bien la terrible histoire de notre temps, ou plus rien n'est simple, ou plus rien n'est gratuit.

Au début, j'ai cru que j'étais suspect, à titre d'homme de rugby. Mais non, tout au contraire, ce passeport d'ovale me vaut ici toutes les gentilles. L'autre jour, par exemple, j'étais à Munich, en train de suivre à la télévision le match Hollande-Uruguay en compagnie d'un homme exquis qui venait de m'offrir une bière et de me demander des nouvelles de Boniface. Je pensais que nous étions là entre profanes et que l'homme n'en savait pas plus que moi sur les tarifs et la technique individuelle de Cruiff. La puce me vint seulement à l'oreille lorsque, au moment de l'exclusion de l'Uruguayen Montero Castillo, mon compagnon me dit : « C'est la même chose à Grenade. Il se fait sortir dix fois par saison ». L'homme, en effet, en savait plus que moi.

C'était Hector Rial, l'Argentin de Madrid, l'ancien partenaire de Di Stefano au Real. En partageant cette bière, j'ai infiniment apprécié que le sport de notre époque sut encore conserver, à l'occasion, cette bonne franquette et cette modestie qui lui

allaient si bien. J'ignore si Hector Rial a fait fortune dans le football mais j'ai bien aimé en lui l'amateur de la chose.

Souvent encore, on me parle ici de rugby à propos du durcissement des défenses et d'une certaine violence dans les tackles qui s'installe à mesure que s'impose le football physique. Il y a là une confusion sur laquelle j'ai une opinion qui ne m'est même pas personnelle et que partage, par exemple, le Dr Lucien Mias, à savoir qu'on risque beaucoup plus de se rompre les os au football qu'au rugby. La seule ressemblance que l'on trouve entre les canailles des deux sports, c'est ce cinéma détestable des joueurs étendus au sol, simulant la blessure pour mieux égarer des esprits qui n'ont déjà pas besoin de cela pour s'échauffer. Au rugby, on appelle cela « faire Jésus ». Mais je trouve cela si peu catholique que j'applaudirais volontiers en pareil cas un arbitre qui punirait l'agressé de préférence à l'agresseur.

Mais rien n'est si simple, dis-je, quand le jeu déplace tant d'intérêts et de passion. Le plus étonnant est de rencontrer encore ici des fervents et même des participants qui ont traversé des mers et des continents uniquement pour la beauté du coup, osant dire pour le roi de Prusse. On cite d'abord les Haïtiens et les Australiens.

Il est effectivement édifiant d'observer que le seul professionnel de l'équipe de Haïti, Wilner Nazaire, si je ne m'abuse, s'est si peu imposé dans le professionnalisme qu'il ne joue qu'en réserve de Valenciennes. C'est la preuve qu'il y a des joueurs de balle pour qui l'amateurisme est encore le meilleur moteur. Et l'on n'est pas près d'oublier, à ce propos, ce doux moment d'ivresse qui fit chavirer tout le Stade Olympique, l'autre samedi à Munich lorsqu'à la faveur d'un but de Sanon, Haïti mena par 1 à 0 contre l'Italie.

Il est également émouvant d'apprendre

que pour se retrouver ici, la plupart des joueurs australiens ont perdu leur job, à cela près qu'ils sont certains d'en retrouver un autre au retour dans un pays qui appelle la main-d'œuvre du monde entier. Ils sont soit tailleur, comme Abonyi, chauffeur de poids lourd comme Curran, tourneur comme Buljevic, clerc de notaire comme Milisavljevic, laitier comme Schaefer, employé de Sécurité sociale comme l'ombrageux aborigène Harry Williams. Ils ont passé 201 jours, en 1973 loin de femmes et enfants, joué onze matches et parcouru 80.000 kilomètres, soit plus qu'aucune autre équipe connue ici, pour avoir l'honneur de ne concéder que deux buts à l'Allemagne de l'Est et trois à l'Allemagne de l'Ouest. Ils y ont consenti pour une réparation de 150 dollars australiens par semaine, même pas l'argent de poche de celui qui cire les crampons d'un Gigi Riva ou d'un Beckenbauer.

On veut bien croire aussi que certains joueurs de l'Est ne sont pas professionnels au sens où peut l'entendre un Johan Cruiff et que le Suédois Jan Olsson, au lendemain de la qualification de son équipe contre celle d'Autriche, était à son travail d'ingénieur électronique. Et pourtant, les purs des purs, les amateurs entre les amateurs, c'est encore ailleurs qu'il faut les chercher.

Ce sont les arbitres et les journalistes.

Les trente arbitres sélectionnés pour cette dixième Coupe du Monde, certes, sont logés gratis à l'Esso Motor Motel de Francfort. Mais il faut savoir qu'ils y sont regroupés par chambres de deux, ce qui n'est pas forcément le rêve lorsque l'un, Bolivien ou Coréen, ne parle pas un mot d'égyptien ou de suédois, et qu'il leur faut payer de leurs propres deniers pour le cas où ils préféreraient occuper une chambre individuelle. Voilà, de la part de la F.I.F.A., de singulières économies, sauf si elle avait entrepris de couper le cou à la légende

de « l'arbitre, cet homme seul ». Il va de soi que pour leurs galipettes et seulement pour un diner en ville, les arbitres y sont également de leur poche.

Mais le plus pathétique est probablement le sort des journalistes de football, ceux d'entre nous qui noircissent le plus de papier et y mettent le plus de connaissances, le plus de fièvre, ceux qui ont fait du football cette énorme affaire, qui ont fait monter vertigineusement tous les prix pour Gerd Muller comme pour le dernier des saucissons, cependant que le tarif syndical à la ligne et le forfait hôtel compris pour l'envoyé spécial épousaient péniblement la hausse du barème du manœuvre léger. Là, encore, n'est pas leur souci, tellement le foot les tient aux tripes, mais plutôt de voir comme l'or détériore lentement mais sûrement leurs rapports avec le jeu qu'ils ont chanté et les joueurs dont ils ont fait la fortune.

Les journalistes connaissent à la rigueur le football mais les joueurs, eux n'entendent absolument rien au journalisme. Sans cela, il y a des chances que ces derniers n'auraient pas une seule seconde imaginé qu'ils pourraient un jour se faire payer pour une vague confiance de libéro, une photo dans le journal, ou les dernières nouvelles d'un bouton sur le nez. Pas une seconde, non plus, le Roi Pelé n'aurait envisagé de venir ici à titre de reporter car c'est un métier que l'on fait pour le plaisir, si seulement une tête pareillement couronnée peut encore se souvenir d'un plaisir qui ne se marchande pas.

J'ai omis peut-être, ici, de flatter des confrères dont la gentillesse et l'hospitalité enchantent mon premier séjour dans ce monde qui ne tourne plus si rond. Mais non, c'est au jeu que l'on pense. Et le jour où ces gardiens du plaisir ne trouveront plus le même plaisir en échange, pour le football et les footballeurs ce sera une autre histoire.

CONFIDENTIEL

● Le fils de Petkovic, Dusan, né le jour de Brésil-Yougoslavie, se porte bien. Tous les jours, le Troyen téléphone à son épouse qui a préféré accoucher à Belgrade plutôt qu'à Troyes où elle aurait été trop isolée au moment d'attendre l'heureux événement.

● Buljan, l'arrière droit yougoslave, est étudiant en droit. Il étudie le français à l'heure actuelle et nous a avoué : « C'est afin de mieux préparer ma venue en France ». Agé de 24 ans, l'arrière de Hadduk Split, champion national, devra attendre... quatre ans.

MICHEL, LE JOURNALISTE

Les footballeurs français ne doivent pas être très connus en Turquie. A un confrère d'Istanbul, qui voulait réaliser pour la télévision turque un petit débat entre journalistes français sur les premiers matches de la Coupe du monde, nous avons cru opportun de présenter Henri Michel, qui venait d'arriver à Francfort avec son ami Marcos pour assister à Brésil-Ecosse. Son opinion sera intéressante dans ce débat, pensions-nous. Notre confrère turc accepta d'enthousiasme puis, se tournant vers Henri Michel, lui demanda sans sourcilier : « Rappelez-moi dans quel journal vous écrivez... » Le Nantais préféra s'écarter discrètement. Les téléspectateurs turcs ne sauront donc jamais ce que Michel pense de la Coupe du monde.

● Vu également, l'entraîneur d'Angoulême, Henri Skiba dont la famille habite près de Gelsenkirchen. Il ne nous a pas caché qu'il aimerait bien enrôler un ailier gauche polonais. Pourquoi pas Gadocha ?

● Vidinic, l'entraîneur yougoslave du Zaire, est catégorique : « Si la Yougoslavie continue à jouer de cette façon, elle sera... championne du monde. »

● Dojcinovski, l'excellent stopper de l'Etoile Rouge de Belgrade, sera donc, demain soir, après Yougoslavie-Ecosse, le premier transfert officiel de la W.M., il signera un contrat de trois ans pour Troyes, en présence de Pierre Flamion. Quant à l'excellent arrière gauche, Hadzaidjic, il sera... belge la saison prochaine : il jouera à Charleroi.

● Les supporters écossais ne passent pas inaperçus en Allemagne, c'est le moins que l'on puisse dire. Déjà à Gelsenkirchen, ils avaient révolutionné la ville avant Ecosse-Zaire, et à Francfort, ils ont parcouru les rues une bonne partie de la nuit d'avant et d'après match en chantant, verre de bière à la main, de vieux refrains à la gloire de l'Ecosse. Une sacrée santé.

● L'immense tableau lumineux du Parkstadion a failli... sauter. Il s'est avéré trop petit pour inscrire le nom de tous les buteurs yougoslaves du match contre les malheureux Zairois.

● Alain Delon se trouve à l'heure actuelle à Gelsenkirchen. Mais absolument pas pour la Coupe du Monde. Renseignements pris, il venait voir courir son cheval, Chablis, lors d'un grand prix dans cette ville. Le vainqueur devait toucher la bagatelle de 120 000 marks.

● Deux espions toute cette semaine aux entraînements des Brésiliens : le manager du Celtic Glasgow, Jock Stein et le joueur de Leeds, Johnny Giles, tous deux étant surtout en Allemagne pour encourager l'équipe d'Ecosse où se trouvent une majorité de joueurs du Celtic et de Leeds. Giles est Irlandais, mais quand l'honneur britannique est en jeu, on ne s'arrête pas à ce genre de détails...

● La discipline yougoslave est assez relâchée et... voulue par Miljanic. Toujours est-il qu'il n'est pas surprenant de voir les Yougoslaves une cigarette au bec, un verre de bière à la main. Une méthode qui semble réussir à la Yougoslavie.

3

● Autre figure de connaissance : le néo-Lillois Fouilhoux qui, lui, a choisi d'être Itinérant. Il est vrai qu'il ambitionne de devenir journaliste et cette Coupe du Monde lui fournit une magnifique plate-forme d'entraînement.

● Les Uruguayens ont jusqu'alors battu tous les records de sécurité, car ils sont gardés par une escouade de policiers et une meute de chiens policiers.

URINE-EXPRESS

L'homme le plus rapide de cette Coupe du Monde sera... en vérité, ils seront une bonne dizaine. Il s'agit des mardas qui, après chaque match, iront dare dare porter au centre d'analyse le plus proche (parfois deux cents kilomètres), les précieux flacons provenant du contrôle antidopage prévu. Ces coursiers d'un genre particulier sont des spécialistes. Ils ont fonctionné à la satisfaction générale lors des jeux olympiques de Munich, accomplissant les missions les plus diverses. Pour ce travail, ils auront à leur disposition des motos excessivement rapides et dont les Allemands sont extrêmement fiers : des BMW 900 atteignant facilement 200 km à l'heure.

● Le plus jeune entraîneur de la Coupe du Monde est le Yougoslave Rasic (38 ans), qui entraîne... l'Australie, alors que le plus âgé est l'Uruguayen Roberto Porta qui fête ses 61 ans le jour de la finale... où il serait quand même bien surpris par son équipe parvienne.

● Lors de la première conférence de presse tenue par les Hollandais à Hanovre, tous les joueurs étaient présents dans les salons du Park Hôtel. Très décontractés, ils trinquèrent avec les journalistes, leur boisson étant évidemment uniquement constituée de jus de fruits.

● L'objet le plus photographié jusqu'à maintenant à Hanovre est incontestablement la vieille Studebaker qui a servi à trois supporters uruguayens pour rallier Montevideo à Hanovre en un peu moins d'un an. Comme quoi, il y a encore des supporters qui disposent de beaucoup de liberté pour satisfaire leur passion.

● Mme Michels est à la fois supporter de l'équipe de Hollande et de son mari. Après le premier match disputé contre l'Uruguay, elle nous a dit : « Mon mari est très fatigué par une dure saison espagnole et, alors qu'il devrait pouvoir se consacrer entièrement à la Coupe du Monde, il a dû effectuer un voyage éclair pour assister à la finale de la Coupe d'Espagne entre le Real et Barcelone. C'est beaucoup de fatigue sur le plan nerveux. » Voilà une épouse consciente des difficultés de son mari.

● Autre Coupe du Monde. Celle du « Subuteo », petit jeu de salon qui a vu la victoire en finale de M. Rietveld (professionnel) sur M. Dent par 2 buts à 1. D'autre part, le Français Botton a battu l'Américain Olsen par 1 but à 0.

● L'un des moments les plus amusants du match pourtant assez triste Uruguay-Bulgarie, fut le comportement de l'arbitre anglais, M. Taylor. Non seulement il fut excellent mais à la suite de la blessure de l'Uruguayen Garisto, il emmena tout simplement le joueur sur la touche bien qu'il y ait une trentaine de mètres à effectuer. Il est vrai que M. Taylor est bâti en hercule, ce qui sert toujours, même à un arbitre.

● L'entraîneur uruguayen Roberto Porta a affirmé : « Cela fait 43 ans que je m'occupe de football et je n'ai jamais vu l'Uruguay jouer aussi mal en première mi-temps. »

● Luis Cubilla devait effectuer sa rentrée en deuxième mi-temps mais au moment de pénétrer sur le terrain alors que le numéro du joueur apparaissait sur le carton orange, Mazurkiewicz fit signe, sur la touche, qu'il ne fallait pas qu'il rentre : en effet, à la suite de la blessure de Garisto, c'est un autre joueur de la défense Masnik qui effectua sa rentrée.

4

● S'il faut en croire des échos que nous avons relevés dans un journal allemand, c'est l'attaquant argentin Ayala, qui a les plus longs cheveux de tous les participants à la Coupe du Monde 1974. Ayala est suivi de près par son compatriote et ami Heredia, qui joue comme lui à l'Atletico Madrid. Comme quoi, on peut vivre en Espagne et ne pas porter les cheveux courts.

● La veille du match Pologne - Argentine, l'entraîneur sud-américain Cap avait confié aux journalistes italiens qui lui avaient rendu visite : « Vous verrez, notre équipe est parmi les plus fortes. Nous avons en effet notre Rivera avec Babington, notre Fachetti avec Wolff et notre Riva avec Kempes. Et d'ailleurs, du moment que le Brésil est déjà mal en point, s'il y a une équipe d'Amérique du Sud qui peut aller jusqu'au bout, ce sera la nôtre... »

● Le joueur de milieu de terrain Vorbe joue toujours les bas baissés à la manière de Joseph Bonnel, pour la simple raison qu'il a trop chaud. Il ne remonte ses bas que lorsqu'il fait trop froid.

● Lorsqu'on lui demanda ce qu'il pensait du match d'ouverture disputé à Francfort entre la Yougoslavie et le Brésil, Michels répondit immédiatement : « Ce n'est pas parce que le Brésil a été tenu en échec qu'il faut considérer ce résultat comme le début d'un éventuel déclin du Brésil. C'est du moins mon opinion que je fonde sur trois arguments : la solidité de la défense brésilienne que j'estime peut-être supérieure à sa devancière, ensuite, le danger quasi permanent que font peser les contre-attaques menées le plus souvent par Jairzinho. Enfin, la grande qualité de l'équipe de Yougoslavie que je considère personnellement comme l'un des grands outsiders de la Coupe du Monde, voire l'un des favoris. »

● Miguel Munoz, l'entraîneur du Real Madrid, était l'un des spectateurs intéressés du match Uruguay-Bulgarie. Toujours aussi aimable et souriant, il nous dit : « Je crois en la victoire de l'Allemagne, mais évidemment l'Italie et la Hollande ne sont pas à négliger. Même la Pologne qui semble en excellente forme. Il y a toujours dans une Coupe du Monde un outsider qui est plus en forme que certains champions plus chevronnés. Quant à son avenir, Miguel Munoz nous dit simplement : « On verra bien. »

● A Murrhardt, la délégation polonaise compte une bonne demi-douzaine d'entraîneurs. Il y a évidemment Gorski et ses proches adjoints, Breislau et Gmoch. Breislau, qui parle un excellent français, nous a confié qu'il était là pour son propre plaisir. D'autre part, un collègue d'entraîneurs de clubs est sur place. C'est le responsable technique de Gornik, Wieszorek, qui en est le chef. A signaler que Wieszorek est un peu comme chez lui à Murrhardt puisque son fils figure parmi les 22 sélectionnés polonais.

● La délégation argentine continuera finalement à habiter le luxueux hôtel l'hébergeant à Sindelfingen et où les joueurs affirmaient être gênés par le bruit du trafic s'écoulant sur une route à grande circulation passant à proximité. Les « fourriers » délégués à la recherche de nouveaux quartiers n'ont pu trouver d'établissement comparable dans la région.

● Henri Skiba, qui était cette saison l'entraîneur de l'équipe d'Angoulême avait chargé Claude Legros de lui avoir des billets pour l'Italie-Haïti.



RENCONTRE

PERFUMO l'Argentin et MAZZOLA l'Italien. Le premier n'en est pas revenu de voir le second ainsi accourré. On le comprend. (Associated Press.)

LA VERITE SUR LES PRIMES ITALIENNES

FRANCFORT. — Le président de la Fédération italienne Artemio Franchi, a démenti énergiquement les chiffres considérables des primes promises à ses joueurs en cas de succès. En Coupe du monde, il est question, à en croire nos confrères italiens, de sommes s'échelonnant de 36.000 à 216.000 F par joueur, selon que l'Italie se qualifierait pour le deuxième tour, ou serait championne du monde !

Franchi m'a déclaré : « Ces chiffres sont faux. Pour la bonne raison que jamais la Fédération italienne n'a fixé à l'avance les primes qui seraient payées aux joueurs. J'ai toujours pensé que ce procédé n'était pas bon, car il donnait l'impression que les internationaux n'obéissaient qu'à la tentation de l'argent, et que le football avait ses barèmes, comme une industrie ou un commerce. »

« Naguère, poursuit Franchi, nous ne donnions à nos sélectionnés qu'une médaille d'or pour leur participation à un match international. Nous avons tenu bon, les derniers sans doute, jusqu'au jour où nous avons dû faire comme tout le monde et donner des primes. »

« Mais ces primes, du moins, je tiens essentielle-

ment à ce qu'elles ne soient pas rationalisées et prévues d'avance. Les joueurs savent qu'ils seront récompensés en fonction de la valeur de leur performance. Ils me font confiance, sans jamais réclamer. Et j'ai même le sentiment que les joueurs de l'actuelle Squadra paieront pour être sélectionnés. »

« C'est ainsi que Fachetti, lorsqu'il fut écarté de la sélection en 1971, me téléphonait très régulièrement pour me dire qu'il travaillait d'arrache-pied, se levait à 6 h 30 pour s'entraîner seul et était décidé à mériter coûte que coûte, son rappel. Je pourrais également donner l'exemple de Burgnich, de Mazzola, de Riva. »

« En 1970, après notre finale de Coupe du monde, c'est moi, et moi seul, conclut Franchi, qui ai décidé du montant de la prime exceptionnelle à accorder à nos joueurs pour une performance vraiment extraordinaire. On a écrit qu'ils avaient touché chacun 20 millions, 15 millions ou 12 millions de lires. Je n'ai jamais révélé le véritable chiffre. Je puis vous le confier aujourd'hui : chaque joueur a eu 8 millions de lires (60.000 F) de prime. Je ne pense pas que ce soit excessif. »

● Beaucoup d'observateurs ont pu s'étonner de la mise à l'écart de l'avant centre argentin Hector Yazalde, qui vient de battre un fameux record en Europe en inscrivant 46 buts dans la saison pour le compte du Sporting de Lisbonne. Mais les 46 buts de Yazalde ne doivent pas valoir davantage, bien au contraire, que les 23 buts de Chinaglia en Italie et ce sont d'ailleurs les responsables argentins qui ont dit : « Yazalde n'est pas bien brillant en ce moment. Pour un peu, si c'était possible, on le renverrait à la « casa ». »

● Les journalistes argentins recherchaient un prétexte bien commode pour expliquer leur défaite contre la Pologne. Ils ont en effet tout mis sur le compte du gardien Carnevali en disant que si l'on avait changé le portier, l'Argentine aurait gagné 2-1. Cela reste d'autant plus à démontrer que la Pologne, avec un tout petit peu de chance, aurait pu mener 5-0 au bout d'une heure. Mais on est latin ou on ne l'est pas...

● Casimir Gorski, le commissaire technique polonais affichait un air satisfait après la victoire sur les Argentins : « Le match s'est déroulé conformément à nos plans, a-t-il remarqué. Et pourtant, au départ, nous étions paralysés par l'appréhension, pourquoi ? Tout simplement parce que nous vivions dans la hantise de jouer un match au couteau. Nous avions d'autant plus peur des provocations argentines que nous ne sommes pas du tout faits pour répondre à de telles choses. Mais je suis heureux de constater que les Argentins se sont finalement conduits comme des gentlemen. Peut-être que notre début en fanfare les a décontenancés sur tous les plans. »

● Vladislav Cap, sélectionneur argentin, a confondu tout simplement Riva et Mazzola. C'est pour cette raison qu'il a beaucoup étonné les journalistes après le match en leur disant qu'à son avis le meilleur Italien avait été Riva. Il fallut lui rappeler que Riva était numéro 11 et non numéro 7 pour que Cap revienne sur son erreur.

● Tout au long du match Pologne-Argentine, l'importante chorale des supporters polonais n'a pas cessé de s'agiter et, après avoir brandi force drapeaux et banderoles, elle a entonné un refrain à la gloire de ses héros sur un air célèbre espagnol : « Arriba Polonia ! »

● Valcareggi, le sélectionneur italien, est resté imperturbable quand on lui a dit que son équipe avait très mal joué.

« Ecoutez, a-t-il répondu selon sa bonne habitude, nous totalisons 3 points pour 2 matches. Que voulez-vous de plus ? ». Evidemment, avec de tels raisonnements, on peut aller loin.

● Les conférences de presse d'après match au Neckarstadion sont toujours aussi confuses. Les interprètes comprennent mal ce qu'on leur demande et traduisent de façon encore plus discutable. Cela soulève à chaque fois un tollé de la part des journalistes venus de tous les horizons, comme quoi l'improvisation est un mot pour ainsi dire « kaputt » au royaume de l'organisation.

● Antoine Sirvente, l'ancien président de Toulon, qui est l'ami de longue date des joueurs et dirigeants argentins, avait prévu de rentrer en France aussitôt après le match Italie-Argentine. Mais comme la sélection sud-américaine n'est pas encore hors course, il a décidé de prolonger son séjour à Sindelfingen.

● Parmi les spectateurs intéressés au match Italie - Argentine au Neckarstadion, il y avait les Nantais Henri Michel et Angel Marcos qui étaient depuis trois jours dans la région et qui se réjouissent de voir que leur camarade de club Bargas figurait finalement sur la liste des remplaçants argentins.

● Giorgio Chinaglia, le grand éliminé de l'équipe d'Italie, a dit après le match nul de Stuttgart : « Ma foi, peut-être qu'on ne me fera pas rentrer tout de suite à la maison. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ». Chinaglia, rappelons-le, a été formé à l'école britannique, ce qui explique peut-être sa philosophie.

● Le père de Vorbe, ancien président de la Fédération haïtienne, et qui eut la joie de voir l'équipe se qualifier pour la Coupe du Monde sous sa présidence, est venu à Munich encourager son fils et en a profité pour acheter un chien berger allemand.

● A un journaliste qui lui demandait insidieusement s'il allait rappeler le Romain Chinaglia, pour le match contre la Pologne, Valcareggi, toujours aussi secret a rétorqué : « Vous me connaissez assez pour savoir que je ne vais tout de même pas vous communiquer la composition de l'équipe trois jours avant la rencontre ! »



Classement :	Pts	Vict.	Déf.	Nuls	Pour	Ctre
1. Pologne	4	2	0	0	10	2
2. Italie	3	1	0	1	4	2
3. Argentine ..	1	0	1	1	3	4
4. Haïti	0	0	2	0	1	10

Dimanche 23 juin

A Munich : Argentine - Haïti (16 h).
A Stuttgart : Pologne - Italie (16 h).

Victor PERONI et Victor SINET

POLOGNE - HAÏTI

STADE : Olympiastadion de Munich.

RESULTAT : Pologne bat Haïti 7-0 (5-0).

TEMPS : Beau temps, un peu frais.

SPECTATEURS : 20.000 environ, assez passionnés.

ARBITRAGE : Bon arbitrage de M. Govindasamy Suppiah (Singapour), clairvoyant et sobre. 7 sur 10.

INCIDENTS : Avertissement à Bayonne.

NOTE : 8/10, bien qu'il soit difficile de noter un match si déséquilibré.

BUTS : 16' : Lato marque sur passe de Szymanowski.

18' : Deyna marque de la tête sur corner de Gadocha.

20' : Szarmach marque de la tête sur corner tiré par Gadocha.

30' : Gorgon marque sur coup franc de 25 m.

34' : Szarmach marque sur passe de Lato.

50' : Szarmach marque une nouvelle fois de la tête sur corner de Gadocha.

85' : Gadocha marque sur passe de Szarmach.

PHYSIONOMIE : Ce match fut joué sur des chapeaux de roues, car à peine étions-nous arrivés à la 30' minute de la rencontre que les Polonais menaient déjà par 3 à 0.

POLOGNE : Tomaszewski 4 - Szymanowski 4, Gorgon 4, Zmuda 4, Musial 4, Maszczyk 4, puis Cmikiewicz (70'), Deyna 5 - Kasperczak 4, Lato 5, Szarmach 6, Gadocha 5.

HAÏTI : Francillon 4 - Bayonne 3, Nazaire 3, Vorbe 4, Auguste 4 - Antoine 3, G. François 4 - Désir 3, Barthelemy 4, puis André (35') 4, Sanon 5, Roger Saint-Vil 3 puis Racine (46') 3.

ARGENTINE - ITALIE

STADE : Neckarstadion de Stuttgart.

RESULTAT : Argentine et Italie 1 à 1 (1-1).

TEMPS : très belle soirée.

SPECTATEURS : 75.000 dont 50.000 tifosi.

ARBITRAGE : M. Kasakov (U.R.S.S.). 8 sur 10. Sobre, sérieux, autoritaire.

INCIDENTS : avertissements à l'italien Benetti (47') pour jeu dangereux et à l'argentin Babington (54') pour fautes de main répétées.

NOTE : 4 sur 10.

BUTS : 19'. Après avoir récupéré la balle dans l'axe central du terrain le blond Babington élimina Capello et fit une ouverture très précise en direction du petit Houseman qui s'était déplacé sur le côté gauche. Dans sa foulée, ce dernier, malgré l'intervention de Benetti, exécuta une reprise admirable qui ne laissa pas l'ombre d'une chance à Zoff.

34' : l'égalisation italienne s'opéra dans des conditions assez stupides en ce sens que Carnevali n'aurait pas été inquiété si Perfumo n'avait cherché à s'interposer au tout dernier moment sur un centre de Rivera.

PHYSIONOMIE : pendant la première demi-heure et conformément aux prévisions, l'équipe d'Argentine qui avait tout intérêt à faire le jeu et à attaquer, occupa en permanence le camp adverse.

En seconde mi-temps, les Italiens s'enhardirent quelque peu sous l'impulsion d'un Mazzola très percutant, mais Rivera et Riva n'étaient pas dans un bon jour et le spectacle sombra peu à peu dans la monotonie.

ITALIE : Zoff (4) - Burgnich (4), Spinosi (3), Morini (4) puis Wilson (65'), Facchetti (4) - Benetti (4), Capello (3), Rivera (2) puis Causio (65'), Mazzola (5) Anastasi (3), Riva (2).

ARGENTINE : Carnevali (4) - Wolff (4) puis Glaria (60') (3), Perfumo (2), Heredia (4), Sa (3) - Telch (4) Houseman (6), Babington (5) - Ayala (3), Yazalde (3), puis Chazareta (77') (3), Kempes (3).

La Pologne et Szarmach le cœur en fête

MUNICH. — Cette équipe polonaise fait, décidément, ce qu'elle veut, avec toute l'obstination souriante et silencieuse qui est la marque de l'extraordinaire volonté et détermination des pays de l'Est.

Dès que les Polonais, qui sont maintenant qualifiés, eurent lancé leur bombe atomique sur le monde du football en éliminant l'Angleterre, l'opinion publique leur demanda immédiatement un peu plus.

Ce qui d'ailleurs n'était pas sans inquiéter l'entraîneur, le pondéré et silencieux Casimir Gorski qui pense que les publics sont toujours beaucoup trop exigeants, mais qu'il faut, de toute façon, bien essayer de les satisfaire. C'est pourquoi Gorski s'était bien promis de tenter de faire passer à son équipe le premier tour de ce tournoi final du championnat du monde. C'était le but avoué en se rendant à Munich, là où les Polonais continuèrent de s'entraîner sérieusement, provoquant même la grande surprise de la première journée, en balayant l'équipe d'Argentine dont ils s'étaient fait d'ailleurs un peu un monde, cette équipe d'Argentine qui vient de tenir l'Italie en échec.

« C'était de ce match dont tout semblait dépendre », me disait Gorski qui aurait été plus rassuré s'il avait pu compter sur Lubanski, la grande vedette des Polonais jusqu'à sa blessure au genou qui le fit rentrer dans l'ombre et renoncer au championnat du monde.

Gorski s'attendait à ce forfait. Il avait déjà pensé à la succession et c'est ainsi qu'il finit par titulariser André Szarmach grand garçon blond de 23 ans, qui d'ailleurs faisait partie de l'équipe des Espoirs qui, au mois d'avril dernier, était allée à Haïti affronter l'équipe haïtienne. Szarmach,

qui se déchaîne à l'entraînement où les Polonais semblent prendre un véritable plaisir à essayer les meilleures combinaisons possibles et cherchent toujours à améliorer leur vitesse, va-t-il devenir, comme Lubanski, une sorte de « complice idéal » pour Deyna ? Peut-être bien, puisque le voilà déjà à la tête de quatre buts en deux matches pour ce championnat du monde.

Pour l'instant, il est bien dans la ligne de Lubanski et finalement mercredi soir il fit un match d'une très grande efficacité, d'une grande sûreté et il est maintenant presque sur le même plan avec ses longs cheveux blonds, sa tête d'oiseau de proie que le grand bonhomme de cette équipe, Kazimierz Deyna, du Leggia de Varsovie, celui qui élimina Saint-Etienne de la Coupe d'Europe des Clubs alors que tout le monde pensait déjà à la victoire stéphanoise. Deyna a certainement trouvé là, grâce au flair de Casimir Gorski, le complément idéal qu'il avait du temps de Lubanski.

Deyna, ancien mécanicien, maintenant moniteur de football et qui restera, sans aucun doute, dans ce milieu lorsqu'il raccrochera, a pour l'instant 27 ans, c'est-à-dire finalement l'âge de la pleine maturité pour un grand milieu de terrain. Or, il nous l'a encore démontré, mercredi soir, c'est bien un grand milieu et un grand meneur d'hommes. Son modèle, c'est Netzer, actuellement très discuté en Allemagne au point qu'il reste sur la touche. D'ailleurs, il a été évidemment très surpris que celui-ci ne trouve pas place dans une équipe allemande qui, jusqu'alors, en dépit de commentaires bienveillants, n'a pas semblé tellement conquérir tous les observateurs, si ce n'est la presse allemande.

Deyna s'est pleinement révélé lors des

derniers Jeux Olympiques de Munich en marquant les deux buts qui ont battu la Hongrie, lors de la finale du Tournoi de football, mais ce succès, même s'il en éprouvait beaucoup de joie, n'allait pas pour autant le rendre euphorique car, disait-il, il y a quand même une certaine différence entre le tournoi olympique et les « superprofessionnels » que nous avons à affronter dans ce tournoi final de la Coupe du Monde.

Il avoue qu'il ne s'attendait quand même pas à ce que l'Argentine plie si rapidement. Pourtant, le retour des Argentins fut terrible, mais tardif. Contre Haïti, ce n'était pas du tout pareil. Là, on ne peut parler de superprofessionnels et d'ailleurs les Polonais, sous la conduite de Deyna rayonnant, se sont pratiquement promenés devant ces cendrillons de la Coupe et le match avait déjà pris tournure dès la trentième minute de jeu.

En seconde mi-temps, il y a beaucoup à parier que l'équipe de Pologne, tout en faisant circuler le ballon très joliment, n'a pas cherché à tellement augmenter la marque, se contentant de deux buts seulement alors qu'elle en avait mis cinq en première mi-temps.

De toute façon, les Polonais voulaient quand même jouer à fond devant Haïti comme les Yougoslaves n'ont pas manqué de le faire devant le Zaïre et aujourd'hui Gorski, très heureux, pense qu'il n'a plus qu'à faire un match nul contre l'Italie pour venir au premier rang de ce premier tour qu'il s'était bien juré de passer. Mais gageons que s'il parle d'un simple match nul, il pense volontiers à une victoire sur l'Italie. En effet, maintenant, le but de la Pologne est de terminer ce premier tour sur trois victoires. — V. S.

Francillon en pleurs

MUNICH. — Cette équipe de Haïti qui avait enthousiasmé le public contre l'Italie l'a quelque peu déçu mercredi soir devant la Pologne. En effet, les Polonais n'entendent pas musarder dans cette Coupe du Monde et ils ont réglé leurs comptes aux Haïtiens en deux coups de cuillère à pot. Pourtant, pendant tout le match, les Haïtiens furent constamment soutenus par un public de Munich qui les avait adoptés d'emblée et qui ne se fit pas faute de les encourager à chaque tentative déclinée en direction des buts polonais.

Il y avait quand même, mercredi soir, un joueur assez malheureux, et peut-être plus malheureux que les autres, dans le camp haïtien. En effet, outre Francillon, qui concéda sept buts alors que samedi il avait été le héros de la rencontre contre l'Italie, il y avait aussi Emmanuel Sanon, buteur de cette équipe haïtienne. Emmanuel Sanon multiplia toutes les tentatives pour essayer de tromper la défense polonaise, mais ne put y parvenir. Il eut pourtant beaucoup de mérite de ne jamais baisser les bras jusqu'à l'ultime minute de cette rencontre, assez déséquilibrée dès la première demi-heure de jeu.

Sanon, à la vérité, n'est pas tout à fait un inconnu pour les jeunes joueurs français qui ont participé à la mini-coupe du monde puisqu'il opérait dans l'équipe de la Conca-caf. Il garde d'ailleurs de cette époque une profonde admiration pour Georges Bereta, pour Marius Trésor et, comme c'est un garçon aimable et qu'il s'adresse à un journaliste français :

« Bargas, aussi, m'a fait impression. Bien sûr il n'est pas français, mais il joue à Nantes. »

Ce qui frappe, chez ces joueurs, c'est la pureté de leur français. Certes, c'est la langue officielle, mais on en connaît chez nous certains qui l'écorchent avec une superbe aisance. Ici, rien de tel. Ce sont des garçons qui s'expriment avec un naturel et une courtoisie, un esprit de syntaxe assez remarquables. Et bien entendu, sans



Francillon l'image du désespoir

demandier le moindre argent, puisque aussi bien ils sont amateurs !

Et même mercredi soir, après la lourde défaite, ils gardaient toujours leur courtoisie habituelle. Pourtant il s'était passé un drame avant ce match contre la Pologne. Haïti n'avait pas besoin de cela car les Polonais étaient suffisamment forts sans bénéficier d'un fait psychologique indépendant d'ailleurs de leur volonté. En effet, on connaît l'histoire de doping qui mit à l'écart Jean-Joseph. Jean-Joseph était un des meilleurs défenseurs de Haïti. Ayant été convaincu de doping, il fut expulsé de l'équipe et a d'ailleurs regagné son pays. C'est peut-être cette affaire, dont les journaux allemands firent grand cas, qui traumatisa l'équipe haïtienne qui s'est présentée devant la Pologne diminuée physiquement et moralement. Ce n'est pas une

excuse que cherche là son entraîneur, Antoine Tassy, mais simplement une constatation qu'il fait.

« La Pologne est une bonne équipe mais nous n'aurions jamais perdu sur un tel score — le premier de cette importance que l'équipe d'Haïti ait jamais concédé — si nous avions pu nous aligner dans une parfaite tranquillité d'esprit. »

Et Sanon qui fit tout pour essayer de sauver l'honneur va maintenant, après le dernier match contre l'Argentine, rentrer avec ses camarades puisque aussi bien l'équipe haïtienne est éliminée et il pourra se marier comme il en avait l'intention après la coupe du monde, mais une coupe qu'il pensait peut-être un peu plus joyeuse. Ensuite, il pense passer professionnel.

V.P.

Houseman, "le loquito" de quoi devenir fou

STUTTGART. — Jamais les données n'avaient paru aussi claires : une Argentine tenue d'attaquer pour éviter l'élimination dès le deuxième acte et une Italie qui avait toutes les raisons, elle, d'attendre, de voir venir. La lutte s'annonçait, certes, impitoyable, âpre, voire émaillée de ces irrégularités dont les deux équipes sont parfois prodigieuses. Mais, enfin, elles nous promettaient tout de même de chaudes émotions.

Il en fut ainsi pendant la première demi-heure et cela aurait pu durer davantage sans l'heureux coup de dé qui sauva la Squadra à la 34^e minute.

Dans un premier temps, elle avait pourtant fait plutôt piètre figure, cette Squadra, vieillissante et angoissée, qui faisait même monter le rouge de la confusion au front de ses innombrables « tifosi » accourus par masses compactes. Sa prudence ressemblait à un refus de combattre. Son catenaccio, qui fonctionnait à la va-comme-je-te-pousse, se brisa quand Facchetti en personne d'ordinaire si chevaleresque multipliait les fautes sur l'homme.

« Que voulez-vous, allait expliquer plus tard Valcareggi, nous sommes tombés sur une Argentine d'exception, telle qu'elle n'était jamais apparue jusqu'alors, même dans ses matches de préparation. Malgré tout, les attaquants de pointe sud-américains sont rarement parvenus à se mettre en position de tir, de sorte que tout aurait été pour le mieux sans ce diable de Houseman. Voilà un « ragazzo » qui n'avait jamais joué plus d'un demi-match à la fois et que les Argentins eux-mêmes tiennent pour un fantasiste, mais il se trouve que devant nous, Houseman a joué le match de sa vie. Tout a, finalement, tenu à ce facteur imprévisible et j'avoue que ce petit bonhomme m'a fait passer des

sueurs dans le dos. Pour le reste, vous avez vu que malgré un Rivera déficient et un Riva peu dangereux, nous avons contenu sans trop de difficulté l'assaut argentin.

C'est si vrai qu'en seconde mi-temps, nous avons dû prendre pas mal d'initiales, Mazzola ayant même manqué d'un souffle la réalisation d'un but superbe qui aurait été le juste couronnement de sa magnifique partie.

En attendant, nous totalisons 3 points pour 2 matches. Alors... »

Ce raisonnement du sélectionneur transalpin serait assez logique s'il ne cherchait pas à passer ostensiblement sous silence d'une part les insuffisances criantes de son équipe, et d'autre part l'incroyable réussite qui valut à la Squadra d'égaliser au moment où elle semblait aller à vau-l'eau. Jusqu'à la 43^e minute, donc, les Argentins qui avaient annoncé la couleur et qui ne risquaient pas de se trouver confrontés au terrible problème de rythme que leur avaient posé les Polonais, firent le jeu comme on pouvait le prévoir.

Alors, le spectacle valut d'autant plus le coup d'œil qu'à l'origine de tous les mouvements de la formation sud-américaine on retrouvait invariablement deux garçons qui, au départ de cette Coupe du Monde étaient loin d'avoir la réputation d'un Brindisi, d'un Ayala ou d'un Perfumo. L'un est blond, costaud et tout de même assez connu. Il s'appelle Babington. L'autre est petit, râblé, vif comme l'éclair et adroit comme un singe. Il répond au nom de Houseman. René Houseman.

L'entente parfaite entre les deux joueurs du milieu qui mirent complètement sous l'éteignoir Rivera et Capello, ne fut pas pour surprendre l'entourage argentin, puisqu'ils appartiennent en temps normal au même club : Huracan de Buenos Aires.

Houseman : drôle de nom pour un Argentin, mais quelle classe, quel culot... Le but merveilleux qu'il inscrivit d'une magistrale reprise en pleine course, sur une ouverture non moins admirable de son compère Babington en fut la plus parfaite illustration :

« Oui, mais soupirez-il au retour à Sindelfingen, beaucoup plus tard, il y a eu un but stupide de la 34^e minute, qui a tout gâché et qui a d'ailleurs fait sombrer le spectacle. C'est terrible. »

Le fait est que la malencontreuse intervention de Perfumo — déjà peu heureux contre les Polonais — trompant son gardien Carnevali, alors que Benetti venait de perdre le contrôle du ballon, fut une péripétie trop bête que la suite des événements rendit encore plus regrettable. Le pauvre Perfumo, du reste, en était malade. Mais que pouvait Houseman, lui qui ne renonça jamais, essayant jusqu'au bout de renverser une seconde fois la vapeur ? Quand il arriva à Sindelfingen, au début de la semaine écoulée, René Houseman ne nourrissait guère d'ambitions personnelles, et tout porte d'ailleurs à croire que son séjour en Allemagne aurait été une simple villégiature, si Miguel Brindisi, l'étoile N° 1 d'Argentine, n'avait complètement raté son entrée devant les Polonais.

Miguel Brindisi n'était pas dans de bonnes dispositions physiques et morales, et comme cela allait beaucoup trop vite en face, il fut, comme la plupart de nos camarades, cueilli à froid, rappelle symboliquement Houseman.

Toujours est-il que cette défaillance imprévue permit à l'enfant des faubourgs de Buenos Aires de faire son apparition sur la grande scène et l'on avait d'ailleurs remarqué que dès le début de la seconde mi-temps, l'équipe argentine se laissa

moins surprendre par la vivacité adverse. Ce qui n'était alors qu'une impression est devenue une vraie confirmation mercredi soir, de la manière éclatante que l'on sait. Une manière dont les Italiens faillirent bien ne pas se remettre.

Il est toutefois vrai, comme l'a souligné Valcareggi, qui connaît bien son sujet, que Houseman passe même auprès des siens, pour un homme surprise.

« Avec lui, on ne sait jamais ce qui va se passer », nous a confié notre vieille connaissance Hector Rial, qui n'ignore rien de ses qualités et de ses défauts.

Il faut dire que de par ses origines, Houseman est un curieux petit personnage. Ce gamin de 1 m 67, qui doit peser 63 kg tout mouillé, est né, en effet, dans un bidonville à Buenos Aires et il ne serait pas sorti du ruisseau s'il n'avait pas été doué d'instinct pour le football. Comme tant de joueurs de son pays, il fut découvert tout à fait par hasard, un jour qu'il tapait dans un chiffon quelque part dans le « Potrero », c'est-à-dire dans une rue. Quelque temps après, il était titulaire au sein de l'un des plus grands clubs de la grande cité, Huracan, club auquel appartiennent quelques autres sélectionnés argentins actuels, non seulement Babington, mais aussi Carrascosa, sans oublier Miguel Brindisi en personne.

A Buenos Aires, où il fut donc repéré tout à fait par hasard par l'entraîneur Luis César Menotti, René Houseman a la réputation d'un petit fou, aussi bien dans la vie que sur le terrain, on l'appelle d'ailleurs « El Loquito ».

Mais, en attendant, pour ses grands débuts européens, c'est bien lui qui a failli rendre fous les Italiens.

Et peut-être bien qu'il en étonnera d'autres. — V. S.

Mazzola le faux vieux

STUTTGART. — Valcareggi entraîne une équipe sur qui les événements ne semblent pas avoir de prises. Les nombreux confrères italiens qui tentèrent de le forcer dans ses derniers retranchements, après le match Italie-Argentine, en ont été pour leurs frais.

Valcareggi, subtil, ne dira ou ne fera jamais rien qu'il n'ait déjà dit ou fait ! Ainsi ne saura-t-on pas avant dimanche si, après Chinaglia, éliminé pour indiscipline, Gianni Rivera sera à son tour écarté pour un motif beaucoup plus simple et qui avait déjà fait couler beaucoup d'encre au lendemain du dernier match de préparation à Vienne, le 8 juin dernier, et qui aura été l'une des grandes surprises de la soirée au Neckarstadion : son inaptitude de plus en plus criante à soutenir le rythme d'un match international.

Pendant de longues années, le stratège du Milan AC avait été l'une des pièces maîtresses incontestées de la Squadra avec celui qui fut longtemps son frère ennemi, Sandro Mazzola. Malgré leur style dissemblable, en dépit même de leur mésestimation, les deux hommes apportaient quand même quelque chose à la Squadra ; mais Rivera n'a pas encore 31 ans alors que Mazzola lui, marche allègrement sur ses 32.

Mais la métamorphose ne s'est pas opérée de la même façon pour les deux célébrités du football milanais. En ce sens que Rivera, le grand seigneur, s'est, petit à petit, alourdi au point de ne plus pouvoir soutenir la moindre cadence alors que Mazzola, lui, demeure un joueur encore capable d'accélérer, de changer de rythme, de pratiquer un football de mouvement à la fois vif et précis. Toute la différence est là, même à présent, il est bien clair pour tous les observateurs, que des deux, c'est Mazzola qui reste le seul, indiscutablement.

C'est d'autant plus appréciable pour nous, journalistes, que Sandro est un garçon à la fois mesuré et avenant qui, sans se laisser aller à des déclarations trop sonores, a toujours su faire la part des choses. Ainsi, disait-il à propos de son vieil adversaire, après sa mauvaise sortie contre les Argentins :

« Ce n'est tout de même pas à moi de porter un jugement sur le remplacement de Rivera. D'une part, parce que je me garde toujours de critiquer un camarade, ensuite, parce que sur le terrain, on a rarement

une vision idéale du jeu dans son ensemble. Et puis, vous savez que de telles choses ne sont pas le genre de la maison... »

Pourtant, cette saison qui s'achève n'a pas été particulièrement faste pour celui qui peut se targuer d'être l'un des plus glorieux fils de champion, d'avoir même été le seul à dépasser son père — le regretté Valentino Mazzola, disparu lors de la catastrophe aérienne de Superga — dans la gloire.

Il avait, en effet, été nommé capitaine de l'Inter à la suite du départ pour Gênes de celui qui fut pendant longtemps son concurrent le plus direct sous le maillot « Nerazzurro », Mario Corso, l'homme au pied gauche de charme. Malheureusement, tout devait aller de travers pour l'Inter et pour son entraîneur Helenio Herrera revenu en Lombardie après une longue escapade qui ne lui avait rien rapporté, à Rome.

Il est vrai que pour Mazzola, comme pour H.H., comme pour Facchetti et Burgnich, ce n'était plus le grand Inter de la belle époque, celui qui avait fait école et qui s'était adjugé par deux fois la Coupe d'Europe des clubs. Cet Inter-là était mort depuis longtemps, comme était enterré dans la nuit des souvenirs un certain petit Mazzola qui marquait but sur but et qui était considéré comme l'enfant prodige de Milan, alors qu'il avait à peine une vingtaine d'années.

Aujourd'hui, Sandro Mazzola est un homme mûr qui sait ce que le football lui a apporté et qui s'efforce toujours, en vrai professionnel qu'il est, de donner le meilleur de lui-même. Faute d'avoir réussi en dernier lieu avec l'Inter — cet Inter qui lui permettra de retrouver l'an prochain son vieil ami Luis Suarez nommé entraîneur à la place de Herrera — fort aussi d'avoir pu réaliser une grosse opération financière sous la forme d'un échange avec le Napolitain Juliano (il en fortement question au cours du stage de la Squadra à Appiano Gentile), Sandrino, comme on l'appelle, espérait bien se rattraper avec l'équipe d'Italie. A présent, il se montre beaucoup plus circonspect et pour cause : en homme qui sent le football il devine que les gros espoirs que l'on fondait sur la Squadra seront difficilement réalisables.

Il l'avait d'ailleurs laissé entendre dès son arrivée à Ludwigsburg.

« Dans cette Coupe du Monde, avait-il



Mazzola : « Ah ! si j'avais réussi ce but ! »

souligné, il y a beaucoup d'équipes jeunes et pleines d'allant, qui vont sûrement causer des dégâts. Je pense notamment à la Hollande et à la Yougoslavie. Quant à nous, je crains que, malgré notre expérience, nous ne soyons pas aptes à tenir la cadence jusqu'au bout. »

Pourtant, Mazzola aura tout fait pour que l'entrée en matière des « Azzurri » réponde à l'attente de ses innombrables « tifosi ». C'est ainsi que, devant l'Inter, il fut sans conteste le meilleur joueur de son équipe, ce qui n'étonnera évidemment personne et surtout pas ceux (nous en sommes) qui lui reconnaissent depuis longtemps de super-qualités de meneur de jeu ; après quoi, dans des conditions beaucoup plus difficiles, il a encore dominé le lot de ses partenaires mercredi soir, face aux Argentins.

Le spectacle de ce Mazzola qui courait comme un dératé, qui faisait des démarrages foudroyants et qui se permit même en deux ou trois circonstances d'aller jusqu'au bout, tranchait singulièrement avec celui d'un Rivera complètement dépassé et si peu sûr de lui qu'il rata même les choses les plus aisées.

« Evidemment, devait dire Sandro, après la rencontre, nous sommes tous conscients d'avoir fourni un match peu glorieux.

« Nous le regrettons surtout pour nos supporters mais il faut comprendre que le football se fait aussi avec de pareilles péripéties cela ne signifie nullement d'ailleurs que nous devrions mettre nos illusions en berne, car nous avons assez de répondant pour produire, par exemple, dès dimanche contre la Pologne, un tout autre spectacle.

« Et puis, comme dirait Valcareggi, ce qui compte avant tout à un niveau aussi élevé, c'est le résultat et le moins que l'on puisse dire est que, dans l'immédiat, notre actif serait plutôt positif. Mais il n'en reste pas moins, et je serais toujours le premier à l'admettre, que pour convaincre, il nous faudra produire un autre football. »

Un football dont la Squadra serait certes capable si elle le voulait vraiment, mais pour cela, il lui faudrait se libérer du terrible carcan dans lequel le trop conservateur Valcareggi l'a pour ainsi dire emprisonnée de plus en plus et quand bien même possède-t-elle en Mazzola, sûrement à 32 ans, l'un des meilleurs joueurs du milieu qui soit au monde, cela ne se saurait suffire au bonheur de tout un peuple qui espérait naïvement que la Coupe du Monde serait, pour la troisième fois, italienne, cette année.

Espoir qui semble aujourd'hui insensé, à moins que Mazzola... — V. S.

PERSONNAGES HORS SÉRIE

ITALO ALLODI LE RICHELIEU DU CALCIO

(Ferruccio BERBENNI)

L'EQUIPE d'Italie est un petit volcan. Le feu couve sous la cendre. C'est l'histoire qui se renouvelle. Au Mexique, c'était le même état d'esprit. Rivera, vous vous en souvenez, faillit rentrer dans la péninsule avant que la Coupe débute. Mais en Allemagne, la Squadra a un « sapeur pompier » exceptionnel. Il s'appelle Italo Alodi. C'est le chef de l'expédition des Azzurri, un homme racé et sympathique qui travaille comme un diplomate de carrière. C'est pour cela qu'Artemio Franchi, le président de la fédération et Franco Garraro, le président de la Ligue lui ont confié un rôle à la Kissinger. On le compare volontiers, dans le clan des Azzurri, au bras droit de Nixon. Mais il est peut-être plus proche d'un Richelieu que d'un Kissinger. Comme le célèbre cardinal, il travaille dans l'ombre, il influe sur la destinée de l'équipe d'Italie.

Allodi a une main de fer dans un gant de velours. Il sourit aimablement, une sorte d'orgie de sourires. Il a inventé des jeux, des primes, des loteries pour que l'ennui ne flotte pas sur l'hôtel « Mon Repos », à Ludwigsbourg, près de Stuttgart, où les Azzurri sont enfermés dans leur cage d'or.

Manager général dans le sens américain du terme, Italo Alodi est un peu l'âme de la Squadra, car il s'occupe de tout, des loisirs comme des problèmes psychologiques, de la discipline comme des rapports avec la presse, de la cuisine (italienne) comme des relations (téléphoniques) des sélectionnés.

Habillé toujours en azur, Alodi est l'un des Azzurri. Il clame : « Si nous devons discuter, faisons-le entre nous, le soir, à l'hôtel, quand personne ne nous entend. On ne doit pas troubler le climat. C'est essentiel si l'on veut avancer loin dans cette aventure. »

Qui est cet homme devenu si important pour la Squadra ?

Né dans les Alpes, à Siago, en 1929, il descendit de la montagne avec sa famille pour se fixer dans la plaine du Po, à Suzzara. Et à Suzzara il apprit les petits secrets du football. Il joua comme demi et, en 1951, fut transféré dans une équipe du Sud, au nom latin de « Gladiateur », à Santa Maria Capua Vetere, près de Naples. On le transforma en « demi centre ». Il avait une certaine classe et surtout un certain sourire. Il était déjà un bon... diplomate et, tout en jouant, il s'occupait aussi des rapports du club. Il gagnait alors 30.000 liras par mois. Son équipe se classa sixième du Championnat et Italo Alodi, véritable « play boy », mérita le surnom de « Allan Ladd », car il rassemblerait alors beaucoup à l'acteur de cinéma.

Allodi tirait bien des deux pieds, il était fort de la tête. Mais un accident assez grave l'obligea à abandonner la compétition. Il passa à Mantoue où il travailla avec Edmondo Fabbri. En trois ans, les deux amis conduisirent Mantoue de la Troisième Division à la Première,



Allodi (à droite) : l'homme qui a tous les pouvoirs, est aussi le confident des joueurs italiens. Ici, en conversation avec Rivera.

une promotion par saison. Alodi avait trouvé son véritable chemin. Si bien qu'Angelo Moratti, qui voulait renouveler l'Inter en 1960 s'adressa à Alodi.

Italo, devenu secrétaire général du Grand Club Milanais, conquiert des titres, des Coupes d'Europe, des Coupes internationales. En 1968, il aida la Fédération à assurer la réussite en Coupe d'Europe des Nations. En 1968, il passa à la Juventus avec les frères Agnelli, les patrons de la Fiat qui voulaient révolutionner leur équipe. Cette initiation permit à la Juventus d'enlever par Picchi deux titres de champion en trois ans. La main de Alodi appuyée y était pour beaucoup. Et puis, ce fut le transfert de Dino Zoff, le gardien invincible de Naples au Club Turinois. Trois ans d'une cour assidue !

Sonna l'heure de la Fédération. Artemio Franchi avait besoin d'un « alter ego » de grande classe. Le président avait déjà apprécié la classe et la diplomatie du jeune « Richelieu » lors de la Coupe des Nations en 1968, lui proposa de s'occuper de toute l'organisation pour la « guerre d'Allemagne ». Il le fit avec un talent exceptionnel !

On dit dans la Squadra : « Aide-toi Alodi t'aidera ». Il a, en effet, transformé la route de

Munich en autoroute pour Valcareggi et pour les Azzurri. Il faut à tout prix que l'Italie devienne championne du monde. Il dit : « C'est aux joueurs de faire les résultats. Je suis trop âgé, je ne peux pas descendre sur le terrain à la place de Rivera ou de Capello ! Domage... »

Italo Alodi vit en Allemagne des heures très tendues. On l'a vu à Ludwigsbourg jeter son imperméable au loin, pleurer de rage. Ce fut à l'occasion de la visite d'un journaliste anglais, Brian Glanville, au quartier des Azzurri. Glanville avait lancé, il y a quelques mois, de lourdes accusations contre lui dans la presse britannique, écrivant qu'il manipulait les arbitres. Alodi s'écria : « J'ai des amis partout dans le monde du football. Mais je ne suis pas un trafiquant... »

Ce fut le désarroi d'un moment. Alodi a vite retrouvé son sourire à la « Alan Ladd ». Il arrondit les angles entre les joueurs, et donne le moral à ses troupes. Il bavarde avec tout le monde avec une courtoisie extrême. Puis, quand il se réfugie dans sa chambre il réfléchit et il prépare. Oui, un véritable Richelieu préparant les manœuvres, grandes et petites, pour le lendemain. Car il est sûr que la Squadra aura toujours son lendemain.

entretien
avec...
**PETER
SCHNITZER**

« Bientôt le même football à Londres et à Rio »

L'entraîneur allemand, Peter Schnitzer s'est spécialisé dans le football africain, puisqu'il fut entraîneur national du Cameroun et qu'il va maintenant s'installer en Éthiopie.

C'est un excellent observateur et analyste. Ayant participé aux côtés d'Helmut Schön aux stages que suivit la sélection allemande, avant la Coupe du Monde, il a des idées précises sur cette sélection. Mais il a répondu aux questions les plus variées de Jacques Ferran.

● Comment définissez-vous le climat qui règne dans l'équipe allemande ?

« Très bon, malgré tout ce qu'on dit. Schön utilise énormément l'audio-visuel pour établir le dialogue avec ses joueurs. »

La préparation mentale de la sélection subit l'heureuse influence d'hommes tels que Beckenbauer et Muller qui sont restés très simples, très naturels.

J'ai été frappé par la transformation intellectuelle de Beckenbauer. Il est vraiment devenu un « monsieur ».

● Qui commande vraiment, Schön ou Beckenbauer ?

« Schön n'est pas un autocrate. Il ne prend pas de décision sans avoir rassemblé tous les joueurs et leur avoir demandé de s'exprimer. Ensuite, il discute avec Beckenbauer, le capitaine, en tête à tête. Enfin, il tranche seul. »

● Où en est exactement Netzer ?

« Il a souffert à Madrid d'un claquage à la cuisse qu'il a dû mal soigner, en jouant plusieurs mois avec. Dès qu'il a pu quitter l'Espagne, vers la mi-mai, il s'est entraîné durement en pratiquant notamment l'haltérophilie. Physiquement, il était bien, mais il n'explosait plus du tout ! Il courait à longs pas, comme une girafe. Peut-être au Real, a-t-on négligé la préparation de la vitesse. Car il n'a plus aucun jaillissement. Alors est intervenue sa blessure dont on a dit qu'elle était diplomatique. C'est possible. Car elle s'est produite juste au moment où l'on s'est aperçu que Netzer ne pouvait plus jouer le rôle qui lui était dévolu. »

● Et Overath ?

« C'est un peu le même problème. Lui aussi a changé. Devant le Chili, il s'est contenté de petites passes et le plus souvent latérales dans les pieds de ses partenaires, au lieu d'éclairer le jeu et de l'accélérer comme avant. Il s'est blessé alors, lui aussi. Mais s'est-il vraiment blessé. »

● Pourquoi l'Allemagne donne-t-elle l'impression de se chercher ?

Parce que les hommes du Bayern qui forment l'open international de la sélection, recherchent les habitudes de leur club. Ils attaquent par le centre avec Muller comme tête de pont ; si bien qu'une défense bien groupée bloque toutes les offensives. Et les ailiers ont beaucoup de mal à s'intégrer à ce jeu. D'ailleurs, ils n'adressent que des centres mous et aériens qui demandent un effort considérable aux attaquants, au lieu d'envoyer des balles fortes et tendues que la moindre déviation rendrait dangereuses.

● Quelle est votre impression dominante sur le début de la Coupe du Monde ?

« La prudence avec laquelle les favoris ont abordé les premiers matches. Et les efforts des Sud-Américains pour se rapprocher du style européen et trouver une synthèse entre leurs propres qualités et celles des Européens. »

Le résultat est pour l'instant décevant, car tout est devenu rationalisé, automatisé dans le football et la place de l'intuition et de la création est de plus en plus mince. Bientôt, on jouera le même football à Londres et à Rio.

● Le Zaïre que vous connaissez bien, n'a-t-il pas précisément réévalué ses notions d'instinct et de fantaisie ?

« Si, et je m'en réjouis pour ceux qui travaillent en Afrique, l'expansion des Zaïrois devant les Écossais a été une récompense merveilleuse. Mais il faut bien savoir que les joueurs de Vidić ont bénéficié, depuis plusieurs années, des conditions de travail tout à fait exceptionnelles et que tout pourrait facilement s'effondrer. »

Les Zaïrois ont travaillé comme des professionnels. Ils en recueillent les fruits. Même les autres pays d'Afrique ne les rejoindront que s'ils s'astreignent aux mêmes efforts. Je suis sûr que l'équipe du Zaïre, si elle continuait à demeurer ensemble et à affronter les meilleurs, ferait encore des progrès immenses. »

(Recueilli par Jacques FERRAN.)

deux mots
de J.-Ph.
Réthacker
avec...
**MILJAN
MILJANIC**

"La Hollande étalon or"

● Votre première impression sur ce WM après une semaine de compétition ?

Il faut tout d'abord insister sur l'équilibre des valeurs (même si nous avons écrasé le Zaïre dans des conditions tout de même particulières). Les petites équipes ont accompli encore de gros progrès, ce qui démontre que le football est devenu universel et que la place qu'on réserve à tous les continents dans la compétition mondiale est tout à fait logique.

● A quoi attribuer ces progrès ?

D'abord le football est devenu un phénomène social et national, qui a une très grande importance dans tous les pays où il est pratiquement le sport numéro un. Secondo, il y a eu un très gros progrès dans la préparation des équipes. Toutes ont étudié la question et n'improvisent plus. Tertio, il y a également de gros progrès techniques réalisés par les individualités et par les collectivités. Il n'y a plus de différences énormes, toutes savent pratiquer un bon football.

● Parlons maintenant des problèmes techniques.

Pour moi, la Hollande est, à l'heure actuelle, à l'apogée et son football domine tous les autres. Car Ajax et Feyenoord ont su réunir toutes les qualités nécessaires. Les joueurs néerlandais pratiquent un football total, où il y a très peu de spécialistes et où l'occupation du terrain est parfaitement réalisée, que ce soit dans le placement ou dans le mouvement. D'autre part, les Hollandais ont su mettre au point une méthode de pressing copiée du basket, qui a constitué une nouveauté. Enfin, ils ont adapté à leur manière la défense en ligne et l'utilisation du hors-jeu, en pratiquant de façon ultra-rapide la remontée collective des défenseurs. C'est une méthode qui pose d'énormes problèmes aux attaquants adverses. Ils possèdent un joueur hors catégorie, un phénomène : Johan Cruyff, qui, à lui seul, peut faire la différence individuellement et collectivement. Enfin, tous les joueurs hollandais sont des sportifs honnêtes. Sur le terrain, ils ne s'énervent pas et ne se laissent pas aller à des gestes de mauvaise humeur ou au jeu dur. C'est aussi pour eux un avantage.

● Que pensez-vous des Sud-Américains ?

Ils continuent à faire un complexe vis-à-vis de l'Europe et du football européen. Je suis allé au Brésil, on n'a cessé de m'y poser des tas de questions, par référence avec le football de chez nous, ce

*Neeskens la Tempête
(n° 13) tire au but
malgré la tentative
d'interception
du Suédois Nordquist.
Mais la Hollande
ne marquera pas
dans ce match.*



qui démontre à quel point la comparaison préoccupe les Sud-Américains. Cela dit, l'Argentine et l'Uruguay possèdent un lot extraordinaire de footballeurs d'une grande valeur individuelle. Mais ils sont incapables d'exploiter cette richesse naturelle parce qu'ils n'ont pas compris que la discipline, l'organisation et la préparation d'une équipe étaient des notions fondamentales sous tous les aspects. Seul le Brésil a étudié la question, et les résultats ne se sont pas fait attendre. Je crois même que le Brésil est allé un peu trop loin dans la méthode et la rigueur.

● Que voulez-vous dire ?

Je pense qu'il ne faut pas exagérer non plus et accorder au football et à la préparation d'une compétition une importance aussi énorme. Car le joueur est un homme. Il a besoin de voir ses amis, de rester dans son cadre habituel, il a besoin de boire un peu, de se détendre. La concentration, quand elle est excessive, devient néfaste. C'est pour cela qu'avant les matches, vous pouvez voir l'équipe yougoslave à l'hôtel, au milieu de ses supporters,

des amis, très décontractée. Je crois qu'il existe une fatigue cérébrale comme il y a une fatigue physique. Je crois que la concentration dans la solitude et le sérieux finissent par l'exténuer, ce qui peut être dangereux.

● N'y a-t-il pas eu évolution aussi dans la constitution des équipes nationales ?

Avez-vous remarqué en effet comme toutes les sélections ici présentes étaient bâties sur des ossatures de clubs ? L'Ecosse, c'est Leeds et le Celtic ; la Yougoslavie, l'Etoile Rouge de Belgrade ; l'Allemagne de l'Ouest, le Bayern ; la Hollande, Ajax ; le Zaïre, le tout-puissant Mazembe ; la Bulgarie, le C.S.K.A. Sofia. Cela facilite la concentration du travail pour le sélectionneur, les réunions de joueurs et la cohésion de l'équipe.

● Que pensez-vous maintenant de l'arbitrage ?

Les matches sont, en général, très corrects. La F.I.F.A. a voulu renforcer la

répression du jeu dur et elle a eu raison. C'est l'unique solution pour faire progresser le football où il y a tant d'intérêts de tous ordres en jeu. Un seul règlement : que les arbitres ne fassent pas toujours la part des choses entre l'action ou la parole inoffensive et l'intention de blesser ou de faire mal, qui est beaucoup plus grave.

● Un mot, pour terminer, sur le doping.

Bravo pour le contrôle antidoping. Mais j'estime que, dans notre sport qui est collectif et intelligent, il est difficile d'en tirer un usage très efficace. Pour moi, le vrai doping en football, c'est le doping psychologique qui se traduit par l'argent ou par l'ambiance émotionnelle créée par les supporters, par le public ou par l'entraînement national. Mais cela peut avoir des conséquences parfois néfastes si les joueurs s'énervent et perdent leur contrôle devant l'importance de la tâche qu'on leur impose. Je crois beaucoup plus dans le talent et le travail, qualités naturelles qui — je l'espère — feront triompher le bon football dans ce WM.

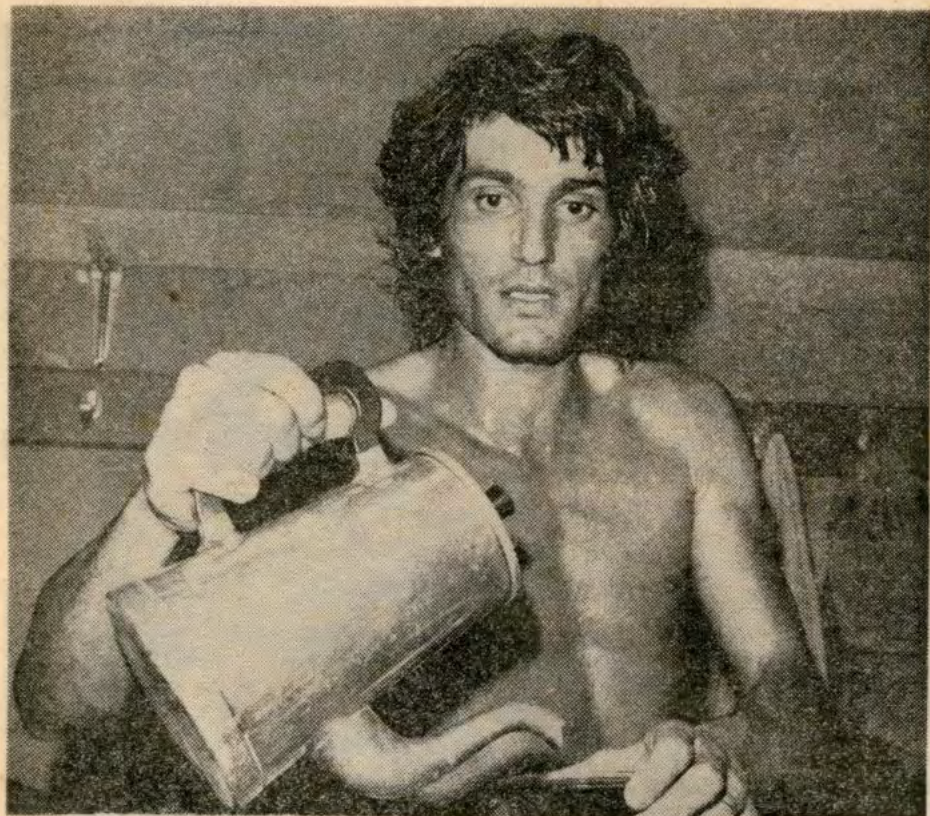
SUR VOTRE PETIT ÉCRAN

Michel DRUCKER
Michel DHREY
et Jean RAYNAL

SAMEDI 22 JUIN	Deuxième	15 h 50	Ecosse - Yougoslavie	Direct
	Première	19 h 20	Allemagne-O. - Allemagne-E.	Direct (journal à mi-temps)
DIMANCHE 23 JUIN	Première	15 h 50	Uruguay - Suède	Direct
	Deuxième	20 h 35	Italie - Pologne	Différé
	Deuxième	15 h 50	Le match du second tour de l'Allemagne si qualifiée	Direct
MERCREDI 26 JUIN	Première	19 h 20	Autre match du second tour	Direct (journal à mi-temps)
	Deuxième	22 h 15	Autre match du second tour	Différé
	Première	15 h 50	Un autre match du second tour	Direct
DIMANCHE 30 JUIN	Deuxième	20 h 35	Un autre match du second tour (l'Allemagne si qualifiée)	Différé
	Première	15 h 50	Un match du second tour (si l'Allemagne est qualifiée)	Direct
	Deuxième	19 h 35	Un match du second tour	Direct (journal à mi-temps)
	Deuxième	22 h 10	Un autre match du second tour	Différé
SAMEDI 6 JUILLET	Deuxième	15 h 50	Match pour la troisième place	Direct
DIMANCHE 7 JUILLET	Première	15 h 50	Finale de la Coupe du Monde	Direct

LA RÉVOLTE DU

évoquée par Jean CORNU



« C'est un peu fort de café... », semble dire Guillou dans une situation délicate.

NOUS avons assisté à la révolte du Dr Kerjean qui, lassé, a donné sa démission de président du S.C.O., une fonction à laquelle il était très attaché. Il a reçu un télégramme puis une lettre de félicitations et de soutien moral de la part d'une majorité de clubs réunis en assemblée à Sète. Il lui était même demandé de reprendre sa démission, mais la décision du Dr Kerjean qui, Breton aux convictions de granit, est tout le contraire d'une girouette, a refusé de revenir sur sa décision, c'est pourquoi ce sont MM. Lebaron, Keller et Eveno qui assurent un difficile intérim et essaient de trouver une solution à « l'affaire Guillou », songeant à un transfert à l'étranger ; mais Guillou qui était prêt à aller à Marseille ou à Paris, acceptera-t-il de s'expatrier ? Nous avons aussi assisté à la révolte de Jean-Marc Guillou qui disait être résolu à abandonner le football pour un an si le S.C.O. n'acceptait pas qu'il rachète son contrat.

Pour l'instant, l'affaire qui peut rebondir à chaque moment, est au point mort.

LA COLÈRE DE DANIEL HECHTER

Cette semaine, Paris-S.-G. a poussé à son tour son cri de révolte.

De la Côte d'Azur où il se repose, Daniel Hechter nous a crié :

« Si cela continue, j'abandonne. Je suis nouveau dans le football, mais rempli de bonne volonté.

« Paris et la F.F.F. ont essayé de monter une grande équipe à Paris, ils n'y ont pas réussi. Je le regrette sincèrement. Je m'attaque à la même tâche et j'espère réussir. Pourquoi veut-on me détruire ? Pourquoi, dès qu'il y aura une situation équivoque quelque part, on s'acharne à dire que c'est moi qui contribue à la créer ? Le football est-il manichéen ? Ceux qui sont en place sont-ils TOUT BONS et ceux qui arrivent TOUT MAUVAIS ?

« Il semble que je sois indésirable. Même à Sète, on ne m'a pas voulu, pour mieux casser du sucre sur le dos du club. Je n'ai appris que par les journaux qui en ont donné le compte rendu qu'il y avait eu une assemblée des clubs pros à Sète.

« De plus, je suis accusé, paraît-il, par la presse angevine, d'être à l'origine de l'affaire Guillou. C'est faux. »

Nous avons encouragé Daniel Hechter à ne pas abandonner et lui avons fait remarquer que le tableau n'était peut-être pas si noir. En tout cas, il n'y avait jamais eu d'ostracisme envers lui à Sète où s'est tenue la classique assemblée des clubs de

Nos amateurs dans le Pacifique



avec Tony ARBONA
à propos des tribulations d'une équipe
qui représente bien le football français

NOUMEA. — La première victoire remportée sur l'équipe nationale du Viet-Nam avait rassuré les responsables de France Amateurs et, mais oui, les dirigeants du Viet-Nam.

Seuls les joueurs vietnamiens pouvaient être un peu amers. En effet, avant le match, le haut-parleur avait annoncé qu'ils auraient à se partager une prime de 120.000 piastres s'ils n'étaient pas battus. Hélas !

Les dirigeants vietnamiens devaient nous dire que cette équipe avait vraiment étonné la population et que ce serait avec plaisir que d'autres équipes françaises seraient accueillies. Il faut préciser aussi que tous les records de recette avaient été battus.

Depuis 1952, aucune formation française ne s'était produite à Saigon et, déjà, Plantoni et ses camarades avaient beaucoup plu. Mais les Zarembo, Izquierdo, Mesones seront désormais gravés dans la mémoire des Saïgonnais.

Donc, tout le monde était content et Gaby Robert ne grondait pas, contrairement à son habitude ; quant aux joueurs, ils étaient également radieux, surtout après les émotions subies en début de match.

LA GUERRE EST LÀ

Extraordinaire ville que Saigon. A une quarantaine de kilomètres, c'est la guerre et toutes ses horreurs. En ville, ce sont les privations qu'entraîne pareil état de choses et, pourtant, tout le monde reste digne dans le malheur. On ne roule pas sur l'or, mais on ne se plaint pas. L'appareil militaire, par la force des choses, pèse sur toutes les activités mais on garde le sourire.

Remarquable, la tenue des cinquante mille spectateurs du

stade qui, jamais, ne manifestèrent ni colère ni rancœur et, au contraire, applaudissaient les belles actions de jeu, même celles des Français. Certes, on envahit le terrain après avoir annexé tous ses abords mais, lorsque les soldats ou policiers du service d'ordre entrèrent en action, il n'y eut aucun cri, aucune colère. Ça en devenait impressionnant de voir pareille foule moutonnant dans ses mouvements, mais ne rouspétant jamais. Ah ! si ça s'était passé en France...

Quant aux officiels militaires ou civils, leur amabilité ne se démentit jamais à l'égard des Français, leurs hôtes. Une gentillesse remarquable.

REVENIR A SAIGON

Aucun membre de la délégation française n'a de remarque désobligeante à faire et tout un chacun serait volontaire pour une nouvelle visite à Saigon... Déjà, les souvenirs rapportés de là-bas sont nombreux et les vendeurs de pellicules firent des affaires d'or.

Même Gaby Robert s'est mis à la photo. Il a adopté une technique particulière : il prend ses photos toujours avec des flashes et l'entraîneur est devenu un enragé de la photo.

Le président Tellez, lui, est mûr pour une campagne électorale. Il a prononcé au moins une demi-douzaine d'allocutions, toutes d'une rare éloquence. Quant à Aimé Ily, malgré une allergie qui lui donne la gratouille, il continue à être l'intendant magnifique de cette troupe turbulente.

DES JOIES ET DES SOUCIS

A noter que Lavocat, enfin, a porté le brassard de capitaine.

En Hollande, il devait débiter avec le brassard et une contracture à l'échauffement le força à s'abstenir. A Saigon, quand Imiela sortit à la mi-temps, le fougueux Daniel hérita enfin de ce brassard.

Albert Domenech, un des plus remuants et des plus sympathiques de cette équipe, a perdu le sourire : il s'est fait une contracture à hauteur du genou et son mollet lui refuse tout effort. Et le Lyonnais ne pourra jouer le premier match de Nouméa.

En revanche, Chenevotot, soigné activement par le docteur O'Bin, pourra jouer un des trois matches en Nouvelle-Calédonie.

Le bulletin de santé est bon en général, encore que l'Alsacien Scholber ait eu des inquiétudes avec ses intestins. Il n'a pas joué à Saigon mais opérera à Nouméa.

LE TOUR DU MONDE, LES GARS

France Amateurs a quitté Saigon sous la pluie et, quand il pleut sur cette ville, ce n'est pas pour rire : la ville est noyée. Il est vrai que c'est la « saison des pluies » mais le ciel ne s'est couvert que le lendemain du match.

Le départ, prévu pour 14 heures, ne se fit qu'à 19 heures et — il faut bien le dire — les visages étaient marqués par le manque de sommeil provoqué par le décalage horaire. Etape à Singapour. Ruée sur les cartes postales, puis re-départ sur un impressionnant D.C. 10. (On a demandé aux responsables de l'avion de ne pas oublier de fermer les portes.)

C'est à 22 heures, heure lo-

cale, que le pilote annonça qu'on franchissait la ligne de l'Equateur qui marquait donc la base de ce véritable tour du monde. Détail impressionnant qui fit dire à quelques-uns « que c'était comme ça qu'on était sûr de faire un véritable tour du monde ». Le fait est que c'est un beau voyage qui restera gravé dans les esprits de ces jeunes gens.

A noter que seuls les époux O'Bin célébrèrent le « passage de la ligne » selon la tradition, c'est-à-dire en buvant une bouteille de champagne.

Tous les autres sommeillaient, se désintéressant même des « Choses de la vie », le film qu'on projetait. Dormir, ah dormir !

NOUMEA SOUS LE SOLEIL

L'arrivée à Nouméa ragaillardit tout le monde : le ciel était bleu, le soleil était là et l'arrivée à Tontouta fut vraiment impressionnante, l'immense avion semblant frôler de ses ailes les monts tout proches.

Télévision, officiels, radios, journalistes étaient là et aussi Fleurian, qui déjà demandait à Gaby Robert l'heure où il pouvait faire passer des examens. Mais le coach pensait surtout à faire des photos.

Zimako, l'enfant du pays, devait prendre le même avion que nous mais dans l'autre sens ; la nouvelle vedette de Bastia retournait ce jour-là en France, ses vacances terminées.

Habitant dans un palace au bord de l'eau (le Château Royal), la délégation française retrouvait un décor absolument contraire à celui de Saigon.

Le premier déjeuner, au bord

de l'océan, transformait nos joueurs en touristes. Mais, d'abord, il fallut remonter dans les chambres prendre un linge pour lutter contre le vent du large et, enfin, triste obligation, Gaby Robert indiqua à ses joueurs qu'à 16 heures il y avait entraînement.

On ne peut jamais être tranquille.

Le dimanche, France Amateurs devait jouer son premier match en Nouvelle-Calédonie contre la Sélection du Centre, une équipe ardente qui va jouer le « match de sa saison » contre les Tricolores et, deux jours plus tard, ce sera la grande équipe de la Nouvelle-Calédonie qui sera opposée aux métropolitains.

Mais tout cela est une autre histoire.

A SAIGON

FRANCE AMATEURS b. VIETNAM : 4-1 (2-1). — Temps très lourd. Terrain sec. 50.000 spectateurs environ. Arbitre: M. Dou Van-dzu. Buts pour la France: Maillard (5^e), Zarembo (42^e et 86^e), Mesones (69^e); pour le Vietnam: Ho Thang-cong.

FRANCE : Olejnik, puis Poinot (46^e) — Domenech, Imiela, puis Zorretto (46^e), Izquierdo, Lavocat — Fernandez, Mesones, Rubio — Maillard, puis François (46^e), Zarembo, Ferratge, puis Delestre (46^e).

A NOUMEA

FRANCE AMATEURS b. SELECTION CENTRE CALEDONIE : 2-0 (0-0). — Très beau temps, terrain sec et bousillé. 2.000 spectateurs environ. Arbitrage de M. Vautrot. Buts: Mesones (76^e), Ferratge (88^e).

CENTRE CALEDONIE : Pierre Malo — Tamedi, Mereoni, Mose, Malo — Quaremoine, Onilari — Mbouri, Kemponparagu, Diacke, Badimoin.

FRANCE : Poinot, puis Olejnik (46^e) — Lavocat, Imiela, puis Ferratge (48^e), Izquierdo, Zorretto — Rubio, Mesones, Fernandez puis Dumot (46^e) — Delestre, Zarembo puis François, Scholber puis Maillard.

PARIS-S.-G.



Poli, une valeur sûre pour le Paris-Saint-Germain

juin dont il aurait dû connaître la date par son secrétaire de club, mais surtout par Henri Patrelle, président d'honneur du club, membre du Conseil fédéral et très souvent délégué de ce conseil auprès du Groupement.

LES PRECISIONS DE FONTAINE

Quant à Fontaine, il a tenu à préciser la conduite du P.-S.-G. tant dans l'affaire Guillou que dans le transfert de Paulo Cesar.

« Nous n'avons jamais pris contact directement avec Guillou, ni Hechter, ni Patrelle, ni moi. C'est Patrelle qui est entré en contact avec les dirigeants d'Angers.

« Tant que nous avons cru à la possible venue de Guillou, j'ai retardé la signature du contrat de Poli, un contrat tout à fait en règle avec la charte, contrairement à ce qui se dit un peu partout. Et Poli a signé quand nous avons su que le S.C.O. voulait garder Guillou. Le reste de l'histoire ne nous regarde pas.

« Quant à Paulo Cesar, je ne l'ai pas sollicité. C'est lui qui m'a... couru après et m'a, entre autre, tenu une heure au téléphone. J'ai dit que l'O.M. avait une option sur lui jusqu'au 20 juillet, c'est la stricte vérité : il ne reste à l'O.M. qu'à convertir cette option. Là encore, je le répète, je ne veux pas me mettre en travers du chemin du club marseillais. »

UNE BULLE D'ESSAI POUR FLOCH

Le Paris-S.-G., qui assure être très respectueux des règlements, a préparé un contrat pour Floch. Il en a envoyé un exemplaire au P.F.C. (à M. Crescent) et un autre au Groupement.

Dans ce contrat, il lui offre les garanties maximales prévues par la charte.

Comme « Loulou » possède, en toute propriété, un appartement à Saint-Germain et qu'il entend rester dans la région parisienne, le P.-S.-G. serait fondé à croire que si un autre club l'engageait, ce serait après avoir violé la charte.

Transferts

● PANTELIC AU P.S.G.

Pantelic qui joua voilà cinq ans à Paris-Joinville, va revenir dans un club de la capitale. Au Paris-Saint-Germain, cette fois où il a signé un contrat de deux ans.

Bastia pourrait recevoir en échange un excellent joueur du champ.

● BARGAS QUITTERAIT NANTES

On en parle avec précaution, mais on en parle :

Bargas serait sollicité par le Betis de Séville. Il aurait donné un accord virtuel et les dirigeants andalous se tourneraient vers ceux de Nantes auxquels ils offriraient un de leurs Argentins et une certaine somme d'argent.

A Nantes, on déclare tout ignorer de cette affaire qui ne paraît pas sérieuse.

● CASZELY ET FRANCILLON EN FRANCE ?

Nos clubs cherchent à recruter parmi les équipes de la Coupe du Monde.

Le Chilien Caszely serait sollicité par Nîmes et le Paris S.-G. (à qui l'on prête beaucoup).

Le gardien haïtien Francillon aurait été pressenti par Bordeaux et Monaco. Un autre Haïtien, le blanc Philippe Vobé, l'un des onze enfants du président de la Fédération haïtienne et qui possède la double nationalité, pourrait jouer à Bordeaux.

L'Argentin Poy pourrait aller à Nîmes. Firoud le surveille du coin de l'œil.

● KAKOKO POSSIBLE A SAINT-ETIENNE

Saint-Etienne ne devait pas recruter. Or depuis la finale de la Coupe, il a fait

signer Yves Triantafilos que Pierre Garonnaire est allé rechercher à l'Olympiakos du Pirée, en Grèce et le gardien yougoslave Dugalic recommandé par Curkovic.

Les Stéphanois sont maintenant en pourparlers avec Etepe Kakoko, l'aîné gauche du Zaïre. Pierre Garonnaire discute avec lui à Gelsenkirchen.

● ANGERS : NOUVELLE DEFENSE

Angers change sa défense. Il a engagé le Cannois Griffoni pour garder ses buts et le Parisien Alain Laurier pour tenir le poste d'arrière droit. Le S.C.O. a fait signer également un avant centre de la Haute-Volta, Isidore Ouattara.

● HORLAVILLE A ROUEN

Daniel Horlaville se sentait mal à l'aise à Paris où il ne fut bien que lors de sa deuxième saison au Paris-Saint-Germain. Il a signé à Rouen et jouera à deux pas de Quevilly, ce club qui fit sa gloire et auquel il est toujours attaché.

● GARDON A LILLE

Gardon quitte Nantes. Il a signé à Lille qui doit lui servir de tremplin pour revenir au premier plan du football français.

● CASTRO QUITTE NANCY

Castronovo, le meilleur buteur nancéien, quitte la Lorraine. Il vient d'être transféré à Malaga.

L'A.S. Nancy-Lorraine a l'intention d'engager un autre avant centre étranger.

la coupe du monde en adidas



PAYS-BAS-URUGUAY



BRESIL-TCHÉCOSLOVAQUIE

la coupe du monde en adidas... une manifestation sportive à laquelle adidas est présent par ses ballons, chaussures, maillots, culottes, et bas. des articles renommés pour leur perfection technique et leur qualité et adoptés par l'élite mondiale.

les maillots de la coupe sont réalisés en ULTRON, maillots heurtefeu, culottes soleillant.

adidas



AVEC
ALBERT



EXCLUSIF
BATTEUX

ECOSSE-BRESIL indigne du football

Après la rencontre Ecosse-Bésil, mon gendre qui aime le football mais qui n'est pas un spécialiste, m'a dit : « Ce match était présenté comme devant être un des grands moments de la Coupe du Monde. Sans doute que des millions de personnes l'ont suivi. Que vont-elles donc penser et pour celles qui ne savent pas que le football peut être autre chose que ça, que penseront-elles du football ? »

Entre autres reproches que l'on peut adresser aux Brésiliens et aux Ecossais, il est certain que le moindre ne sera pas de s'être soucieux du spectacle comme de leur premier maillot. Je comprends qu'un match de cette importance puisse ne pas laisser beaucoup de place au style ni à l'esthétique. Mais il y a des limites dans la tenue qui doivent être respectées. Plus encore quand il s'agit d'un grand événement qui concerne le plus grand nombre.

Or, le comportement de la plupart des joueurs fut affreux et en contradiction avec le plus élémentaire esprit sportif. Rares furent les fautes et les irrégularités furent employées aussi systématiquement. A un certain moment, chaque possesseur du ballon, s'il avait la malencontreuse idée d'essayer une action personnelle était immédiatement abattu. Comment cela fut-il possible ?

Je tiens l'arbitre pour le premier responsable, à cause du manque de sévérité dont il fit preuve. Pourtant, à sa première apparition sur le petit écran, tout de rouge vêtu, il me fit penser à Mephistophélès et j'étais convaincu qu'avec lui les fautes de trouble ne l'emporteraient pas au paradis. Mais s'il vit assez bien les fautes et les sanctionna justement, il ne tint pas assez compte de la volonté de destruction délibérée des joueurs (dont certains réglèrent même des comptes sans que la conquête du ballon fût en cause) et qui aurait mérité beaucoup plus que de simples admonestations publiques.

Mais ce n'est pas parce que la justice est insuffisante que les malfaiteurs doivent être absous et il faut, quoi qu'il coûte, faire le procès des joueurs qu'on ne saurait excuser sous le simple prétexte que leurs anciens furent de merveilleux footballeurs. C'est même au contraire une circonstance aggravante.

ECOSSAIS GENEREUX

Il y a longtemps que les Ecossais ont allègrement perdu la réputation d'être les footballeurs britanniques les plus élégants et les plus scientifiques. Leur générosité dans la lutte est peut-être la seule qu'ils expriment si l'on en croit les histoires écossaises, mais elle compense largement toutes les autres. L'ennui, c'est qu'elle est de loin la moins appréciée. Surtout par des adversaires enclins à la rendre avec usure.

Au vrai, il serait injuste d'imputer aux seuls Ecossais le caractère agressif de cette rencontre. Ce n'est pas parce qu'ils furent provoqués que les Brésiliens se mirent à « jouer » tout à coup comme jamais les Brésiliens ne le firent, mais parce que, après un début qui était aussi encourageant pour eux que pour tous ceux qui les aiment, où ils se créèrent plusieurs occasions et dominèrent alors leur sujet et leurs adversaires, ils semblerent tout à coup mesurer la vanité de leurs efforts et comprendre que, décidément, il faudrait remettre à plus tard l'occasion d'affirmer la pérennité du football brésilien.

Il ne s'agit plus alors pour eux que



« La volonté de destruction délibérée des joueurs ».

d'éviter le pire, c'est-à-dire de se redonner une chance en ne perdant pas ce match, de rappeler qu'ils étaient de la lignée des Pelé et autres Tostao. Mais qui leur dira que ceux-ci étaient issus d'une autre éducation et surtout que jamais, pour être ce qu'ils furent, ils n'empruntèrent aux autres leurs vices et leurs travers.

Grâce à ce match nul, les deux équipes conservent leurs chances. Elles m'ont tellement déçu l'une et l'autre qu'il m'importe peu de savoir laquelle des deux se qualifiera. La seule chose qui m'inquiète, parce qu'elle est très possible, c'est que les deux puissent se qualifier. Car ce serait alors au détriment de la Yougoslavie qui s'est affirmée comme le meilleur des trois grands de ce groupe, en faisant comprendre brutalement que le Zaire ne saurait prétendre à ce même niveau. Doit-on, en passant, se lamenter au sujet de ce que le Zaire si symbolique doit considérer comme une catastrophe ? Je n'en suis pas sûr. Un jour, en Afrique précisément, un joueur local me reprocha de demander à mes joueurs un dixième but supplémentaire. Je lui répondis, et je le pensais, que c'était surtout le travail qu'il leur restait à faire.

Je sais gré aux Yougoslaves d'avoir joué ce jeu, même s'il fut surtout cruel pour leur compatriote Vidinic. Mais, et c'est surtout pour cela que je souhaite la qualification des Yougoslaves, cette équipe me paraît être de celles qui ont le plus de moyens d'ajouter à la gloire du football par la qualité de tout ce qu'elles font.

L'Allemagne de l'Ouest, dit-on, s'est retrouvée en battant l'Australie, à l'instar d'Overath qui a marqué un but magnifique. Comme si l'on ne savait avec certitude que l'Australie était, encore plus en football que dans l'espace, aux antipodes de l'Allemagne supposée meilleure équipe du monde et que le pouvoir magnifique que l'on prête au pied gauche d'Overath pouvait de temps à autre lui permettre de

marquer un but des 20 mètres. En fait, la seule chose surprenante que l'on aurait pu trouver dans ce résultat eût été qu'il ne fût pas celui-là !

PERFORMANCE CHILIENNE

Bien plus digne d'intérêt fut le match nul entre les Allemands de l'Est et le Chili, beaucoup plus méritoire pour les Sud-Américains que pour leurs adversaires, encore qu'il serait très inconvenant de prétendre que les Allemands sont chez eux en étant en Allemagne quand les uns sont de l'est et les autres de l'ouest. Il reste que la performance des Chiliens, que je n'attendais pas, est de tout premier ordre, surtout si on l'assortit de la remarquable résistance qu'ils opposèrent à l'Allemagne de l'Ouest. Succomber au bout de deux matches par un seul but d'écart contre les deux Allemagnes, voilà un exploit qui ne s'exprime aujourd'hui que dans l'anecdote, mais qui pourrait bien s'inscrire demain dans la grande histoire du football.

Le match Italie-Argentine, on l'attendait avec impatience. L'Italie ne nous avait sans doute pas convaincu contre Haïti, mais elle avait vaincu, ce qui était beaucoup mieux pour elle que le contraire. Par contre, les Argentins, battus par les Polonais, étaient condamnés au moins à ne pas perdre. Entre ces deux champions du sur-place mais qui vont tout à coup très vite quand les méchants Haïtiens ou les vilains Polonais leur font peur, quelle crainte ou quelle épouvante de l'un ou de l'autre allait allumer la première étincelle ?

On sut tout de suite que les Argentins ne voulaient pas revivre le cauchemar que fut pour eux leur début de match contre les Polonais. Ils attaquèrent le match comme ils avaient fini le premier. C'est-à-dire qu'ils jouèrent avec un esprit offensif qui ne leur est pas habituel, mais qui va pourtant si bien avec leurs qualités, bien

qu'ils n'en aient pas toujours conscience. Et ils prirent alors la direction du jeu, des opérations et surtout du but adverse qu'ils violèrent à la suite d'une remarquable offensive. Pour tout ce qu'ils firent alors, on les excusait d'avoir si souvent trahi le football qu'ils sont pourtant parmi les plus aptes à honorer au plus haut niveau. Cela et le but d'avance qui leur conférait une certaine sécurité fut-il suffisant pour leurs aspirations ? Toujours est-il qu'ils abandonnèrent peu à peu cet esprit de conquête, ce qui permit aux Italiens de montrer enfin qu'ils étaient là et de marquer un but qu'ils ne méritaient sans doute pas, mais qui les ramenait au score de parité à la mi-temps. Ce qui nous permettait d'espérer une seconde partie passionnante.

Elle le fut, grâce essentiellement aux Argentins, pour lesquels tout ce que j'ai écrit sur eux jusqu'alors ne me rend pas suspect de complaisance ; à l'image du merveilleux petit Houseman, tous jouèrent cette seconde mi-temps de telle manière qu'ils auraient mérité la victoire et avec la possibilité d'une qualification devenue maintenant très, très problématique.

Quant aux Italiens, je leur reconnaitrais au moins le mérite d'être restés très corrects. Il est rare qu'un match de cette importance et de cette intensité se joue avec un si bon esprit ; c'est aussi pour cela qu'il en resta très intéressant.

Le résultat du match Hollande-Suède est décevant. Deux équipes auxquelles on reconnaissait une certaine liberté d'expression, débouchant sur un incontestable esprit d'entreprise. L'une parce qu'elle se sait une des meilleures du monde, l'autre parce qu'elle se veut respectueuse d'une certaine éthique sportive, qui terminent leur confrontation, que l'on espérait prolifique, par un confidentiel 0-0. C'est une sorte de trahison envers les fidèles. A moins que le match n'ait été magnifique et que seule la qualité des uns n'ait pas permis que se manifestât la qualité des autres.

Mais cela, la télévision ne nous a pas permis de le savoir. Pour des raisons dont je ne me permettrai pas de dire qu'elles sont négligeables, mais qui sont, de toute façon, déplorables pour tout le plaisir dont elle nous a privés.

PRECISION : deux erreurs se sont glissées dans la chronique d'Albert Batteux mardi dernier. A propos de Brésil-Yougoslavie, il écrivait : « Match qui, compte tenu de la qualité des deux équipes et de leur propension qu'on voulait encore leur reconnaître au jeu offensif (et non, attentiste), promettait d'être très spectaculaire ». Enfin, à propos d'Ecosse-Zaire : « A la vérité, je souhaite une fois de plus que se réalise entre le football du Zaire, encore trop généreux, et celui du Brésil devenu trop comptable (et non, coupable), la juste mesure... etc. »